Meilleurs vœux

PARTIE 1

1

Olivier Garnier était dans son potager lorsqu'il entendit arriver le scooter d'Elise Marchand dans sa cour, celle-ci se situant du côté opposé à celui qu'il occupait pour l'heure. Olivier se redressa, se tint les reins pendant quelques instants, on était en octobre, octobre 2026. La récolte cette année avait été désastreuse, les chaleurs de l'été ne donnèrent

aucune chance à ses plantations. Pour lui, faire pousser des légumes était une habitude de vie, transmise en priorité par son père. Aujourd'hui, il se souvenait de ces récoltes effectuées lorsqu'il était gamin, déjà celles-ci surpassaient en quantité et en qualité celles connues au début des années 2010, aujourd'hui, en quinze années, ils étaient passés, côté potager, du quasiment peu au quasiment rien, et cet état de fait l'inquiétait.

« Bonjour Olivier. » Elise, dorénavant, était à ses côtés, elle tenait un sac, la lanière de celui-ci sur une épaule, habillée tout en simplicité, son souci premier était de ne pas défrayer la chronique, son allure naturelle ayant déjà tendance à capter les attentions, masculines avant tout.

Olivier Garnier tendit une joue à la jeune fille, elle avait 18 ans, lui 61, il la connaissait depuis 15 ans, depuis que les parents d'Elise avaient acheté cette maison, juste située à côté de la sienne.

« Tu n'es pas en cours ? » lui demanda Olivier.

« Lycée bloqué, ils font la grève, pas grave, je travaillerai à la maison », lui précisa Elise.

« Avec Sir ChatGPT ? » voulut savoir Olivier, en guise de confirmation, pour en être par avance convaincu.

« Lui-même ! » lui rétorqua Elise, affichant un large sourire de satisfaction.

« Tu es partante pour un café ? » demanda Olivier.

« Je le suis », répondit Elise.

Pendant qu'Olivier rangeait l'outil qu'il avait en main, avec ceux lui servant de coutume au jardin, il vit qu'Elise restait immobile, au-devant de son potager.

« Tu as déjà connu ça ? » lui demanda-t-elle. Olivier revint sur ses pas, après avoir refermé la porte de cette remise où se tenait l'ensemble de son matériel.

« Des sécheresses, oui, mais là, c'est autre chose », lui répondit-il.

« Autre chose, comment ? » voulut-elle savoir.

« E-C-N-I », commença par lui dire Olivier, avant de se faire plus précis : « Événement Climatique Non Identifié. »

« C'est bien ce que je pensais », lui rétorqua Elise, songeuse. Olivier se contenta de chercher son re-

gard, attendant la suite, pour pressentir que cette précision, juste formulée, était incomplète. Elise reprit :

« L'on se trompe de contestation, l'on se trompe même sur les raisons pour lesquelles nous contestons, l'on veut participer à la démonstration, si l'on ne s'y joint pas, l'on aurait l'impression de ne pas exister. »

Olivier garda le silence. Il se souvint de ce que le père d'Elise lui avoua il y a peu concernant sa fille, ce contact qu'il avait avec elle depuis ses trois ans, ce temps gagné d'après son géniteur, surtout lorsqu'elle répétait à ses parents la formule fétiche d'Olivier à ce sujet, à savoir : « Je n'ai pour professeur que la lumière du jour. »

« C'est quoi déjà, ce record de température au niveau du sol, dont tu m'as parlé ? » voulut-elle savoir.

« 61 degrés, le 17 juillet », lui rappela Olivier.

« 61 degrés », se contenta-t-elle de répéter, laissant échapper un long soupir.

« Conclusion, tu n'as pas fait de bocaux, comme les saisons passées ? » poursuivit-elle.

« Cette année, aucun ! »

Elise restait à sa place, sans en faire part à Olivier, elle se sentit comme au-devant d'un champ de ruines, pire encore, une maison s'écroule, il est toujours possible de la rebâtir, mais si la nature s'écroule, si la vie s'écroule sur cette planète, comment la remettre debout. Puis elle songea à ceux et celles de son âge, la canicule fut évidemment entre eux un sujet de conversation, oublié très vite, non parce qu'ils n'avaient pas de mémoire, mais parce qu'ils s'empressèrent d'exploiter les circonstances du moment, qui leur permettraient de ne pouvoir penser à autre chose. Ce combat à venir, quelque part en eux les terrorisait, ce qui lui sous-entendait qu'il était peut-être perdu par avance, comme si il ne disposait plus en eux de ce cran nécessaire, pour emporter cette partie-là.

« Alors, on le boit, ce café ? » demanda Olivier, surtout désireux d'extirper Elise de ses pensées ! La jeune fille se détourna du potager et lui emboîta le pas.

2

« À vrai dire, je dois mes bonnes notes à la canicule », avoua Elise.

Olivier, tout en tendant à Elise sa tasse réservée, marqua une pause dans son geste. Lui ne voyait pas dans les températures de cet été une quelconque ouverture, sa maison n'était pas isolée, il aimait à dire que lui non plus, conclusion, il avait souffert de la chaleur pendant trois mois.

« Tu peux être plus précise, je te prie », lui demanda Olivier.

« Tu sais que j'adore aller à la plage, mais là, cet été, j'ai pu piquer quelques têtes le matin de bonne heure et encore à partir de juillet, à cause de la chaleur, la baignade était déconseillée, à cause la qualité de l'eau. » Là, elle marqua une pause et but une gorgée de café. « Remarque, à la vitesse où vont les choses, à la fin de la décennie, la vie même sera déconseillée, surtout la vie humaine », souligna-t-elle, songeuse.

« Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu devais tes bonnes notes à la canicule », lui fit remarquer Olivier.

« Tout bête, je suis restée chez moi, quitte à crever de chaud, autant s'y résoudre à domicile », fit-elle remarquer sur un ton voulu humoristique, tout en étant jugé comme dramatique par la principale intéressée, avant de continuer son explication.

« Puis, dès la mi-juillet, j'ai commencé à m'intéresser au programme de terminale, simple curiosité, du moins au début, et il m'est venu l'idée de solliciter ChatGPT : pouvait-il me renseigner sur ceci et cela ? Finalement, c'est devenu un challenge, à chaque explication, je lui ai demandé de me mettre à l'épreuve, j'ai joué le jeu et voilà ! »

« Et voilà quoi ! » réclama Olivier !

« Voilà qu'en septembre, le temps que ma classe se mette en route, je bénéficiais de deux mois d'avance et ce n'est pas tout. » Là, elle s'interrompit, finit son café, se leva et s'avança jusqu'à l'évier de cette cuisine où ils étaient installés tous deux, passa sa tasse sous l'eau, cuillère comprise, et poursuivit, devinant qu'elle avait laissé Olivier sur sa faim.

« J'ai demandé à Hervé qu'il m'abonne. » Olivier fronça un peu des sourcils, du moins intérieurement, comme il ne pouvait se retenir de réagir de la sorte, lorsqu'Elise appelait ses parents par leurs prénoms, Hervé pour le père, Florence pour la mère, se disant que ce papa maman en moins devait, à l'inconscient d'Elise, la faire, à son propre égard, moins en proportion, la fille qu'elle pouvait être. « Vingt euros par mois, pour un professeur particulier, H24, et je ne te dis pas les compétences du professeur, comme la patience du professeur d'ailleurs. Lui, il peut t'expliquer encore et encore, dix fois, quinze fois si nécessaire, quant à ce questionnaire potentiel pour chaque discipline synonyme de d'exercices comme mise à l'épreuve, si tu désires qu'il t'interroge, pareil, il peut te soumettre un devoir sur un sujet, puis un second, puis un autre et un autre. »

Un silence s'instaura entre eux deux. Il se souvint qu'en 2024, Elise lui avait fait découvrir ChatGPT, via son ordinateur. Lui utilisait internet pour la météo, les infos aussi, enfin YouTube, surtout lorsqu'il dénichait le bon filon côté reportage. Confronté à ChatGPT, il ne sut pas au début quoi faire de cette offre, puis, à son tour, l'utilisa lorsque certaines in-

formations manquaient à son goût d'explications, par contre, il ne lui vint jamais l'idée de s'abonner.

« Donc, je vais quitter le lycée », prévint Elise sans prévenir, affichant un large sourire de satisfaction, non à la perspective de passer à l'acte, mais à la stupéfaction d'Olivier, ne pouvant pas ne pas être remarquée sur son visage.

« Tu vas arrêter tes études ? » lui demanda Olivier, d'une tonalité formulant par avance, sans qu'il l'accompagne de mots, sa désapprobation.

« Je n'ai pas dit les études, Olivier, j'ai dit le lycée, tu en veux un autre ? » voulut savoir Elise, s'emparant de la tasse de café d'Olivier, pour deviner qu'à cette heure, ce café juste pris était généralement suivi d'un second.

« S'il te plaît », lui répondit-il, toujours visiblement interloqué.

3

« J'ai 18 ans, je suis majeure, je peux donc suivre ma scolarité comme je l'entends. »

Olivier, sur le moment, ne répondit rien. Le 17 juin de cette année, Elise avait soufflé ses 18 bougies, il y eut deux événements pour l'occasion, l'un vécu avec ses amis, l'autre avec sa famille. Évidemment, il ressentit une certaine émotion, quand Elise le convia pour le second.

Il se souvint, au cours de ce moment, d'une remarque formulée par une tante d'Elise, tante qu'Olivier rencontrait pour la première fois, avertissant celle qu'on fêtait en ce jour qu'elle allait pouvoir passer son permis, avoir une voiture, un scooter en quelque sorte à quatre roues et avec un toit à la place du casque. Elise répondit à cette tante qu'elle ne savait pas déjà où aller, de façon générale, alors redoutait-elle ces incitations à vous déplacer susciter par un automobile, lorsque vous aviez le droit d'en conduire une. La voiture incarnant ainsi à son appréciation, une espèce de direction n'étant pas pour autant un cap part entière, une envie de bouger, comme le dit l'expression de celle qui vous fait paradoxalement rester sur place, pour aller partout et nulle part à la fois.

La tante en question resta dans l'expectative, Elise, pour sa famille, parents non compris, restait une énigme. Ces mêmes lui reprochaient de se poser

trop de questions, elle leur rétorquait qu'elle veillait surtout à ne pas répondre pour répondre, répondre surtout afin que ces mêmes questions n'en soient plus.

Olivier se sentait un peu responsable de l'état d'esprit de la jeune fille. Depuis sa plus tendre enfance, il lui tint des propos qui l'incitèrent à composer avec la réalité. Il faut dire qu'il s'occupa souvent d'elle, ses parents travaillaient beaucoup, lui notaire, elle avocate, ces deux-là s'étaient croisés en fac de droit et ne se quittèrent plus. Alors pouvait-il aller chercher Elise à la maternelle, à la petite école, au collège jusqu'en troisième, jusqu'à ce qu'Elise soit équipée d'un scooter.

Sa mère Florence, lorsqu'il se reprochait parfois son influence, lui assurait qu'il n'avait fait que nourrir une particularité, composant le caractère d'Elise. Lui-même, gamin, fut sensible aux approches de ces quelques-uns qui vécurent la guerre, du premier conflit mondial au second, en passant par la guerre civile espagnole, ces mêmes qui lui répétèrent que le bonheur n'était que du malheur en moins et rien de plus.

« Hervé et Florence sont d'accord, seuls mes professeurs s'inquiètent. » Olivier, à cette précision,

revint à leur conversation. Elise, en s'apercevant de cette distance prise, répéta l'information.

« Je disais que Hervé et Florence sont d'accord et que mes professeurs s'inquiètent, certains plus que d'autres. Remarque, je les comprends », finit-elle par conclure. Olivier, en se contentant de la fixer, lui fit comprendre, par cette insistance d'ordre visuelle, qu'elle lui devait quelques précisions, alors Elise reprit : « Oui, je les comprends, si les IA, d'un bord, sont mal utilisées, au point que beaucoup de leurs élèves les emploient pour qu'elles fassent le travail à leur place et que, de l'autre bord, des élèves comme moi quittent les rangs de l'école pour apprendre en solo, bon courage à ces quelques professeurs qui resteront dans l'enseignement. »

« Tu ne vas pas t'isoler, te couper de ceux et celles de ton âge ? » s'inquiéta Olivier, pour en avoir été victime lui-même lorsqu'il rejoignit le monde du travail à 16 ans, lorsque surtout ce contact devenu permanent avec les adultes, mêlé aux responsabilités allant avec, mit à mal son adolescence, au point de la dissoudre rapidement.

« J'y ai pensé, je vais étudier tous les matins, de 8 à 13 heures, reprendre contact le soir, juste un peu, avec le travail consenti le même jour, me res-

tera les après-midis. Tu sais que j'ai toujours adoré le cyclisme, j'ai envie de m'y impliquer davantage et aussi apprendre la musique, j'hésite encore sur l'instrument, le piano peut-être, sûrement la guitare, électrique, la guitare. »

« Formidable programme », commença par considérer Olivier, avant de poursuivre. « Demeure cet isolement potentiel. »

« L'école m'a permis bien des rencontres, importantes, j'en conviens, mes amis d'enfance proviennent de celle-là, mais je compte sur le cyclisme et la musique pour me faire d'autres amis, sans couper les ponts pour autant avec les anciens. Surtout qu'il s'agira là de disciplines choisies, je suis curieuse de savoir si des atomes crochus découleront comme de source ou pas », précisa Elise.

Olivier ne répondit rien, se demandant à son tour si l'amitié, voire l'amour, pour se révéler à eux, se montraient plus évidents en exploitant des situations par eux choisies, ou, à l'inverse, des situations imposées par la société, associées à un assortiment de circonstances n'obéissant qu'à elles-mêmes, en apparence du moins, pour n'obéir qu'au hasard ! Dit autrement, si de ce qu'on aimait moins pouvait surgir ceux qu'on aimerait plus que tout, comme à l'in-

verse de ce qu'on aimait beaucoup, pouvait surgir ceux qu'on aimerait plus encore.

4

Lorsque Olivier Garnier aperçut Elise Marchand, par la fenêtre de sa cuisine, rentrer de son entraînement vélo, couverte de boue, il se précipita à l'extérieur, se doutant par avance que la jeune femme venait de vivre un moment compliqué.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » lui demanda-t-il, parvenu à sa hauteur. Huit jours plus tôt, la Toussaint avait été fêtée, franchement surclassée par Halloween, les défunts célébrés il n'y a pas si longtemps avaient pour être encore commémorés se devaient de changer de statut, en passant de celui de mort à celui de mort-vivant. À cela, il avait plu, de façon conséquente, la poussière s'était transformée en boue et Elise portait, de façon éparse, sur ses vêtements, cette transition.

« Je suis tombée ! » lui répondit Elise. Olivier Garnier s'empara de son vélo, qui se trouvait être dans un même état que sa propriétaire. « Je revenais de Saintes, un type en voiture en a doublé un autre, il

m'est arrivé dessus, je n'ai eu pour choix que de meréfugier dans le fossé. » Olivier voulut, pour détendre Elise, lui faire remarquer, vu son état, qu'on devinait qu'elle avait fini sa course dans un endroit de ce genre, tout composé de terre et d'eau. Mais lorsqu'Elise se mit à pleurer, il se dit que l'humour n'était pas le meilleur réconfortant du moment.

« Laisse-moi ton vélo, je vais m'en occuper, file à la douche, laisse-moi aussi des chaussures et ton casque. » Elise, en se défaisant de son casque, continuait à pleurer, les souvenirs de ce moment lui revenaient en boucle, d'abord le clignotant de la voiture, pour signaler son dépassement, mesure débile, puisqu'il n'y avait personne derrière, mais surtout quelqu'un devant, elle, elle sur son vélo. Pendant un quart de seconde, elle ne crut pas à ce à quoi elle était confrontée, jusqu'à ce que ses réflexes en décident autrement et l'envoient dans le fossé. Après, elle s'était retrouvée seule, pas blessée, mais les fesses dans l'eau, une eau bien boueuse. Elle sut aussitôt qu'elle ne souffrait de rien, physiquement du moins, son amour-propre, par contre, était lui sérieusement touché. Le premier souci fut de déclipser, ses chaussures restaient fixées à ses pédales, problème a priori relatif, si

Elise n'avait pas ses pieds installés dans ces mêmes chaussures. Puis, cette opération réussie, elle dut sortir du fossé et sortir son vélo du fossé, tout cela sous les yeux de quelques automobilistes qui ne daignèrent pas s'arrêter, juste pour savoir si elle allait bien. Elise en déduisit que ceux-là ne voulaient pas se salir les mains, dans tous les sens du terme, même si franchement, vu son état, il y avait de quoi. Après, le retour fut pénible, physiquement pénible, psychologiquement pénible, elle grelotta tout le long des vingt kilomètres restant à parcourir, nerveusement surtout et de froid accessoirement.

Olivier installa le vélo couché à même le sol, du côté jardin, sur ce peu de pelouse qu'il possédait, préférant employer cette surface de terre à sa disposition, dans sa propriété, pour faire pousser des légumes, enfin du moins essayer de faire pousser des légumes, vu la nouvelle donne météorologique. Il se saisit ensuite de son tuyau d'arrosage, aux grands maux les grands remèdes, d'abord retirer la boue en la diluant à l'extrême à grands renforts d 'eau, puis il sécherait ledit vélo, viendrait ensuite la phase graissage, histoire que la chaîne de ce même

vélo ne fasse pas parler d'elle à chaque coups de pédales.

Là, il soupira, l'histoire finissait bien et, si elle finissait bien, c'est avant tout qu'elle ne finissait pas pour de bon. À ce sujet, Olivier en savait quelque chose, il avait déjà vécu un événement de ce genre, 35 ans plus tôt. Il préparait le dîner pour sa chérie, dans cette même maison, achetée la même année, s'était décidé, pile entre elle et lui, ils allaient avoir un enfant, ainsi trois à quatre fois par semaine, ils se consacraient à ce nécessaire, si agréable, grâce auquel justement les enfants sont conçus.

Il aperçut par la même fenêtre, par laquelle il vit Elise, deux gendarmes franchirent son portail, son épouse, Alice, était en retard, en ces temps les portables n'existaient pas, comme Alice ne savait pas arriver à l'heure, il ne s'était pas inquiété, à la vue des gendarmes, il avait compris.

Après s'étaient succédé tous les après correspondant à ce genre d'événement, à 300 à l'heure, avec cette compréhension potentielle du dit événement qui ne parvient pas à suivre le rythme. Finalement, cette compréhension-là était aussi douée pour les retards qu'Alice pouvait l'être. Alice avait 28 ans, ils l'enterrèrent un jeudi. Au-delà de sa mort, ce qui

n'eut de cesse de le torturer et qu'il ne sut jamais, si elle était enceinte, comme son accident ne concerna qu'elle, elle et un arbre, qui fut d'entrée de jeu dégagé de toutes responsabilités, aucune autopsie ne fut effectuée. Alice roulait trop vite, pressée de rentrer sans doute, pressée parce qu'en retard, forcément.

Olivier se secoua la tête, pour se sortir de cette torpeur, ce jour-là ils furent en réalité deux dans la voiture, Alice et lui. Alice l'abandonnant, involontairement, à une contradiction, qui le renvoyait d'un bord à l'autre, de celui où il devait vivre pour deux à lui seul, tout en étant, de l'autre, en lui, tout aussi mort qu'elle.

5

« J'ai pris conscience que je pouvais mourir, mourir vraiment. »

Avoua Elise à Olivier, ils étaient tous deux dans la cuisine d'Olivier, celui-ci avait préparé une tarte à l'oignon, logiquement elle devait représenter deux repas, elle n'en représenterait qu'un, puisqu'il déci-

da de la partager avec Elise pour le dîner, un dîner anticipé, il n'était que 19 heures.

Sa douche prise, Elise était venue le rejoindre, Olivier était encore dans son garage, il finissait de nettoyer ses chaussures, il les positionnerait à proximité de son poêle à bois cette nuit pour qu'elles sèchent, son vélo était comme neuf, lavé, lustré et graissé, son casque, positionné sur le guidon de celui-ci, avait lui aussi bénéficié d'une remise au propre de même ordre.

« On ne dit rien à Hervé ni Florence », lui avait-elle supposé, presque murmuré. Olivier, seulement en la regardant, lui fit part de son désaccord, désaccord auquel Elise s'attendait, il l'avait déjà prévenue, plusieurs fois, au point de ne plus avoir à présent à le lui répéter, enfin du moins en théorie, si Hervé et Florence avaient confiance en lui à l'égard de leur progéniture, c'est avant tout parce qu'il ne leur cachait rien, rien depuis 15 ans.

« Je voulais juste ne pas les inquiéter ! » précisa Elise, tentant tant bien que mal de rétablir le tir.

« Tu viens de me dire que tu as pris conscience que tu pouvais mourir, rien d'inquiétant effectivement ! » lui rétorqua Olivier, lui tendant le plateau de fro-

mages, végétarien en l'occurrence. Olivier ne mangeant plus de chair animale depuis la mort d'Alice, un dégoût s'était instauré à ce sujet en lui, un dégoût de la chair en général, à ce point qu'il ne mangeait pas plus d'animaux qu'il n'avait fait l'amour à une autre depuis, comme si à son inconscient, au sein de ces méandres parfois obscurs, la chaire à la mort se trouvait associée.

Elise se servit un peu de fromage, juste un peu, pour finir son morceau de pain restant. Puis revint à sa chute à vélo, en pensées seulement, sans en faire part à Olivier.

Lorsqu'elle s'extirpa du fossé, pas aussitôt, pas sur le moment même, mais lorsqu'elle remonta sur son vélo, avant de redémarrer, elle s'étonna de ne pas rire de la situation, certaine qu'il n'y a pas si longtemps elle eut trouvé cela drôle, après tout, vu qu'elle ne pâtissait d'aucun irréversible d'aucune sorte, l'occasion d'en rire lui aurait paru irrésistible. Mais là, elle était restée sérieuse, consciente, trop consciente, tellement que la situation la privait de quoi s'en amuser. Mais surtout, elle comprit, une fois sous la douche, assise dans le bac, laissant l'eau chaude couler sur elle, qu'en pou-

vant mourir, cette prise de conscience, intensifié par cet épisode, lui rappelait qu'elle était mortelle.

Elise ne s'attarda pas chez Olivier, se sentant fatiguée, cette fatigue-là ne provenait pas des 67 kilomètres effectués à vélo, mais des 5 mètres effectués dans un certain fossé. Elle voulut faire la vaisselle, Olivier l'en empêcha, avant de partir, elle se blottit contre lui. Elise dans ces moments-là avait plus besoin qu'à l'ordinaire de sa présence, au point qu'il la serre contre lui, faisant d'une main, la droite toujours, des va-et-vient de haut en bas, dans son dos, puis concluant le tout d'un baiser sur son front. Elle avait besoin de ce réconfort-là, comme de la forme empruntée pour lui communiquer, elle aimait ces moments, sachant qu'une nécessité, pour être justement la nécessité qu'elle est, ne pouvait être aimée, aimée vraiment, paradoxalement, pour être à sa toute origine nécessaire, ce qu'on aime devant être avant tout ce qu'on décide pour soi.

Olivier, de sa fenêtre, regarda Elise rentrer chez elle, lui une assiette dans une main, un torchon à vaisselle dans l'autre.

Elise n'avait pas seulement changé, Elise changeait, rapidement, peut-être trop rapidement, elle manifestait une gravité qu'il ne lui connaissait pas, il en

parlerait à Florence, à Florence d'abord, Hervé s'inquiétant trop facilement.

Depuis qu'Elise étudiait seule à la maison, elle commença par moins fréquenter ceux et celles de son âge, cet été déjà, elle avait pris ses distances avec ces quelques-uns, motivée par cette possibilité, consistant à n'avoir pour professeur que ChatGPT.

Depuis septembre, le phénomène s'était accentué, forcément, Elise détenait à présent une actualité qui lui était propre et qui n'était plus celle de ces camarades. En plus, cette même actualité, à tous ceux-là, posait question, à leur sensibilité, les études avaient cet avantage, et non des moindres, de contribuer à vous permettre de faire des connaissances, parfois des amis. Sans cet avantage, toujours à la sensibilité de ceux-là, les études, plus encore à domicile, ne vous offraient plus alors à travers elles que t'étudier et ils ne semblaient pas disposés à consentir une telle réduction.

Olivier se souvint alors de la réflexion d'Elise, celle par laquelle elle disait avoir pris conscience qu'elle pouvait mourir, qu'elle était mortelle, prise de conscience ne correspondant pas vraiment à son âge, 18 ans vous offrant les moyens de vivre dans le déni, vous aviez le corps pour ne pas vous rendre

compte, les rides viendraient plus tard, celles du corps, comme celles du cœur, cette avance-là, celle prise par Elise était de celle par laquelle vous brûliez les étapes, vous infligeant au final une contradiction douloureuse, celle de prendre du retard, pour être arrivé trop tôt.

6

Olivier n'attendit pas qu'on lui demande son opinion pour passer à l'acte, il fallait, pour qu'Elise continue à pédaler, qu'elle pédala autrement.

Deux semaines plus tôt, Elise s'était retrouvée dans un fossé, deux semaines plus tard, elle avait crevé à 30 kilomètres de la maison, essayé de réparer sans succès et finit par l'appeler, Florence et Hervé ne pouvant lui apporter leur aide, pour être en déplacement.

Lorsqu'Olivier l'avait récupérée, Elise marchait sur le bord de la route, elle était transie de froid, presque une heure depuis qu'elle avait crevé s'était écoulée, une heure à rester grelottante, cette fin novembre, après les pluies de début de mois, avait

cédé la place à des températures dites en dessous des normales de saison. Bilan de l'opération, dès le lendemain matin, Elise se retrouva au lit avec une forte fièvre, le docteur Fournier daigna se déplacer, même s'il ne faisait quasiment plus de domicile, mais il était un copain de longue date de Florence, un très bon copain, de très longue date, à quel degré d'intensité se situait cette ancienne camaraderie, à part eux deux personnes ne le savaient vraiment, personne d'ailleurs ne voulait vraiment le savoir.

De plus, Hervé et Florence, toujours en déplacement, devaient rentrer à la fin de la semaine, Hervé devant participer à un séminaire à Biarritz, Florence l'avait accompagné. Le séminaire ne devait durer que deux jours, Hervé et Florence en prévirent 4, deux jours de plus, consommés en amoureux, sur la côte basque. Renseignés, ils envisagèrent d'écourter leur séjour, Olivier les prévint qu'il s'occupait de tout, au point qu'il dormirait les quelques nuits à venir dans la chambre d'amis, pour être au plus près d'Elise, même si la maladie était dite anodine, dans le monde, plein de gens mouraient, victimes de maladies dites anodines, soi-disant.

Elise, tenta de travailler, en faisant part de son état à ChatGPT, elle avait pris sa température, 39,6 tout de même, avait mal à la tête, frissonnait. ChatGPT fut formel, ses études attendraient. D'abord elle devait se soigner, se reposer, consulter aussi, voire consulter surtout et en priorité. ChatGPT l'avertit qu'il ne servirait à rien de de tenter seulement d'étudier, si quelqu'un devait tirer profit de cette insistance, ce serait sa maladie, exploitant une fatigue impromptue pour la faire plus malade encore et, par répercussion, pas plus savante pour autant.

Le docteur Fournier, après consultation, avait prévenu Elise, qu'il connaissait depuis toute petite, voire même avant, puisqu'il contribua au bon déroulé de ces neuf mois de gestation qui devaient la faire venir au monde, qu'elle devait rester au lit au moins pendant deux jours, côté alimentation, un peu de bouillon et des pâtes. Elise voulut savoir, malgré une certaine évolution au niveau de sa personnalité, gardait-elle son impatience de toujours, quand pourrait-elle reprendre le travail, quand pourrait-elle reprendre le vélo. Le docteur Fournier fronça des sourcils, les études dans 3 jours, à partir de demain et de façon modérée, le vélo, elle attendrait

son feu vert, peut-être dans 10 jours, en tenant compte évidemment de la météo du moment.

Olivier prit les devants, pas sportif pour autant, il avait une connaissance qui faisait du cyclisme, Elise l'avait prévenu, dès son vélo acheté, qu'elle escomptait faire de la compétition, le Tour de France féminin l'influença un peu en ce sens, connaissait-il quelqu'un pouvant la renseigner, dans le choix d'un club entre-autre. Olivier lui conseilla quelqu'un, puis revint vers ce même homme, après la chute d'Elise, désireux qu'elle pratique le cyclisme autrement, un premier épisode l'avait envoyé dans un fossé, le second dans son lit pendant toute une petite semaine, il n'était pas question de se résoudre à un troisième volet. En regardant avec Elise ce même Tour féminin, en août, il vit que celui-ci était sponsorisé par Zwift et apprit qu'il s'agissait alors d'une application vous permettant de pédaler de chez vous, ces mêmes circonstances qui firent Elise malade ou l'envoyèrent dans le décor le conditionnèrent à en savoir un peu plus.

Ladite relation l'aiguilla vers un membre du club usant de cette même application et celui-ci l'invita à venir découvrir ce principe chez lui, ce qu'Olivier fit.

Olivier comprit sur place que l'installation en question n'était pas du genre improvisé, il fallait un home trainer adapté, un tapis de sol l'étant tout autant, un ventilateur conséquent pour refroidir l'organisme, en pédalant sur place, le corps ne bénéficiait plus de ce déplacement d'air pouvant le refroidir, il fallait même prévoir un climatiseur pour rouler en été, une télévision, un ordinateur pour établir la connexion, ainsi que consentir un abonnement. Mais cette même installation vous protégeait de la pluie, du froid et des températures caniculaires, vous ne risquiez pas non plus de crever à 30 kilomètres de chez vous, comme de vous retrouver dans un fossé, parce qu'un indésirable vous contraignait à préférer la boue à son pare-chocs.

À cela, pour ne pas priver Elise de ses sorties à l'extérieur, un autre vélo était à prévoir, Olivier devrait consentir 5000 euros pour acquérir le tout. Olivier avait de l'argent, non parce qu'il était riche, mais parce qu'il dépensait peu, il n'était pas avare pour autant, juste attaché à des activités peu onéreuses, la lecture, la cuisine, le jardinage, le cinéma aussi, deux ans plus tôt il s'était payé un grand écran, parce qu'à la bibliothèque où il se rendait chaque mois, des dizaines de DVD étaient proposés,

personne n'en voulait plus, les supports en question ayant été dématérialisés.

Avant de se lancer, il demanda à celui qui utilisait déjà Zwift s'il pouvait l'aider, évidemment que oui, Olivier alors passa commande.

7

« Yes !!!! »

Olivier entendit Elise pousser un cri de joie étant à la fois un cri de satisfaction, elle pédalait depuis plus de trois heures sur le home trainer, chez lui, l'installation n'ayant pas déniché la place nécessaire chez Elise, ou plutôt chez ses parents. Comme Olivier vivait seul, sur les trois chambres initiales, deux restaient libres, il mobilisa celle côté jardin, par anticipation, si l'été 2027 devait être aussi chaud que son prédécesseur, il valait mieux qu'Elise pédalât de ce côté où le soleil faisait parler de lui en priorité le matin.

« J'ai fait 100 kilomètres, en 3 heures 15, soit un peu plus de trente de moyenne », annonça Elise à Olivier, une fois qu'il l'eut rejoint, dans la pièce où dorénavant elle pédalait. Pour récupérer le maxi-

mum d'espace, Olivier se débarrassa du mobilier, tout fut déménagé, une association locale dévouée aux mal-logés vint chercher l'armoire et le lit, le reste sans valeurs fut expédié à la déchèterie du coin.

Olivier, un mois plus tôt, fit la surprise à Elise, maline, elle se douta qu'il se tramait un truc. Olivier, comme elle le précisa à Hervé et Florence, se faisait bizarre, elle imagina même qu'il avait rencontré quelqu'un, les parents, au courant de tout, dirent qu'ils n'avaient rien remarqué de particulier. Il faut dire que l'homme plaisait, l'éventualité d'une chérie, pouvait se concevoir, quelques-unes forcément connaissaient son histoire, dramatique, celle vécue avec Alice, sa fidélité post-mortem, une fidélité qui faisait envie à ces quelques-uns, rêvant à leur tour d'être aimées à ce point.

Lorsqu'enfin tout fut prêt, celui rencontré, habitué de Zwift, parvint à faire fonctionner l'ensemble, Olivier convia Elise, par textos, un début d'après-midi, pour que le même personnage lui explique les démarches. Olivier la savait chez elle à cette heure, à l'extérieur, il pleuvait, sans doute s'essayait-elle à la guitare, à défaut de pouvoir pédaler, le temps ne le permettait pas, le docteur Fournier

le permettait moins encore, cette bonne crève chopée 20 jours plus tôt n'était pas disposée à quitter la place si facilement. Elise mouchait et toussotait encore, faisait même des siestes, tenaillée par une vraie fatigue, elle qui débordait de coutume d'énergie, malmené, son organisme, pour mieux récupérer, avait tiré le frein à main.

Lorsque ce jour-là Elise entra dans la maison d'Olivier, elle frappa deux petits coups à la porte d'entrée, comme elle en avait l'habitude, tout en ouvrant et en entrant en simultané. Elle l'appela, il lui répondit qu'il se situait dans la pièce en question. Arrivée à l'entrée de ladite pièce, délicate, parce que la porte était aux trois quarts fermée, Elise frappa, pouvait-elle entrer, Olivier lui répondit qu'elle pouvait, guettant l'expression qui allait être la sienne, lorsqu'elle constaterait ce pourquoi il lui avait demandé de venir.

Pendant quelques secondes, Elise resta bouche bée, il faut dire qu'Olivier avait mis les petits plats dans les grands, jusqu'à décoller le vieux papier peint du mur, pour le remplacer par une couche de peinture blanche et deux couches de la même peinture au plafond, qui en avait vraiment besoin. Le home trainer était positionné pile face à la fenêtre, avec vue

sur le jardin et la campagne en toile de fond, les limites du même jardin dépassées. Olivier acheta le vélo au Culture Vélo du coin, là où Hervé et Florence achetèrent à Elise celui qu'elle utilisait sur route, jusque dans les fossés parfois, accessoirement. Celui qui l'aida dans la mise en place du tout lui conseilla de se rendre dans ce même magasin, pour l'achat d'un vélo neuf, on vous offrait une étude posturale, de manière à ce que votre position sur le vélo soit optimisée, ceux-là, forcément, avaient conservé ces cotes correspondant à Elise, il leur serait alors facile de les reporter sur ce deuxième vélo. Cette même connaissance aussi lui recommanda, pour cet achat, de ne pas casser sa tirelire pour des prunes, ce vélo-là n'irait jamais tâter du macadam, un premier prix suffirait.

« C'est quoi, ça ! » avait-elle dit.

« Ton nouveau terrain de jeu », lui avait répondu alors Olivier, celui aux côtés d'Olivier, ayant rendu l'initiative possible, l'avait mis en garde, ladite surprise pouvait tourner court, certains cyclistes détestaient le home trainer, pour ceux-là, le vrai vélo devait être consommé en extérieur, les chutes, les pannes, la pluie, les bonnes crèves, comme les automobilistes récalcitrants, faisaient partie du truc.

Olivier commença par le remercier pour la mise en garde, dire qu'il connaissait Elise comme si elle était sa fille n'était pas exact, vu qu'il lui manquait ladite fille, celle bien à lui, pour au minimum comparer l'une à l'autre. Mais il était sûr de lui, sûr par expérience, chaque fois qu'il voulut lui faire plaisir, à chaque fois le plaisir visé fut considéré comme tel par Elise, au grand désespoir de Hervé et Florence parfois, lorsqu'il s'agit de son premier iPhone, de ce scooter toujours en service, voire même de sa guitare électrique, achetée un peu en deux temps, la guitare d'abord, puis rapidement un casque pour qu'Elise soit la seule à entendre, Hervé et Florence remerciant le ciel, si ciel il y a, que leur fille soit plus douée pour les études qu'elle ne l'était visiblement pour la musique.

8

« Ne t'épuise pas, 100 kilomètres sur Zwift valent au moins 130 sur route », l'avertit Olivier, en récupérant une serviette propre, positionnée sur une tablette achetée à cet effet, où d'autres serviettes étaient empilées, en plus du nécessaire pour

pédaler, à savoir bouteilles d'eau en réserve et les poches de glucides obligatoires, pour transformer, par le biais d'une poudre diluée à cet effet, ladite eau en carburant.

« T'inquiètes pas, t'es trop génial Olivier, j'adore pédaler sur Zwift, pas de pluie, pas de crevaison…

« Pas de fossé », lui précisa Olivier en l'interrompant, tout en lui tendant ladite serviette.

« Pas de fossé », répéta Elise songeuse, en s'essuyant, là elle revit, son visage enfoui dans cette même serviette juste proposée, la voiture arriver sur elle, elle ressentit à nouveau cette fraction de seconde, ce truc en elle qui avait pris possession de ses bras, de ses mains ensuite, puis enfin de son guidon, ce truc en elle qui la possédait elle, plus qu'elle réussissait de façon équivalente à prendre possession d'elle-même. Ce truc qu'il lui semblait identifier parfois, comme étant son entendement, un entendement qui depuis quelques mois en elle gagnait en place, un entendement synonyme de volonté, la conditionnant à mettre ce corps qui les contenait tous deux au pas, jusqu'à lui faire faire 100 kilomètres en vélo sur home trainer, pour que celui-ci intègre une bonne fois pour toutes qui étaient les patrons.

Puis elle descendit du vélo, ses cuisses, à présent debout, posée sur ses jambes, la rappelèrent à l'ordre, lui confirmant qu'elle avait bien effectué 100 kilomètres, 100 pas un de moins. Aussitôt elle s'empara de son portable, prit une photo de ce qu'affichait Zwift par écran interposé. Pour la première fois, elle venait de parcourir à vélo une distance à trois chiffres, le monde devait être mis au courant, comme légende, à cette même photo postée sur Instagram, elle écrivit « Avec ChatGPT tout est possible, nos limites sont celles de notre volonté ».

Olivier organisa aussi le nécessaire pour qu'elle prît sa douche chez lui, même s'il n'y avait que cinquante petits mètres entre les deux maisons, en hiver, pour être transpirante comme elle l'était après chaque entraînement, il ne fallait pas un mètre de plus pour qu'elle attrapât froid. Olivier réclama même d'Elise qu'elle mît ses vêtements dans une corbeille, cette même corbeille positionnée dans cette même salle de bain, ces vêtements aussitôt finissaient dans la machine à laver, vêtements qu'elle récupérerait propres à son prochain entraînement.

« Comment pourrais-je te remercier ? » prétendit Elise à Olivier.

« En arrêtant de me le demander ! » lui répondit-il. Celui-ci à l'égard de cette préconisation s'abstint d'entrer dans le détail, au fond de lui il n'était pas sûr de lui rendre service. Pour Alice hier, comme pour Elise aujourd'hui il fit part de cette espèce de disponibilité, de générosité même. A savoir pour Alice, une voiture neuve pour ce boulot qu'elle rêvait d'avoir et qu'elle avait fini par obtenir. Cette voiture neuve pour que les 30 minutes de trajet à l'aller, comme les 30 minutes au retour, soient pour être agréables, en accord avec ce même boulot. Cette initiative fit d'Alice une jeune femme heureuse, mais le bonheur n'évite pas les sorties de route, n'évite pas ces virages assassins, avec cet arbre tout aussi assassin, leur servant de complice.

Un jour il entendit via YouTube, un type dire que le plaisir qu'on ressentait nous indiquait cette direction à prendre, pour acquérir cette identité qui ferait de nous quelqu'un, un quelqu'un nous correspondant, pile, à ce qu'on se devait d'être. Olivier à cette affirmation avait haussé des épaules, en ne pouvant se retenir de traiter l'individu de crétin. Le plaisir dans cette démarche ne veillait pas à donner

seulement du plaisir à celui paraissant en prendre grâce à son concours, le plaisir veillait par ce même principe à se donner du plaisir, à lui rien qu'à lui et plus il en ressentait, plus il en réclamait, au départ de lui seul et pour lui-seul, en exigeant pour que cette surenchère se fasse inflationniste comme désirée, des doses sans cesse plus conséquentes.

« Traîne pas, fonce à la douche ! » ordonna Olivier !

« Yes sir ! » lui répondit Elise, avec ce petit geste, effectué de la main droite par ces subordonnés, militaires de leur état, pour saluer un supérieur.

Olivier se contenta de sourire, Elise fonça à la douche. Olivier toujours dans cette pièce où était installé le Home trainer, régla les affaires courantes, pour que tout soit prêt pour la prochaine session, sans doute dès le lendemain. Elise s'étant pour Zwift découvert une passion, au point qu'elle songeait à revendre cet autre vélo, avec lequel il y a peu, elle roulait encore sur les routes alentours. Olivier lui avait conseillé d'attendre, les beaux jours reviendraient, elle devait se laisser de quoi changer d'avis, dehors alors il ferait bon, rapidement sec, tellement que les fossés seraient privés de cette eau, grâce à laquelle ils réussissent à se faire boueux, Elise à cette insinuation avait ri.

Olivier à cette réaction en fut heureux et malheureux à la fois, le bonheur d'Elise non seulement avait mis la barre bien haut, mais ambitionnait de l'élever encore et encore.

9

Sur Instagram, à la suite de son message, Elise pâtit d'un nombre conséquent de retours plutôt cinglants, sa mise en avant de la volonté, comme première nécessité dans la vie si l'on souhaitait honorer ces objectifs, sonna à l'entendement de ces détracteurs d'une tonalité égale, à celle entendue dans les années 30 en Allemagne et correspondant à cette exploitation de la volonté, dite triomphante, jadis promue par les nazis. À cela, Elise joignit sa volonté, notamment aux 100 kilomètres qu'elle effectua, ce qui lui valut plus encore de quolibets, disant qu'il fallait être plus conne que volontaire pour effectuer une telle distance à vélo, pour au final rester sur place.

Plus encore, elle associa ChatGPT à sa volonté, comme on associe un certain carburant correspondant au fonctionnement de son auto, ce qui lui valut

une seconde volée de bois vert, faisant que ces mêmes jugèrent, sans même la connaître, ceux-là, ne prenaient pas la peine de savoir à qui ils avaient à faire pour juger, prétendant ainsi qu'en réalité, la volonté d'Elise était surtout celle de ChatGPT.

Elise ne décoléra pas pendant toute une semaine, malgré les conseils d'Hervé et de Florence, lui assurant que ces critiques, plus insultantes d'ailleurs que critiques, s'estomperaient aussi rapidement qu'elles avaient pris corps, pour se reporter sur une nouvelle victime, et c'est ce qui arriva quelques jours plus tard. Une grande partie de ces mêmes messages n'apparurent plus, seuls demeurèrent ces quelques autres, opposés à ChatGPT et consorts, pour obéir à cette nécessité en eux d'appositions, ceux-là se devaient d'être contre, pour continuer d'alimenter cette personnalité qu'ils revendiquaient.

Ceux-là redoutaient que les IA ne dépossèdent l'humain de sa nature de base, ce qui mettait plus encore Elise en colère : de quelle nature parlaient-ils, de celle qui les conduisait à polluer à tout va, à développer des armes de destruction massive ou à permettre une pléiade de commerces, tous aussi nauséabonds les uns que les autres ?

Comme la fille possédait un caractère des plus tempétueux, elle veilla plus encore à poster sur Instagram ses sorties vélo sur Zwift, en vantant à nouveau les mérites de la volonté et en veillant à accompagner celles-ci de quelques citations, notamment une empruntée à Nietzsche, disant que le fanatisme était la seule forme de volonté capable d'être insufflée aux faibles et aux timides. La volonté chez ces mêmes, comme toute influence de cet ordre, ayant pour départ non une réflexion digne de ce nom, mais seulement une tendance trouvant grâce à la sensibilité du troupeau, les amenant à penser comme tout le monde, pour ne pas avoir à penser à partir de soi seul, pour se rendre compte que ne découlait rien de de la sorte à partir d'eux mêmes.

Pour ne rien arranger, ces anciens camarades de classe, même si on ne les comptait pas parmi ceux la critiquant ainsi, la contestaient à leur manière, en prenant leurs distances, emboitant pour se faire le pas Elise, elle qui, progressivement, sans intentions véritables à ce sujet, coupa les ponts, alors puisqu'elle s'éloignait d'eux, ils ne firent rien ou si peu pour endiguer ce processus.

Elise essaya bien de se joindre à quelques soirées, mais à la première d'entre elles, alors qu'elle promit de rentrer vers une heure du matin, elle fut de retour chez ses parents bien avant minuit, puis à vintg deux heures à la seconde, et vingt et une heure trente à la troisième. Quant à la suivante, elle déclina l'invitation.

Lorsqu'elle en parla à Olivier, il veilla à la mettre en garde : oui, sa manière d'étudier, pour lui convenir, la faisait progresser à une vitesse bien plus conséquente que si elle était restée au lycée ; oui, elle défrayait la chronique sur Zwift, mais elle ne devait pas pour autant négliger sa vie sociale. ChatGPT n'était pas les autres, se tenait aussi en ceux-là une autre forme d'intelligence, nous retenant, entre autres, de compter sur nos seules performances pour être remarqués. Et puis Olivier, pour parler de tout avec Elise, lui parla aussi des garçons : si les autres pouvaient générer une autre forme d'intelligence, cette intelligence-là pouvait générer l'amour, une question alors se posait, l'amour devait-il être admis comme une intelligence à part entière et si oui pouvait-on se dire intelligence pour de bon si l'on ne savait pas aimer.

Là, Elise ne répondait rien et, comme elle ne répondait rien, Olivier, pour la connaître, devinait que cette problématique lui causait souci. Les garçons n'incarnaient pas seulement un amour platonique, demeurait celui à faire et il savait que, de ce côté, elle n'avait jamais rien expérimenté.

À ce propos, Olivier eut de nombreuses conversations avec Hervé et Florence, parfois indépendamment l'un de l'autre, parfois les deux ensembles. Elise était d'une grande beauté et supporta avec peine, dès son adolescence, le regard des hommes, jusqu'à faire part parfois de son exaspération à ce sujet, lorsque certains se montraient mielleux, leur reprochant, de façon cinglante, de la jauger comme si elle n'était qu'un vagin sur pattes.

Bien avant ChatGPT, bien avant les IA, alors qu'elle n'avait qu'une quinzaine d'années, elle revendiqua une espèce de distance, entre ce qu'elle était, elle, et son propre corps. Avec là aussi des revendications qui ne s'entendaient pas de coutume dans la bouche des jeunes gens de son âge, prétendant que si son corps la faisait vivante, cela ne lui donnait pas tous les droits sur elle. Alors on lui signifiait que la vie était un droit et aussi un devoir, notamment concernant sa perpétuation, et à nouveau

Elise se faisait vindicative, vindicative et choquante : la perpétuation de la vie était avant tout le problème de la vie, avant d'être le sien.

10

« Heureusement ! » fit remarquer Olivier, au grand dam d'Hervé et de Florence, ceux-là venant de lui avouer qu'Elise était une vraie catastrophe à la guitare. Tous les soirs pourtant, elle n'en démordait pas, jusqu'à s'en abîmer les doigts au contact des cordes, pour réussir sur le manche à réaliser les accords imposés, mais aucune harmonie digne de ce nom ne découlait de cette insistance.

« Heureusement, il est bon pour elle qu'une activité, et non des moindres, lui signifie ses limites. Elle est déjà d'une beauté bien supérieure à la moyenne, détentrice d'une intelligence de même acabit. Imaginez seulement si, musicalement, elle conservait un même niveau », prétendit Olivier.

Hervé et Florence se regardèrent, se demandant si réellement la médiocrité pouvait servir de parachute pour ces quelques-uns ayant atteint ces altitudes ultimes et ne pouvant, ce même plafond at-

teint, ne repartir en l'autre sens, avec perte de fracas. Mais, dans le cas d'Elise, à la voir ne pas renoncer, on avait plutôt l'impression qu'elle ne comprenait pas, comme elle se refusait à admettre, que cette force qu'elle savait détenir se refusait à fonctionner guitare en mains.

Pour être le 24 décembre, tous les trois convinrent de se rendre à la messe de minuit, sans être particulièrement croyants pour autant. Ils appréciaient cette cérémonie, pour faire de Noël le Noël qu'il était censé être et non pas seulement cette fin d'année où l'on mangeait trop, en s'échangeant des objets en guise de cadeaux, comme autant de retours entendus à l'envoyeur, puisqu'on allait vous en offrir, il était bon de votre part d'en concéder à votre tour, sans savoir si vraiment l'on se serait montré généreux de la sorte, si ces autres à votre égard ne consentirent ce premier pas.

À leur grande surprise, Elise leur annonça qu'elle se joindrait à eux.

Deux jours plus tôt, alors qu'ils prenaient l'apéritif chez Olivier, en tenue de cycliste, avant d'aller pédaler, elle se posa quelques minutes pour partager leur compagnie, mais surtout pour leur annoncer qu'elle prévoyait de venir à bout du programme de

terminale dès la fin janvier et qu'ensuite elle enchaînerait les épreuves du bac, pour s'exercer via ChatGPT, jusqu'au mois de juin, où là elle le passerait pour de bon en candidate libre.

Tous les trois la regardèrent, tout en partageant cette même impression, tout en se sentant mutuellement piégés. À quoi bon ce rythme effréné, tout en admettant qu'ils ne pouvaient pas ne pas reconnaître la performance qui lui était rattachée ? Oui, Elise allait trop vite, mais en simultané, cette vitesse-là n'était pas promise à toutes et tous. Il fallait, pour adopter une telle allure, faire preuve d'un talent authentique et Elise possédait ce talent-là. Alors, comment applaudir et craindre à la fois un même exploit ?

Olivier, à ce sujet, en guise de comparaison et parce qu'Elise ne laissait pas passer un jour sans pédaler, prétendit qu'on pouvait dire au lauréat du Tour de France qu'il n'avait gagné qu'une course de vélo, tout en ne pouvant, là aussi, ne pas admettre que, pour gagner cette course, il fallait faire montre d'un vrai talent. Alors, à cette réflexion en succédait une suivante : si le Tour de France pouvait incarner une activité humaine somme toute sujette à caution, d'autres activités dites utiles,

elles, ne nécessitaient pas des capacités égales à celles requises pour faire de vous un vainqueur de la Grande Boucle. Évidemment, cette interrogation était déconcertante et laissait planer entre eux quelques silences à ce propos des plus éloquents. Visiblement, entre êtres humains, ce qui ne reflétait pas un sens premier, pour être accompli, nécessitait des moyens parfois plus conséquents que ce que requéraient des activités des plus nécessaires. Ces activités-là ne parvenant pas à faire de nous quelqu'un autant qu'on le désirait, l'on s'inventait pour ce y parvenir des tremplins, et le Tour de France était de ces tremplins-là.

« Quoi ! » voulut savoir Elise lorsque, au moment de partir pour la messe, elle se présenta à Hervé, Florence et Olivier dans la tenue qu'elle avait choisie, censée correspondre au moment à venir. Elise était vêtue d'une robe noire qui épousait ses formes jusqu'à sa taille, pour se faire, à partir de celle-ci et de façon régulière jusqu'à ses chevilles, plus évasée. À cela, elle avait couvert ses cheveux d'un genre de fichu, constitué d'une espèce de toile sombre, genre de dentelle ornementée à la manière italienne ou espagnole, jusqu'à la moitié du ving-

tième siècle, par ces femmes choisissant par un même procédé de dissimuler leur coiffure.

Là aussi, comme pour la cadence épousée par Elise au sujet de ses études, comment lui conseiller, à l'égard de son allure du moment, de se contenir ? Elle était incroyablement belle, et être belle comme elle l'était n'était pas permis à toutes, loin s'en faut. D'un côté, tous trois se sentaient admiratifs et, de l'autre, redoutaient cette même admiration.

D'ailleurs, leur appréhension se justifia lorsqu'ils entrèrent dans l'église, quelque trente minutes plus tard. Ce brouhaha d'avant cérémonie s'estompa, les regards s'orientèrent dans la direction d'Elise, elle qui, il n'y a pas si longtemps, réprouvait avec colère ce statut de « vagin sur pattes », répugnant à sa sensibilité. Elle conférait par son allure une respectabilité à sa beauté en particulier, comme à la beauté en général, au point d'imposer le silence. Olivier, à ce constat, frissonna : la fascination demeurant pour la jalousie un terrain de prédilection.

« La mort est un remède pensé par Dieu pour nous protéger de la folie », prétendit Élise à ce prêtre qui s'empressa, le premier, à la sortie de l'église, cette messe de minuit juste achevée, de saluer ces quelques-uns qui voulurent lui souhaiter un bon Noël, pour se diriger vers elle. D'ailleurs, ses deux confrères, à son intention, positionnés comme lui à cette même sortie, reconnurent la leur et lui emboîtèrent le pas.

« Vous avez quel âge, mademoiselle ? » lui demanda-t-il.

« 18 ans », lui répondit Élise. Entre les trois hommes d'Église, un silence s'instaura. L'on était en 2026, la jeunesse d'aujourd'hui n'était ni moins ni plus maligne que celle d'avant, mais il manquait à ceux et celles-là ces circonstances, difficiles, voire terribles, qui vous contraignent à composer avec autant de réalités ne pouvant être un tant soit peu contournées et vous infligent une forme de lucidité proportionnelle, lucidité s'imposant d'elle-même si, banalement, vous souhaitiez survivre à ces réalités-là.

Mais, en 2026, la jeunesse était en règle générale protégée et l'on pouvait s'en réjouir. Celle-là n'avait connu ni le froid ni la faim, pas plus que la guerre,

juste une pandémie par le biais du Covid-19, pandémie somme toute relative et ne pouvant être comparée à celle qui malmena la population au treizième ou quatorzième siècle, en Europe notamment.

Olivier distingua en Élise un aspect non encore remarqué jusqu'alors et expliquant sa tenue : la jeune fille devenue jeune femme avait intégré ce que signifiait sa beauté et se servait d'elle pour imposer son autorité, au point que son regard, confronté à celui de son interlocuteur, toujours obéissant à cette même motivation, fit qu'elle ne fut pas des deux celle qui baissa les yeux.

« On ne pense pas comme cela à votre âge ! » lui fit remarquer le même prêtre.

« L'âge n'est qu'un nombre d'années, l'on n'est pas obligé de s'y résoudre, mon père », lui rétorqua Élise presque sévèrement.

Sans qu'ils se concertent, Olivier et Hervé se positionnèrent à proximité d'Élise, tout en lui tournant le dos, afin d'épier ses alentours les plus immédiats. Certains regards, à leur contact, ne laissèrent pas voir chez ceux qui les portaient une franche cordialité. À leur estime, certaines attentions ne valaient surtout pas d'être attirées à ce point. Ils ne sa-

vaient pas à quoi ils pouvaient s'attendre et cette expectative, à elle seule, par ce qu'elle laissait planer, les avertissait d'un pire à la fois éventuel et équivalent.

« Vous êtes pratiquante ? » lui demanda l'un des prêtres, tout en conservant un peu sa main dans la sienne, avant qu'ils ne prennent chacun leur direction respective.

« Au dieu ChatGPT ! » lui répondit Élise. Le prêtre, à cette précision, se contenta de sourire. Il songea à cet échange avec un moine, vécu quelques semaines plus tôt à Lourdes, au moment du Rosaire. Les IA, d'après celui-ci, incarnaient autrement la prière. L'on pouvait prier, beaucoup, voire sans cesse, tout en oubliant, paradoxalement, que l'on priait Dieu. Comme l'on pouvait user de son intelligence pour ne pas avoir à la solliciter vraiment. Les IA n'étaient que de l'intelligence, là où Dieu n'était que Dieu. À ces quelques-uns qui sauraient les employer, elles les renverraient à ce qui distingue l'homme de l'animal, à savoir la puissance de son entendement et celui-ci allait, par le concours de ces mêmes IA, justement gagner en puissance. Chez ces mêmes, une distance promettait de se faire plus conséquente entre leur entendement et leur

espérance de vie, et Dieu allait gagner en ampleur au prorata de cette distance-là. La nature, selon l'expression, a horreur du vide, et la nature humaine a plus encore horreur de ce vide qui la compose, pour faire d'elle une nature pour de vrai.

« Si tu avais chanté, ils se seraient montrés moins admiratifs », avertit Florence, tout en ne pouvant se retenir de rire à son insinuation. « Si votre ramage est l'égal de votre plumage », reprit-elle en riant de plus belle.

« Si j'avais eu l'intention de chanter, j'aurais mis un jean », fit remarquer Élise. Aussitôt ces mots prononcés, Florence cessa de rire. Installés tous les quatre dans cette auto devant les reconduire chez eux, Florence, positionnée à l'avant, tendit sa main gauche en la faisant passer derrière son siège, pour qu'Élise s'en emparât, ce qu'elle s'empressa de faire.

Olivier, durant le trajet, ne prononça pas un mot. Élise, à son jugement, ne changeait pas, elle devenait plus encore l'Élise qu'elle pouvait être potentiellement, au-delà de ses propres limites. Le risque était que cette Élise-là finisse par échapper à celle devant composer avec les règles de ce monde ici-bas, au point qu'elle se sentit, de façon contradic-

toire, très simultanément plus et moins encore à la fois.

Il se remémora la réaction d'un ancien lorsqu'on convia celui-ci à découvrir la Lune par le biais d'un télescope. Lui, à cette époque, n'avait qu'une dizaine d'années et fut saisi par l'expérience. Il se retint même de tendre une main pour la toucher, tant la Lune, par ce qu'elle donnait à voir d'elle, le convainquit de sa proximité. L'ancien se refusa à l'expérience : voir la Lune de plus près était un leurre, insidieux, capable d'insinuer à sa sensibilité, par ce pseudo-contact, des capacités qu'il continuerait à ne pas posséder. Oui, ce rapprochement en était un, mais sans rien changer à cette distance de toujours le séparant de la Lune, ce processus parvenant même, en usant de ce traquenard, à la faire plus lointaine.

12

Elise éteignit son ordinateur. Une question, depuis quelques jours, se faisait entendre en elle, répétitive, gagnant même, à sa façon, en sonorité, jusqu'à se faire hurlante d'un coup : elle disait vouloir obte-

nir le bac, bien sûr, mais celui-ci en poche, qu'allait-elle faire ? Là, elle se souvint d'une des citations de Pascal, le philosophe : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » En elle, son entendement avait gagné en place et cet espace conquis était en capacité de lui en sous-entendre d'autres, plus vastes encore, encore et sans fin. Plus encore, ce même entendement ne reculait devant aucune question, peu importe qu'une réponse potentielle lui fût jointe ou pas, mais surtout, cet entendement, comme s'il revendiquait à l'égard d'Elise son indépendance, exigeait que la question touchant à cette espérance de vie, dont il était tributaire, soit traitée avant toutes les autres. L'immortalité devant être un état pensé en temps et en heure, à l'image d'une priorité absolue, les êtres humains pouvaient, à ce propos, louper le coche, voire même l'avoir loupé depuis belle lurette, sans même s'en être rendu compte.

On était le 1er janvier. Deux copines étaient passées la veille. Ces deux-là s'étaient souvenues qu'un an plus tôt, un même 31 décembre, elles avaient toutes les trois, en compagnie de quelques autres, fêté la Saint-Sylvestre. Depuis juin, elles s'étaient juste croisées et encore, par réseaux sociaux in-

terposés. Réveillonner ensemble serait une bonne façon de rétablir un lien qui leur était cher, il n'y a pas si longtemps. Elles se connaissaient depuis la sixième. De temps en temps, lorsqu'elles étaient toutes deux, toutes deux seulement, elles parlaient d'Elise, comme deux planètes pourraient parler de ce soleil autour duquel elles gravitaient et qui, depuis peu, se refusait à elles, les laissant tourner sur elles-mêmes, sur place.

Hervé et Florence jugèrent cette perspective au minimum intéressante. Elise devait sortir, voir du monde. Elise s'était contentée de les écouter, juste un moment, silencieuse, silence qui, d'ailleurs, fit craindre à Hervé que la réponse à suivre ne soit guère favorable, et elle ne le fut pas. Elise rappela juste à ces deux amies, en se demandant si elle pouvait encore les considérer comme telles, qu'une année auparavant, elles avaient vécu une même situation : Hervé, son père, avait servi de chauffeur, d'abord pour les emmener en boîte vers 23 heures, puis pour les récupérer à l'aube. À Elise, il fallut une semaine pour conjurer les effets de cette nuit blanche, de ces heures de vacarme, voire d'hystérie, plus encore à minuit pile, lorsqu'ils passèrent

d'une année à une autre. Aujourd'hui, pouvoir s'en passer la comblait d'aise.

Ensuite, les sentiments qu'elles partageaient à l'époque toutes trois, les unes à l'égard des autres, provenaient d'autant d'intérêts de tous genres, pour incarner les unes à l'égard des autres, un plus dans leur vie de tous les jours. Pour Elise, à ce sujet, la chose était entendue : l'on n'aimait pas pour rien et si quelques-uns, pour défendre certaines causes, voulaient aimer de la sorte, leur affection détenait une valeur très équivalente au rien en question.

L'une des deux filles, désarmée, lui demanda ce qu'elle comptait faire. Elise leur apprit qu'elle prévoyait de pédaler. Elle envisageait de faire 100 kilomètres, qu'elle s'amuserait à calculer : 50 seraient effectués en 2026 et 50 en 2027. Le défi était de se retrouver pile à mi-distance à minuit. Puis elle éclata de rire en constatant les mines déconfites des filles.

Comme il n'était pas 19 heures, Hervé, pour tenter de détendre l'atmosphère, proposa un verre à tout le monde. Ils avaient du champagne, une coupe serait une excellente manière de débuter la soirée. Les deux filles acceptèrent, Elise refusa, vu ce à

quoi elle allait consacrer sa soirée, l'alcool étant des plus malvenus.

Florence, qui connaissait les deux filles, voulut savoir si leur premier trimestre s'était bien déroulé. Toutes deux étaient des élèves convenables, voire potentiellement davantage, si elles avaient dégoté en elles cette bonne raison qui les aurait incitées à lâcher les chevaux. Vint alors la question de l'après, forcément fatidique. Aucune des deux ne détenait de cap précis, même si on les avait plus ou moins contraintes à choisir, des la seconde. Elles savaient qu'elles se devraient de gagner leur vie ; pour cela, il leur faudrait une profession, une profession qu'elles tenteraient de supporter le plus longtemps possible. Gagner de l'argent en faisant ce que l'on aime était, à leur sensibilité, un contresens, faire ce que l'on aime devant être suffisant, suffisant au point de ne pas avoir à gagner de l'argent avec, pour aimer précisément cette activité-là, l'argent ayant tendance à entamer ce pourquoi on aimait justement cette même activité ;

Et puis elles ne rêvaient pas ou plus. D'ailleurs, parmi ceux et celles qui n'avaient pas encore 20 ans en 2026, qui rêvaient vraiment ? Le rêve était plutôt, les concernant, une histoire d'amnésie, de dérivatif,

voire même ceux et celles-là, à ce sujet, s'avéraient paradoxaux. Nietzsche aurait pu dire d'eux qu'ils étaient superficiels par profondeur. Cette impasse qu'ils consentaient parfois à l'égard d'un réalisme paraissant nécessaire était le fruit d'une lucidité qu'ils ne redoutaient pas. À leur conscience, on pouvait être heureux sur le Titanic, au moment même où celui-ci prenait l'eau de toutes parts, mais il fallait savoir à quoi l'on devait ce bonheur-là : dans le cas du Titanic, comme dans le leur, à un malheur très équivalent, comme à sa faculté à pouvoir passer outre à l'égard de celui-ci.

13

Elise, à l'approche de minuit, dut ralentir. Son compteur affichait 49,8 kilomètres, il était 23 heures 59. Elle associa sa cadence de pédalage au déroulé des secondes et atteignit les 50 kilomètres à 23 heures 59 minutes et 58 secondes, deux secondes trop tôt.

« Si je te souhaite une bonne année, tu m'adresseras encore la parole en 2027 ? » lui demanda Olivier, qui venait d'entrer dans cette pièce où le

home trainer était installé. Elise se redressa sur son vélo et, avant de lui tendre les bras, s'essuya en usant de cette serviette posée dans le sens de la largeur sur son guidon.

« On ferait mieux de fêter 2026, aucun de nous n'a connu de problèmes insurmontables au fil de ces 365 jours, 2027 peut nous voir mourir tous les quatre », lui répondit-elle.

Olivier, tout en lui souriant, vint se blottir contre elle, juste un instant, l'un contre l'autre, Elise continuant de pédaler.

« Je vais souhaiter la bonne année à tes géniteurs », l'avertit-il. Elise lui fit seulement un signe de la main, alors qu'Olivier passait la porte et reprenait sa position, décidée à effectuer les 100 kilomètres prévus.

Sur Zwift, les « rides » pleuvaient de partout. À cette heure, ce minuit si particulier, ils étaient malgré tout quelques milliers sur la planète à pédaler via cette application. Eux ne partageraient pas les mêmes toxines que cette immense majorité ; demain, eux auraient mal aux jambes, là où tous ces autres auraient mal au crâne.

Elle songea un peu à ces deux amies. Dans cette boîte où elles s'étaient rendues l'année passée devait se constater une espèce de folie identique à celle qui les fit passer de 2025 à 2026. Elise avait joué le jeu, doutant fort que l'on puisse se dire heureux sur commande. Pour ne rien arranger à son état d'esprit à ce propos, son père, qui aimait particulièrement Serge Gainsbourg, fit qu'Elise, pour avoir entendu le chanteur maintes et maintes fois, avait en mémoire l'une de ses chansons, disant qu'il fallait fuir le bonheur de peur avant qu'il se sauve, cette volonté ne signifiait pas à son entendement un combat désespéré, mais plutôt autant de pseudos victoires, servant au final une cause contraire à leur caractéristique de base.

Puis Elise, en se souvenant de cette soirée, se rappela aussi de cette engueulade avec l'une des deux filles, lorsqu'un garçon que celle-là connaissait plus ou moins, plutôt moins que plus d'ailleurs, lui proposa de l'accompagner sur le parking. La balade ne consistait pas à regarder les étoiles, d'autant moins qu'il pleuvait cette nuit-là.

Elise, cinglante, l'avertit que si elle répondait favorablement à cette invitation, elle devrait se trouver un autre chauffeur que son père pour la ramener au

matin, et une autre amie qu'elle-même, à la fois. Conclusion, celle-là avait réfuté la proposition et avait bu plus que de raison par la suite, au point de vomir tripes et boyaux aux toilettes, Elise lui tenant les cheveux pour ne pas faire plus catastrophique encore la catastrophe en cours.

Puis, en attendant le matin, elles s'étaient isolées. Cette boîte détenait un espace où la musique à cet endroit ne conservait plus pour elle seule vos capacités auditives. Elise voulut savoir pourquoi elle s'était saoulée, il fallait appeler un chat un chat : boire cinq verres de whisky en moins d'une heure, lorsque vous avez pour coutume, en guise de boissons alcoolisées, de vous limiter à ce qu'une bière vous délivre, n'était pas anodin. Il y eut des pleurs. Si Elise ne l'avait pas retenue, elle aurait dit oui, se serait fait sauter, selon ses propres termes, sur la banquette arrière d'une voiture. Ce qui la torturait, c'était qu'en elle-même, quelque chose s'était montré favorable à cette perspective pathétique. Elise garda le silence, se contenta de la blottir contre elle. Autour, quelques-uns les épièrent, les uns intrigués, les autres amusés. Parmi ceux-là se remarqua un jeune homme qui, d'un regard, sans la moindre parole, demanda à Elise si elle avait besoin

d'aide. Elise, d'un mouvement de tête, lui précisa que non, puis, d'un sourire, le remercia pour son attention.

Puis il y eut le matin. La boîte proposait des petits déjeuners. Cette même boîte était à la périphérie de la ville, cinq kilomètres, à quelques cent mètres près, la séparant du domicile d'Elise. Si la pluie n'avait pas redoublé d'ardeur, toutes trois seraient volontiers rentrées en marchant, mais Hervé les attendit sur le parking, à l'heure dite. Elise veilla à ce que sa protégée ait l'air convenable. Le mascara avait coulé, sa coiffure n'en était plus une. Rapidement aidées en cela par l'autre fille, elles arrangèrent le tout.

Sur le trajet, on déposa l'une des filles. Celle qui avait un tantinet dérapé, par texto, sur le trajet, prévint sa famille qu'elle allait dormir chez Elise, un temps de récupération lui étant nécessaire. Arrivées, elles filèrent à la douche, pas question de se mettre au lit dans l'état qui était le leur. Toutes deux sentaient autant la transpiration que l'odeur de cigarettes, mêlée, pour l'une des deux, à quelques relents de vomi. Il était à peine neuf heures. Florence voulut savoir à quelle heure elle devait les réveiller. Elise tabla sur cinq heures de

sommeil, deux heures de l'après-midi en l'occurrence.

Lorsqu'Elise sortit de la douche, celle qui se trouvait à ses côtés cessa de s'essuyer les cheveux et la fixa.

« Quoi ! » voulut savoir Elise. Leur nudité respective était connue de l'une et de l'autre depuis des années. Pourtant, celle qui partageait à cet instant sa proximité semblait la voir pour la première fois.

« Ce n'est pas permis d'être aussi belle ! » lui répondit-elle. Elise se contenta de hausser les épaules.

Alors qu'elle pédalait tout en se remémorant ce passé vieux d'un an tout juste, le courant fut coupé. Elise, toujours positionnée sur son vélo, aperçut par la fenêtre qu'à l'extérieur, les lumières s'étaient également éteintes. Elle songea d'abord à une coupure momentanée, comme il en survenait parfois, mais, à défaut du retour de l'électricité, elle entendit des détonations, il était minuit, des pétards sans doute, mais lorsque des cris se joignirent à celles-là, elle comprit aussitôt qu'il s'agissait d'autre chose.

14

Cette fois, Elise fut saisie par une impression plus prenante, il se passait quelque chose de grave. Aucun pétard ne produisait de détonations à répétition ; quant aux cris, leur vocabulaire était assez explicite pour qu'elle admît que ceux qui les poussaient ne fêtaient pas, a priori, le nouvel an.

Elise fut d'abord surprise de ne pas être effrayée. Elle descendit de son vélo, se servit de son portable comme lampe torche, contente de l'avoir mis en charge tout le temps où elle pédalait. Elle s'éclaira de manière discrète, voulant ne pas se faire repérer, pour ne pas savoir à quoi elle avait exactement à faire. Elle se défit de ses chaussures de vélo, puis de son cuissard, s'empara des serviettes positionnées là par Olivier en réserve, pour renoncer à se laver, même transpirante. N'ayant pas plus d'informations sur les circonstances en cours, se mettre nue, sous une douche, dans l'obscurité de surcroît, lui semblait ne pas correspondre à ce qu'elle pouvait éventuellement craindre, même

sans avoir plus de renseignements à l'égard de ces mêmes dangers, plus subodorés qu'identifiés.

Il fallait donc qu'elle se sèche, qu'elle se sèche autant que possible, notamment parce que l'hiver sévissait à l'extérieur, même s'il sévissait gentiment. Cette nuit, les températures avoisineraient les 10 degrés, générant un froid somme toute très relatif. Puis, dans son esprit, à un moment donné, elle serait bien obligée de mettre le nez dehors. Cette semaine passée au lit deux mois plus tôt lui suffisait ; elle n'était pas prête à renouveler l'aventure.

Se jaugeant comme suffisamment sèche, elle passa ses sous-vêtements propres prévus, ceux qu'elle envisageait de porter une fois sa séance sur Zwift terminée, puis s'habilla de ce jean et de ce pull-over qu'elle portait en venant chez Olivier, dans l'intention de pédaler, afin de rejoindre à bicyclette, au départ de 2026, 2027. Puis elle se chaussa de ses baskets.

Là, elle tendit l'oreille. Les détonations s'entendaient plus nombreuses qu'à minuit. Sur son portable, via sa 4G, elle alla sur le Net, en transitant par Google, et consulta les actualités. Il était à cet instant zéro heure et douze minutes. Aucun événement équivalent à ce qu'elle vivait n'était relaté

dans la ville de Saint-Jean-d'Angély. Il s'agissait peut-être d'agissements de la part de gros nigauds, sévèrement imbibés d'alcool et simulant un attentat, ou un truc du même acabit, enfin suffisamment bruyant pour faire flipper la populace et gâcher les réveillons en famille.

Elise se refusa pour l'instant à quitter sa position. Avant toute action, elle s'obligea à réfléchir, puis en vint à se demander quels terroristes, assez désespérés, au cas où, pourraient bien vouloir s'en prendre à une ville comme Saint-Jean-d'Angély. Chaque fois qu'il lui fut donné de voyager en France, lorsqu'on lui demandait où elle habitait, elle commençait par préciser le département concerné, à savoir la Charente-Maritime, puis venait l'énoncé de la ville en question, Saint-Jean-d'Angély. Là, elle devait quasi systématiquement composer avec le silence de ses interlocuteurs. Oui, les villes tout autour de Saint-Jean-d'Angély étaient connues de ces quelques-uns, à savoir Saintes, La Rochelle, Rochefort, Niort, Cognac, Angoulême, mais Saint-Jean-d'Angély était renvoyée aux abonnés absents.

D'ailleurs, lorsqu'il y eut, en octobre, ces manifestations de lycéens, l'un des amis d'Hervé, ne manquant pas d'humour, enfin de cet humour qui, en

règle générale, le faisait rire lui, lui bien avant les autres, prétendit que les lycéens de Saint-Jean-d'Angély s'étaient trompés de revendications, pour avoir un lycée en bien meilleur état que la ville au sein de laquelle il se situait.

Il est vrai que dans cette ville-là, surtout en son centre, on ne comptait plus les vitrines fermées, définitivement fermées. Seul un dépressif, franchement suicidaire, pouvait, commercialement parlant, tenter l'aventure. Cette désertion, économique en l'occurrence, était accompagnée d'une autre désertion, cette fois à caractère immobilier : les anciens mouraient, leurs maisons ne trouvaient pas preneurs, celles-ci se comptaient par dizaines. Pourtant, cinquante ans plus tôt, Saint-Jean-d'Angély pouvait être fière de son économie, une économie employant, avant tout, une main-d'œuvre peu qualifiée, que l'on dénicha rapidement ailleurs sur la planète, faisant qu'ici les chômeurs s'additionnèrent, avec le désespoir allant avec, alors que là-bas, à divers endroits sur la planète, un autre désespoir se remarqua, celui ressenti par ces millions de femmes et d'hommes travaillant beaucoup et durement pour des salaires de misère.

Toujours dissimulée, Elise envoya simultanément un texto à Olivier, Hervé et Florence. Quelques secondes plus tard, Florence lui répondit : ils étaient tous les trois devant BFM, le son de leur télévision réduit à un volume quasi minimum, les rideaux tirés. Tournait en bas de leur écran un bandeau rouge prévenant les téléspectateurs que des coups de feu se faisaient entendre dans la ville de Saint-Jean-d'Angély. Pour l'instant, ils ne pouvaient en dire plus.

Florence lui ordonna de rester sur place. Elise, à cette recommandation, n'obéit qu'à moitié. Les détonations continuaient à gagner en nombre ; par contre, les cris s'entendaient moins, ce qui, à sa perception, n'était pas forcément une bonne nouvelle.

15

Elise, assise, adossée contre une cloison, choisit dans la maison d'Olivier sa chambre. L'endroit lui parut le mieux adapté, au cas où. Pour proposer une fenêtre donnant sur le jardin, si elle devait quitter les lieux dans l'urgence, elle n'aurait qu'à sauter par

celle-ci. Deux petits mètres la sépareraient alors du sol ; elle pouvait sans peine survivre , entre guillemets, à une telle hauteur. Le jardin atteint, elle disposerait d'abord des caches voulues pour s'y dissimuler, puis ensuite, plus encore aidée en cela par la nuit, les limites de la propriété d'Olivier atteintes, celles-ci franchies, s'offriraient à elle alors ces pâturages dans lesquels, à la belle saison, un paysan faisait paître ses vaches. Puis, tout au bout de ceux-ci, débutaient les marais où, pour les connaître bien, pour les avoir parcourus mille fois depuis son enfance, personne ne la retrouverait. Seule difficulté, si elle devait en arriver là : on était en hiver, l'automne avait été pluvieux, le territoire en question devait-être en certains lieux inondé. Même s'il ne faisait pas froid, janvier restait janvier, l'époque n'était pas la meilleure pour piquer une tête impromptue dans une flotte à 10 degrés maximum, de surcroît copieusement boueuse.

Là, elle ne put se retenir de sourire de la situation. La veille au matin, n'éteignait-elle pas son ordinateur, décontenancée, accaparée par cette question : le bac obtenu, que déciderait-elle après ? À présent, elle se demandait ce qu'elle se devait de décider avant. Elle comprit aussi que cette même

question détenait une étendue que les circonstances actuelles lui permettaient d'assimiler : pouvait-on, de manière sérieuse, décider de son avenir, par définition individuel au sein d'un collectif ne maîtrisant pas, le concernant, son propre destin ?

Son entendement, malgré cette place prise par lui en elle, au contact de ChatGPT, pour dénicher une intelligence n'ayant de cesse de le mettre au défi et d'accroître ainsi sa force, avait un peu perdu de sa superbe, jusqu'à faire profil bas et se rétracter tout en elle, abandonnant son sort à cette espérance de vie qu'il regardait de coutume de travers, voire de haut, souhaitant plus que tout que celle-ci soit à ce point convaincante en Elise, qu'elle sache éveiller en elle un instinct de survie assez conséquent pour qu'il s'extirpe de cet épisode, car, sans la contribution de ce corps qu'il répugnait, la fête s'arrêterait là.

Elise continuait d'échanger par texto avec Florence. Il était zéro heure vingt-cinq. De la maison d'à côté, Florence la renseignait : ils continuaient à regarder BFM, tout en changeant de chaîne info pour être mieux renseignés encore, se rendant sur LCI, CNews ou Franceinfo. Déjà, des images circulaient, quasiment les mêmes pour les quatre chaînes. L'on

était en 2027, un 2027 tout neuf, juste éclos. Les séquences en question étaient récupérées sur le Net par les rédactions. Quelques-uns, à Saint-Jean-d'Angély, dès les premières détonations entendues, les douze coups de minuit juste consommés, furent intrigués, autant qu'Elise le fut : ces pétards-là ne résonnaient pas comme de coutume et les cris perçus juste après avoir entendu ces mêmes détonations n'étaient pas de ceux que certains poussaient, comme par tradition, l'année en cours juste débutée. Aussi, ces quelques-uns firent fonctionner leurs téléphones portables, d'abord en tant que caméras, puis en tant que téléphones, le plus souvent depuis leurs fenêtres, au regard des angles de vue empruntés, en usant visiblement d'une discrétion maximale, pour aussitôt poster ce qu'ils venaient de filmer sur Instagram, TikTok ou Facebook. Alors, dans les rédactions à Paris, à 500 kilomètres de Saint-Jean-d'Angély, par habitude, on alla fouiller de ce côté-là, ce qui faisait qu'en quelques minutes, l'actualité d'un endroit se trouvait diffusée quasi en temps réel.

D'ailleurs, cette méthode était à ce point actée que, dans ces mêmes rédactions, surtout la nuit de la Saint-Sylvestre, pour ne s'attendre à rien d'in-

édit, on savait que des voitures seraient brûlées, qu'il y aurait quelques drames de-ci de-là, le feu dans une cheminée non ramonée provoquant un incendie et décimant une famille tout entière, enfin ces inévitables accidents de la route. Malgré la vigilance de la gendarmerie, traquant la viande saoule, quelques irréductibles se croyant plus balaises que la moyenne n'hésiteraient pas à prendre la route ; s'ensuivraient autant de carambolages sanglants.

Dans la capitale, là-bas, quelques journalistes, par habitude ou pour obéir à une addiction très répandue, durent se rendre sur les réseaux et tomber sur ce qui se déroulait en Saintonge. Évidemment, ces mêmes s'empressèrent de donner l'alerte, non explicitement dans le souci d'informer, mais pour être les premiers à communiquer ces informations, une vraie compétition existant entre les diverses rédactions

À l'extérieur, les détonations ne s'entendaient plus. Il y eut un léger silence de quelques secondes, puis des appels à l'aide se firent entendre, le temps passant, toujours plus nombreux. Comme le trafic routier à Saint-Jean-d'Angély était en règle générale inexistant à cette heure, et vu l'ambiance du mo-

ment, plus inexistant encore, ces sollicitations occupèrent à leur manière ce silence, donnant, par leur résonance, à ceux et celles qui les percevaient, la mesure, comme l'ampleur de l'agression.

16

Elise changea de position au sein de la maison d'Olivier. Ce 1er janvier tout neuf, pour être vieux seulement de 40 minutes, débutait à cet endroit du monde de façon tonitruante. Les appels au secours continuaient d'être entendus. En elle, elle ne put contenir cette nécessité consistant à passer à l'action, ne serait-ce qu'en débutant, pour ce faire, par observer ses alentours.

De la chambre d'Olivier, la maison toujours plongée dans l'obscurité, elle traversa le couloir en se déplaçant à quatre pattes. Sur ses jambes, elle se savait à hauteur des fenêtres. Même tout en sachant que cette nuit noire au sein de laquelle elle évoluait l'empêchait d'être aperçue, elle craignait une rafale d'arme automatique qui, ainsi exposée, serait susceptible de l'atteindre, persuadée à présent que les

détonations qui s'étaient entendues par milliers, minuit juste passé, provenaient d'engins de ce genre.

Sans s'aider de cet éclairage permis par son portable, pour détenir des lieux une espèce de connaissance précise pouvant être dite à toute épreuve, elle rejoignit la salle de séjour, celle-ci ayant une fenêtre donnant sur la rue.

Ce qui la décontenançait, pour l'heure, c'était qu'elle ne ressentait aucune peur, se demandant, même si le moment se prêtait à ce genre d'interrogation. Ces quelques mois consommés en solitaire ne l'avaient-t-elle pas débarrassée de ces frayeurs que le troupeau inocule de coutume aux moutons qu'il rassemble en lui, jusqu'à les transformer plus encore en autant de moutons apeurés, perdant tout contrôle. Cette perte-là se nourrissant, à son tout-départ, de la trouille de l'un d'entre eux, à l'image d'un facteur déclenchant ou d'une simple étincelle de celle mettant le feu aux poudres. Ne devait-elle pas se méfier de cette peur qu'elle ne ressentait pas pour l'instant, même si l'on disait que la peur n'évitait pas le danger, pour ne pas la craindre, disposait-on encore de quoi appréhender au mieux ce qui promettait de vous mettre en péril.

Là, dans la salle de séjour, elle s'assit. La fenêtre visée se tenait juste au-dessus d'elle. Elle était fermée et les contrevents, juste en aval de celle-ci, étaient à leur tour fermés.

Pendant qu'elle réfléchissait à la procédure à épouser pour jeter un œil au dehors, sans prévenir Florence qu'elle s'apprêtait à se risquer à une telle manœuvre, elle songea à ses deux amies, en boîte à cette heure, et dans la foulée admis décontenancée, qu'elle n'y songea pas plus tôt. Son entendement devait être ravi : son espérance de vie s'était transformée en instinct de survie, promulguant une espèce d'égoïsme somme toute salutaire. Ne fallait-il pas, pour tenter de sauver la vie des autres, commencer par sauver la sienne ? Bien sûr, demeurait le sacrifice suprême, mais, même pour en arriver là, fallait-il veiller à respirer encore, l'héroïsme à titre posthume étant une vue de l'esprit et rien de plus.

Que se passait-il là-bas, dans cette discothèque, entre ces quatre murs, où, au sein d'un espace suroccupé, plusieurs centaines de jeunes ne pensaient qu'à se réjouir, n'accordant pas une attention minimum à une catastrophe éventuelle, de surcroît une catastrophe de cet ordre ? Elise frissonna à cette seule perspective, non parce qu'elle aurait pu s'y

trouver, mais parce que celles qui l'avaient conviée à les accompagner quelques heures plus tôt, s'y trouvaient, elles.

Au moment où elle se décida à ouvrir la fenêtre, son portable vibra. Florence lui faisait parvenir plusieurs liens. Elise se rassit à même le sol. Il s'agissait de vidéos très courtes, montrant de façon succincte la nature des événements en cours, les mêmes sans doute devant défiler sur les chaînes d'info. Elise, quelques minutes plus tôt, était à son tour allée sur ces mêmes réseaux sociaux, jusqu'à admettre que ce qu'on y découvrait alertait de façon confuse sans rien préciser pour autant. D'après les commentaires de Florence, au moins, ces mêmes séquences avaient pour mérite à leurs façons de mettre en garde, comme de permettre aux chaînes d'info de conseiller à ceux qui se trouvaient devant leur petit écran et habitaient les lieux concernés, de rester sagement chez eux.

Parmi toutes, l'une des séquences donnait juste à apercevoir quelques hommes en noir, semblant porter en bandoulière des armes automatiques. Elise se méfiait de ces images, en particulier depuis l'avènement des IA. Tout ce visuel par écrans interposés ne pouvait être le fruit que de plusieurs bi-

douillages de la sorte, voire même correspondre carrément à d'autres circonstances n'ayant rien à voir avec cette actualité se déroulant sur le territoire de Saint-Jean-d'Angély.

Elise demanda à Florence si, de leur côté, tout allait bien. Florence commença par lui répondre qu'ils iraient mieux, voire bien mieux, si elle se trouvait pour l'heure avec eux. Mais bon, ils savaient qu'elle n'était qu'à un pâté de maisons. À cela, pour l'instant, les coups de feu ne retentissaient plus, remplacés par les appels au secours, qui ne paraissaient pas obtenir gain de cause, puisqu'ils se faisaient toujours entendre. Florence, toujours par texto, se soucia à son tour du sort possible réservé aux deux amies d'Elise. Une discothèque devait être, au vu des circonstances, le pire endroit que l'on pouvait occuper. Dans la foulée, elle s'inquiéta de ne pas entendre la moindre sirène, pas plus celles des pompiers que celles de la gendarmerie ou de la police. D'ailleurs, avant qu'elle ne lui fasse part de son étonnement à ce même propos, en direct, sur BFM, une téléspectatrice, à son timbre de voix visiblement très affolée, se plaignait de l'absence de secours : une ville entière lançait un SOS et ne bénéficiait en retour d'aucune réponse en ce sens.

17

Elise commença par ouvrir la fenêtre, le plus doucement qu'elle put, dehors, à part les appels au secours, l'on n'entendait rien d'autre.

Pour n'avoir jamais connu la guerre, elle se souvint des commentaires de ceux qui la firent, entendus en priorité sur YouTube, notamment l'emploi par l'ennemi de camarades blessés, pour vous faire sortir de votre cachette et être touché à son tour.

Pour Elise, si tel était le cas, leur situation était doublement désespérante, déjà pour considérer que des tireurs éventuels misaient sur une solidarité qui leur offrirait de quoi faire plus de victimes et pour considérer aussi que les appels au secours, pour être toujours entendus, ne bénéficiaient pas de cette même solidarité envisagée. Sous cet aspect, la cruauté et l'égoïsme se renvoyaient la balle. Là, elle se reprocha aussitôt son intransigeance, se souvenant des dires d'Olivier à ce propos, les vrais héros sont toujours ceux qui meurent à la fin, la survie et l'héroïsme ne faisant pas bon ménage. Et puis, elle ne devait pas écarter de ses jugements trop hâtifs le fait que ceux et celles composant la

société française actuelle, elle comprise, même s'ils se plaignaient d'une violence soi-disant grandissante, n'étaient plus en contact, depuis 1945, avec celle sévissant à Saint-Jean-d'Angély en cette nuit de la Saint-Sylvestre.

La fenêtre ouverte, Elise marqua une pause, elle ne perçut rien pouvant lui laisser supposer une quelconque activité, il faut dire qu'ils étaient situés à un endroit de Saint-Jean-d'Angély peu facile d'accès, pour s'y rendre il fallait emprunter une voie de circulation à ce point étroite qu'elle se trouvait être à sens unique. Ce qui réunissait ces deux contrevents, sous forme d'un crochet, partant de l'un pour rejoindre l'autre, afin que réunis de la sorte ils ne fissent plus qu'un, défait, Elise poussa le plus délicatement qu'elle put l'un des deux, juste entrouvert, elle jeta un œil sur l'extérieur, la rue était plongée dans le noir et, des maisons avoisinantes, aucune activité ne se distinguait.

De manière tout aussi précautionneuse, elle referma les contrevents et, inspirée en cela par ce tour d'horizon juste exécuté, elle se sentit en capacité de rejoindre Florence, Hervé et Olivier. Pour cela, il lui suffirait de reprendre sa trajectoire en sens inverse, jusqu'à se rendre à cet endroit de la mai-

son où se tenait cette porte, synonyme d'accès à un escalier permettant de descendre au sous-sol, de là, elle sortirait par cette autre issue, positionnée à l'arrière de la maison, celle qu'on empruntait lorsqu'on souhaitait se rendre au jardin, cette voie occupée, atteindre la maison de ses parents, en toute discrétion, ne serait qu'une formalité.

Elle informa Florence de son intention, pour que l'opération fonctionne, il fallait que, de leur côté, ils anticipent sa venue. A nouveau elle escomptait, à l'égard de la maison de ses parents, pour y entrer, passer par un accès similaire à celui par lequel elle envisageait de sortir de la maison d'Olivier, donnant lui aussi sur leur jardin, mais une fois rendue, il était préférable qu'elle ne trouve pas porte close.

Florence ne répondit pas aussitôt, Elise imagina que sa mère se concertait avec Hervé et Olivier, était-ce bien raisonnable, à cela comment réprimer ce désir qui était sans doute le leur de l'avoir à leurs côtés, étant d'ailleurs tout autant le sien. En plus Elise, concernant ce trajet à effectuer, pour l'avoir exécuté un nombre incalculable de fois, connaissait par cœur chaque pas qu'elle se devrait d'accomplir pour réussir à le parcourir. Quelques secondes plus tard, Florence l'autorisa à prendre ce risque,

somme toute extrêmement limité, elle devait juste patienter quelques minutes, le temps qu'ils rejoignent cet endroit de la maison, où ils attendraient sa venue.

Elise, au sous-sol, ouvrit la porte, cette fois elle osa s'avancer un peu plus à l'extérieur et ne remarqua rien, sinon toujours et encore ces mêmes appels au secours, nombreux !

Afin d'attendre le feu vert de Florence plus encore en sécurité, elle ne demeura pas plus longtemps dans l'embrasure de cette même porte, revint dans le sous-sol et poussa celle-ci, sans la refermer pour autant. C'est à ce moment où son portable vibra, sans s'interroger un seul instant, elle fut persuadée qu'il s'agissait de Florence, signifiant que tous les trois étaient positionnés à l'endroit prévu et l'attendaient, mais, à sa surprise, il s'agissait d'un appel vidéo, l'une des deux filles prenait contact avec elle. Aussitôt Elise prit l'appel, le son coupé dans l'immédiat, veillant toujours à ne pas être repérée. La séquence ne dura que quelques secondes, celle qui entra en contact avec elle avait le visage tuméfié, même si, pour ne pas avoir rétabli le son, on ne l'entendait pas, à l'expression de son visage, les appels au secours qu'elle formulait étaient parfaite-

ment audibles, sans doute faisaient-ils partie de ceux qui s'entendaient au-dehors, puis, derrière elle, un homme en noir surgit, l'attrapa par les cheveux et lui tira une balle dans la tête, à cet instant même s'entendit dans cette nuit si particulière le coup de feu forcément correspondant. Elise coupa la communication et se retrouva les fesses au sol, sans l'avoir voulu, ses jambes, en la laissant tomber au sens propre, en ayant décidé ainsi.

18

Elise était assise au sous-sol, tremblante tout en pestant contre elle-même, elle qui, huit jours plus tôt, ne cachait pas sa fierté, celle d'avoir effectué 122 kilomètres sur Zwift en un peu moins de quatre heures, record personnel battu. Elle qui prétendit à Florence qu'à ce propos, il fallait avoir deux bonnes jambes, et non des moindres, pour parvenir à un tel résultat. Elles disaient quoi, ses jambes, à présent, ces mêmes jambes incapables de la soutenir, au point qu'Elise se demandait quel moyen détenait-elle encore si, dans les minutes à venir, les circonstances lui commandaient, pour sauver sa vie, de

s'enfuir ; lui faudrait-il, pour prendre la poudre d'escampette, courir sur ses mains ?

Elle ne décolérait pas non plus à son propre égard concernant son approche de la volonté. Elle avait bonne mine, à l'heure actuelle, sa volonté ! Qu'avait-elle cru ? Faire ce que l'on aime en bénéficiant de conditions idéales ne devait-il pas vous amener à considérer les résultats obtenus, meilleurs en l'occurrence que la moyenne de ces autres élèves devant composer avec des conditions moins clémentes, comme une sorte de répercussion logique ? Après tout, avec ChatGPT, elle était accompagnée d'un professeur possédant toutes les compétences et proposant une disponibilité non-stop, sans horaires ni humeurs pour la limiter. À partir de ce constat, l'avance qu'elle revendiquait ne correspondait-elle pas, comme le veut l'expression, à un minimum syndical ?

Elise, en s'appuyant sur le mur, fit l'effort voulu pour se redresser. Tout son corps tremblait. Elle se serait trouvée nue dans la neige, quelque part en Sibérie ou dans le Grand Nord canadien, elle n'aurait pas tremblé davantage.

Debout, elle se souvint des recommandations d'un ami d'Hervé qui disait : « Lorsque vous perdez le

contrôle, pour récupérer un début de maîtrise, concentrez-vous sur votre respiration. » Et c'est ce qu'Elise fit. Au tout départ de la manœuvre, elle rencontra de vraies difficultés à coordonner son souffle : soit elle consentait une inspiration trop conséquente, ou le contraire, soit elle n'expirait carrément pas, ou trop. Pour ne rien arranger à sa situation, son cœur battait la chamade. Enfin, dans son organisme, ses organes vitaux paraissaient vouloir sauver leur peau, indépendamment les uns des autres, sans tenir compte de leurs vis-à-vis, étant tout autant qu'eux partie prenante à l'égard de cet équilibre, fondamental, leur offrant à tous de profiter de cette vie dont ils jouissaient paradoxalement tout en la permettant à la fois.

Mais rapidement, le processus fonctionna. Son corps redevint son corps. Toujours appuyée contre le mur, elle se risqua à quelques pas, tout en gardant un bras tendu en direction de ce même mur, au cas où cet équilibre recherché, paraissant être récupéré progressivement, s'avérerait n'être qu'une embellie de surface.

Laissée à même le sol, elle vit son portable s'allumer. Il s'agissait de Florence. Les textos de la part de sa mère s'ajoutaient les uns aux autres. Sa mé-

moire lui rappela ce qu'elle s'apprêtait à faire avant qu'elle ne voie cette vidéo, à savoir rejoindre la maison de ses parents et, dans la foulée, ces trois êtres qui lui semblaient tout aussi vitaux que ces organes en elle, cédant à une anarchie les uns à l'égard des autres, pour l'instant des plus malvenue. Seulement, ce qui lui paraissait banal quelques minutes plus tôt sonnait à son entendement comme le ferait un exploit restant à accomplir. Déjà, ne serait-ce que répondre à Florence en usant de deux mains tremblantes ne se présentait pas comme une mince affaire.

En simultané, via son portable, elle prit connaissance de l'heure : il était zéro heure quarante-sept. Cette constatation la décontenança. Elle se rattrapa au mur. Depuis le début de cet événement, quarante-sept petites minutes s'étaient écoulées et pourtant, ces mêmes quarante-sept minutes en elle, semblaient en capacité de prendre plus de place que ses dix-huit ans d'existence.

À la vue de son portable aussi, cette vidéo où elle vit son amie abattue fit un retour fracassant dans son esprit, en lui infligeant cette netteté qui fut la sienne, aidée en cela par la violence qu'elle lui signifia.

Elise fut saisie de violents haut-le-cœur, qui l'obligèrent à se mettre à genoux. Dans cette position, elle vomit un peu, puis aussitôt des larmes coulèrent sur ses joues. Son organisme entamait à sa manière une espèce de procédure d'évacuation, comme s'il envisageait, pour assurer la suite, si suite il devait y avoir, de partir sur des bases nouvelles.

Elise, toujours appuyée à genoux contre ce même mur, se souvint qu'un an plus tôt, jour pour jour, à une heure à peu près identique à celle-là, elle s'était disputée avec cette même fille, celle-là même qui fut tentée par une invitation des plus douteuses, consommée sur la banquette arrière d'une auto et qui, au bout du compte, à la toute extrémité de cette autre nuit, tomba dans les bras d'Elise, décomposée, pour simplement constater qu'une telle sollicitation, quelque part en elle, avait trouvé gain de cause, qu'elle pouvait aussi être cette fille-là.

Elise, en se rappelant cet épisode, ne put non plus échapper à cet autre constat, mettant en avant cette étrangeté rattachée au destin de chacun : il avait fallu une grève des étudiants pour qu'elle se rabatte pour de bon sur ChatGPT afin d'étudier au-

trement ; que les progrès acquis flattent son ego au point de l'isoler, tellement qu'elle réfuta cette invitation consistant à réveillonner avec ses anciennes amies, là où, un an plus tôt, l'idée de pédaler dans son coin, son attention rivée sur une application, lui aurait paru complètement absurde. Et pourtant, elle devait à présent sa vie, entre autres, à cette absurdité.

« Elise ! »

L'entendre prononcer son prénom l'extirpa de sa torpeur, au sein de laquelle ses sentiments se mélangeaient de façon plus ou moins heureuse avec quelques conclusions plus réfléchies. Lorsqu'elle se retourna, Olivier était déjà à genoux, à son tour, à ses côtés et passait un bras par-dessus ses épaules.

19

« Tu peux marcher ? » lui demanda Olivier.

« Pas trop ! » lui répondit Elise.

Olivier commença par redresser Elise afin qu'elle se retrouva sur ses jambes, puis, toujours en la main-

tenant contre lui, en la tenant par les épaules, l'incita à faire quelques pas.

Lorsqu'Elise se proposa de les rejoindre dans cette autre maison, celle de ses parents, juste à proximité de celle d'Olivier, Olivier associés à Hervé et Florence, tous trois veillèrent d'abord à se concerter. Comme entendu, l'idée d'avoir Elise à leurs côtés ne pouvait que les enchanter. Mais la manœuvre pour aboutir à ce résultat contraindrait Elise à évoluer à terrain découvert. Le jeu en valait-il la chandelle ? Hervé fit remarquer qu'en simultané, au-delà de connaître le trajet qu'elle aurait à effectuer par cœur, Elise, pour l'heure, se trouvait seule. Si jamais les circonstances l'amenaient à devoir composer avec ces individus paraissant semer le chaos à Saint-Jean-d'Angély, elle ne disposerait d'aucune parade, sinon celle de se cacher. Mais, découverte, méthodiquement, vu les possibilités dont elle disposait pour se défendre, elle serait vouée au pire.

Florence, à cette insinuation, fut plus vindicative encore. Tous les quatre réunis, confrontés à ce qui semblait être des armes de guerre, associées à des énergumènes disposés à tirer dans le tas, ils ne seraient pas plus équipés pour réussir un tant soit peu à faire face. Au moins mourraient-ils ensemble,

cette précision entre eux trois ayant pour effet d'instaurer un certain silence.

Finalement, ce fut Florence qui trancha. Ils n'allaient pas tergiverser pendant des heures, d'autant plus qu'à une cinquantaine de mètres, sa fille attendait qu'une option lui soit proposée. Elle s'empara de son portable et précisa à Elise qu'ils l'attendraient à cette porte, au niveau du sous-sol, positionnée comme chez Olivier, à l'arrière de la maison et donnant sur le jardin.

Pendant qu'ils patientaient, Hervé, via son iPhone, parvint à capter les chaînes d'info. Il s'étonna que les relais permettant justement de se connecter à Internet fonctionnent encore. Olivier lui répondit que ceux qui les agressaient pour l'heure nécessitaient peut-être leur utilisation, ce qui pouvait expliquer que ces installations soient encore en l'état.

Sur BFM, entre autres, tous ceux et celles autour du plateau ne pouvaient visiblement pas céder à une sorte d'incompréhension, qu'ils veillaient à manier avec délicatesse pour ne heurter personne, et surtout pas les premiers concernés, qui se trouvaient être à la fois les victimes de ce qui se déroulait sur le territoire de cette sous-préfecture. Mais Saint-Jean-d'Angély, non seulement, comme toutes les

villes de France et même du monde, ne méritait pas un tel sort, mais, de surcroît, même si la chose était insinuée avec des pincettes, ne valait pas non plus qu'on s'en prenne à elle en requérant un acharnement de cette ampleur, ne correspondant pas à son attractivité, toutes attractivités confondues. À Saint-Jean-d'Angély, il n'y avait rien qui puisse être vital pour le département, moins encore pour la région. Quant au pays, sans vouloir vexer les habitants de la ville en question, qu'elle exista ou qu'elle n'exista pas, la France continuerait d'être.

Saint-Jean-d'Angély n'avait de cesse, depuis plusieurs décennies, de péricliter. D'ailleurs, les habitants eux-mêmes n'hésitaient pas à prétendre, à propos de leur cité, que la population se divisait grosso modo en deux catégories : ceux qui possédaient les moyens de partir, sous forme de diplômes ou d'argent, et ceux qui se devaient de rester, pour n'être pas assez formés pour se risquer ailleurs ou pour être trop âgés pour tenter l'aventure.

L'hôpital lui-même, progressivement, année après année, perdit de ses spécialités, celles-ci étant déplacées à Saintes principalement, éloignée de Saint-Jean-d'Angély d'un peu plus de vingt kilo-

mètres, où un établissement de cet ordre, moderne, venait d'être récemment construit. En résumé, ici, on ne manquait pas de tout, mais de l'essentiel, notamment de dentistes comme de médecins et, plus encore, d'emplois à pourvoir.

Les images continuaient d'être récupérées et postées sur les réseaux. On commençait à en savoir un peu plus, notamment parce que certains internautes, depuis leur toit, pour ceux disposant à ce niveau d'une lucarne d'accès leur permettant de voir sans être vus, filmèrent divers incendies. Après repérages, l'on admit sans mal que les endroits visés correspondaient à ces lieux où se situaient la caserne des pompiers et celle de la gendarmerie. Le commissariat semblait faire partie aussi de ceux-là. Quant au plus impressionnant, il se tenait là, à cette position où se trouvait l'hôpital.

Toujours sur BFM, ces mêmes journalistes et autres consultants sous-entendaient que ce florilège de coups de feu entendu plus tôt devait être en rapport avec le fait qu'aucune sirène ne retentissait. À zéro heure trente, même si l'événement était quasiment commenté au fur et à mesure qu'il se déroulait, l'on s'interrogeait, au-delà du pourquoi de cette affaire, sur ce silence en cours. Que signi-

fiait-il ? La fin de cette agression somme toute incompréhensible, ou une trêve pouvant déboucher sur un second acte, n'ayant visiblement pas plus de sens que son prédécesseur ?

20

Elise, encore branlante, Olivier, après lui avoir fait faire quelques allers-retours au sein de son sous-sol afin qu'elle récupère au plus vite un certain usage de ses jambes, usa d'une chaise de jardin rangée là afin qu'elle se pose et qu'elle soit mieux installée qu'assise à même le sol. Pour se faire il employa l'une de ces mêmes chaises qu'il utilisait jadis aux beaux jours pour voir ses légumes pousser, lorsqu'ils poussaient encore, et surtout lorsque les moustiques tigres ne sévissaient pas sous leurs latitudes.

Ceci fait, il prit son portable pour appeler Florence. Il pouvait se permettre d'utiliser leurs téléphones de cette façon, sans risque, tous ayant veillé à ce que le mode silencieux soit enclenché. Vu le contexte, une sonnerie impromptue pouvait les faire repérer. À cela, et en priorité, Florence re-

doutait, à ce même propos, que la famille et ces quelques amis habitant au loin, découvrant ce qui se tramait à Saint-Jean-d'Angély, ne veuillent les contacter. Et en ce début d'année, exceptionnellement, ces bons vœux formulés de coutume allaient devoir patienter un chouïa.

Florence décrocha. Évidemment, elle se montra très inquiète : que se passait-il ? Olivier lui expliqua la situation, le sort de cette fille, l'une des deux venues chez eux la veille au soir pour qu'Elise se joigne à elles, afin de vivre cette nuit de la Saint-Sylvestre en discothèque, comme elles en avaient pris l'habitude depuis deux ou trois ans. Olivier entendit en retour, de la part de Florence, un « Ho Mon Dieu ! » symptomatique.

Hervé, à cette précision, toujours accroché à son portable, tout aussi catastrophé par cette nouvelle, se tenait renseigné sur les événements en cours via les chaînes d'info. Il combina cette information ô combien épouvantable à ce qui se disait sur le plateau de BFM, à savoir que l'on ne savait pas à quoi correspondait un certain incendie pourtant conséquent. Il en déduisit qu'il devait s'agir de cette discothèque, seul établissement de ce genre encore existant à Saint-Jean-d'Angély et forcément, ne

disposant pas, géographiquement parlant, d'un positionnement aussi facilement identifiable, que ceux dont bénéficiaient la gendarmerie, les pompiers, la police et, plus encore, l'hôpital.

D'ailleurs, avant qu'Olivier ne contacte Florence, Hervé fit part à celle-ci de cette étrangeté, très représentative de leur époque, à savoir qu'ils étaient tous les quatre au cœur de l'événement et qu'ils réussissaient tant bien que mal à récupérer quelques infos sur celui-ci en effectuant, grâce à cette technologie à leur disposition, un saut d'un peu plus de 500 kilomètres. Ainsi fallait-il, depuis Saint-Jean-d'Angély, se rendre virtuellement à Paris pour être renseigné, en veillant à conserver à ce propos une certaine prudence, ces informations en étaient-elles vraiment, afin de savoir à peu près à quoi l'on avait affaire à Saint-Jean-d'Angély.

De surcroît, si l'on mariait à cette particularité une interprétation, cette fois d'ordre temporel, on se rendait compte que le temps angérien se vivait quasiment au même instant que le temps parisien, du moins sur le plateau de BFM, les espaces correspondants en moins.

Hervé, sans en faire part à Florence, imagina qu'il ne devait pas être le seul, dans cette ville, à se ca-

ler devant un écran, qu'il fût celui d'un portable ou d'une télévision, générant une condition bizarre où le direct et le différé se mélangeaient, tellement qu'ils risquaient d'être, dans de nombreux esprits, source de confusion.

Olivier raccrocha. Il veilla à rassurer Florence, déjà pour la dissuader de venir les rejoindre, même si, de cette intention, se dégageait une certaine logique, la mère paraissant mieux tenir sur ses jambes que la fille. Mais Olivier, pour convaincre Florence de rester sur place, prétendit que ce petit trajet qu'il venait lui-même d'effectuer quelques minutes plus tôt servirait à Elise de remise en route. Ces mêmes quelques minutes, selon son point de vue, seraient des plus utiles pour l'extirper de sa léthargie. Florence n'accepta pas cette stratégie sans soupirer longuement. Depuis ces quinze années où Olivier accompagnait à sa façon sa fille, il n'avait jamais commis d'erreurs, du moins de celles pouvant être dites comme irréversibles. Aussi se décida-t-elle à exploiter à nouveau cette confiance accumulée pour concéder à cette initiative pensée par Olivier un accord de plus.

La communication interrompue, Olivier s'avança en direction d'Elise. Elle était toujours assise sur

cette même chaise. Arrivé à sa portée, il s'agenouilla pour mieux mêler ses yeux aux siens.

« On va bouger, ma grande ! » commença-t-il par lui préciser.

Elise se contenta, à cette information, de confondre encore davantage son regard avec celui d'Olivier. Celui-ci, pour la connaître bien, y reconnut cette colère sourde particulière qu'elle ressentait parfois, en veillant à la garder en elle. Olivier ne se trompa pas. Elise était en colère contre elle-même pour avoir oublié que le monde humain pouvait aussi, contre toute attente, adopter ce genre de profil, et en colère aussi contre ce même monde humain qui, à tout moment, pouvait à ce point décider d'elle qu'elle était en droit de se demander si elle disposait des moyens voulus pour faire que sa vie soit véritablement la sienne.

« Allez, viens ! »

Olivier prit Elise par une main. À sa réactivité, il s'aperçut qu'elle réagissait déjà de façon plus conséquente qu'elle n'y parvenait lorsqu'il l'avait juste rejointe. Après quelques pas, elle lui lâcha la main. Tous deux s'avancèrent alors vers cette même porte, celle de ce sous-sol donnant sur le jar-

din. En la saisissant par la taille, Olivier fit comprendre à Elise qu'il désirait jouer les éclaireurs.

À l'extérieur, il n'aperçut rien, mais son attention fut captée par un assortiment de bourdonnements au loin, gagnant progressivement en sonorité jusqu'à dominer l'espace à disposition. Depuis que les coups de feu avaient cessé, on n'entendait plus que des appels au secours, et même ceux-ci, depuis quelques minutes, avaient perdu de leur intensité sonore de départ, laissant craindre le pire pour ceux qui les poussaient. Ainsi, un certain silence avait repris ses droits.

Olivier comprit rapidement qu'il s'agissait de drones, pour avoir déjà entendu voler ces engins-là. Sans tergiverser davantage, il exploita la demi seconde à leur disposition pour les précipiter tous les deux au sol. L'un des drones s'abattit sur la maison de Florence et d'Hervé, déclenchant une violente explosion. Quelques autres tombèrent à faible distance, provoquant les mêmes conséquences, le tout dans un vacarme insoutenable qui eut raison de leur conscience à tous deux.

Le lieutenant Mathieu Amant rentrait de Paris avec son escadron, soit 33 hommes très exactement en cette nuit de la Saint-Sylvestre. La veille, en fin d'après-midi, ils avaient atterri au Bourget en provenance de Roumanie. En haut lieu, au niveau européen comme à celui de l'OTAN, les agissements de la Russie en Ukraine inquiétaient. Leur mission dura trois mois. Il s'agissait d'abord, les concernant, d'un travail de coordination avec les autres forces européennes et américaines en présence, histoire, au cas où Poutine désirerait pousser plus à l'ouest, qu'ils sachent très exactement ce qu'on attendait d'eux. En guise de préparation, on leur apprit en priorité comment se protéger des drones, comment les utiliser aussi. Le temps des attaques à la baïonnette au canon semblait bel et bien révolu.

À Paris, à l'aéroport du Bourget, un bus les attendait. L'armée fit appel, pour leur transport jusqu'à Bordeaux, à une compagnie privée. Bordeaux atteint, il était prévu qu'ils fissent une pause de quelques heures avant de rejoindre leur caserne à Pau. Quant à leur matériel, selon ce qui était envisagé, il serait directement acheminé par avion au 1er régiment de parachutistes, à cette même

adresse. En France, ils ne se déplaçaient quasiment plus avec leurs armes, sinon pour des missions de surveillance, notamment au sanctuaire de Lourdes, où, lorsqu'il était pressenti des possibilités d'attentat plus marquées qu'à l'ordinaire et que les autorités, pour pallier toutes mauvaises surprises, intensifiaient ces mesures consistant à les faire plus vigilants, notamment en relevant d'un cran Vigipirate.

Mathieu Amant avait 25 ans et avait été promu lieutenant deux ans plus tôt.

Élève brillant, il parvint à 17 ans à décrocher un bac scientifique avec mention très bien. Comme sa mère était médecin généraliste et son père cardiologue, il s'orienta plus qu'il ne le décida vraiment vers un cursus du même genre. Aussi s'inscrivit-il à la faculté de Bordeaux pour faire médecine à son tour. Il fut reçu en deuxième année. Durant les vacances d'été qui suivirent, déjà, la perspective de poursuivre ses études, à défaut d'une réelle motivation de départ, perdit du moins en évidence. À 19 ans et quelques mois, il admit que l'option qu'il avait privilégiée n'était pas la sienne. À ce propos, il ne formula jamais le moindre reproche à ses parents : eux le laissèrent faire. Il aurait pu choisir d'être plombier, mécanicien ou professeur. Si, comme le disait

l'adage, ces métiers pouvaient lui permettre d'obtenir, existentiellement parlant, un certain équilibre, sans parler de bonheur, ils ne se permettraient pas de contester son choix. Évidemment, qu'il choisisse de faire médecine ne leur déplut pas, non pas tant parce qu'ils étaient médecins eux-mêmes, mais parce qu'ils sentaient que leur fils disposait des atouts voulus, d'abord pour aller au bout de ses fameuses dix années d'études, puis pour s'avérer au final un professionnel de santé, disons, d'un niveau des plus respectables.

Au moment de rejoindre la fac, très précisément à l'entrée de celle-ci, il se trouva comme figé. Deux de ses camarades, à ses côtés à cet instant, s'inquiétèrent : que lui arrivait-il ? Pendant quelques minutes, il resta comme tétanisé, le regard fixe. Il dira plus tard de ce moment qu'il tentait de distinguer, au sein de cet autre espace logé en chacun, un horizon potentiel synonyme de perspectives, mais cet azur-là lui parut vide. Pire, la terre lui servant de sol, qui, même de nature symbolique, lui permettait autrement de tenir debout, devint, à sa sensibilité, comme plate, et il fut convaincu que, s'il franchissait cette limite, il rejoindrait un monde

où, à la toute extrémité de celui-ci, il était promis à chuter sans fin.

« J'arrête médecine ! » prétendit-il. Ses camarades tentèrent de l'inviter à réfléchir : une telle décision valait, d'après eux, qu'il pèse le pour et le contre. Cette première année de médecine, si difficilement acquise, tous les efforts qu'il avait consentis pour la faire sienne, valaient qu'il se pose, qu'il prenne le temps. Mais Mathieu Amant sentit aussitôt en lui que ce temps-là exploiterait cette parenthèse pour le remettre sur ces mêmes rails qu'il escomptait justement fuir. Ce volte-face s'imposait à lui. La venue de celui-ci ne correspondait à aucun hasard : il s'emparait de lui à un moment de sa vie où Mathieu Amant, progressivement, obéissait inconsciemment à un processus l'amenant à s'emparer de lui-même.

Comme pour toute explosion, une étincelle s'avéra nécessaire. Celle qui permit en lui ce bouleversement se manifesta la veille, dans une grande surface. Parcourant les rayons, il prit conscience qu'était proposé là, sous couvert d'alimentation, tout ce qui ne pouvait concrètement convenir à un organisme humain. Tout ce qui, à plus ou moins long terme, détériorerait la santé des hommes et des

femmes qui le consommeraient occupait ces mêmes étals, qu'il s'agisse de sucre et de sel, mariés à des aliments qui, naturellement, n'en détenaient pas en telle quantité, de gras, d'alcool et de chairs animales. Il manquait juste, pour compléter le tout, un buraliste et un dealer. À son esprit, une conclusion s'imposa : à quoi bon soigner les gens si leur environnement, pour obéir à autant d'intérêts, contribuait à les rendre malades ?

Pendant toute la journée, il erra dans les rues de Bordeaux. Lorsqu'il levait la tête, le ciel, celui cette fois au-dessus de chacun, éveillait en lui comme un besoin de transcendance, suscitant en lui une évidence : il serait soit prêtre, soit soldat. Dans une rue, sur sa droite, se distinguait une petite église ; un peu plus loin, du côté opposé, un bâtiment officiel, duquel se remarquait le drapeau français. Son choix, dans l'instant, fut fait ou, plus précisément, ce même choix décida pour lui : la bannière tricolore, au détriment de la religion, fit pencher la balance en sa faveur.

« Lieutenant, lieutenant, regardez sur la gauche, il se passe quoi là-bas ? »

Le caporal-chef Amery, par sa question, extirpa Mathieu Amant de sa léthargie, synonyme de demi-

sommeil. Ils étaient sur l'autoroute, à quelque 130 kilomètres de Bordeaux. Un panneau venait d'indiquer une sortie en direction de Saint-Jean-d'Angély, cette même ville de laquelle se distinguait une multitude de foyers enflammés, donnant à croire à une espèce d'incendie paraissant occuper tout le territoire de celle-ci.

22

« Bien, mon colonel, merci à vous. »

Aussitôt après avoir aperçu ce qui se déroulait à Saint-Jean-d'Angély, le lieutenant Mathieu Amant décida de joindre son supérieur, le colonel Imbert. Il était une heure du matin très précisément. Celui-ci réveillonnait avec des amis du côté de Pau et, pour partager avec cet officier supérieur quelques affinités, Amant savait pouvoir, en cas d'urgence, l'appeler à toute heure. D'ailleurs, Imbert n'éteignait de coutume son portable que lorsqu'il partageait avec ses hommes une vraie proximité et veillait, à l'inverse, à le laisser allumer H24 lorsqu'il se trouvait à distance de ceux-là.

Le lieutenant Amant fut rapidement apprécié par quelques-uns, pour son esprit d'initiative et détesté, pour cette même capacité, selon la sensibilité de quelques autres. Même s'il savait devoir obéir aux ordres, il ne consentait jamais à leur rendre grâce sans les confronter à l'actualité du moment. D'ailleurs, à ce sujet, Imbert lui précisa qu'un bon officier devait aussi être en capacité de ne pas s'aligner stricto sensu aux commandements donnés. Un juste équilibre était nécessaire entre ceux qui considéraient les directives de leurs chefs comme paroles d'Évangile et ces quelques autres n'en faisant qu'à leur tête. Au plus près de l'ennemi, tout en gardant à l'esprit sa mission, il fallait, pour mieux permettre cette dernière, ne pas hésiter à l'enrichir d'initiatives personnelles, parfois opposées à ce qui vous était justement imposé. C'est ce que fit Mathieu Amant en ce 1er janvier 2027.

L'année précédente, il fut amené à passer trois semaines sur la base aérienne de Saintes, lieu de formation où l'on songea que des témoignages d'ordre pratique, transmis par des militaires rentrant en l'occurrence, de missions, contribueraient auprès des élèves, soit à susciter des vocations, soit à dissuader ces quelques doux rêveurs, ne distinguant

du métier de soldat que les avantages délivrés, entre autres, par le prestige de l'uniforme et, accessoirement, par un salaire garanti.

Mathieu Amant était revenu d'Afrique quatre mois plus tôt. On le convia donc à faire part de son expérience. Quand il arriva sur ce continent, la France organisait, à cette même période, son départ. Il contribua, à son petit niveau, à ce que ce repli définitif se déroulât le mieux possible.

À Saintes, à cette même période, le jour de la Saint-Sylvestre, ces mêmes élèves, lorsqu'ils surent qu'il passerait cette soirée seul, le convièrent à transiter de 2025 à 2026 en leur compagnie. Une discothèque fut choisie, déjà fréquentée par certains et appréciée par ces mêmes, se situant à Saint-Jean-d'Angély.

Cette soirée se déroula sans abus. Lui ne buvait pas d'alcool, ni ne consommait ces autres substances vous faisant, un temps durant, autre que ce que vous étiez, juste avant que, ces mêmes effets consommés, vous vous retrouviez en vous-mêmes, moins encore que ce que vous étiez initialement. Pour Mathieu Amant, ces substances équivalaient à cette parade épousée par un détenu ayant un peu perdu la raison et s'imaginant fuir sa captivité en

courant aussi vite que possible dans sa cellule. De ces deux parades, les murs de l'une ne devaient rien envier aux murs de l'autre.

Au matin de ce 1er janvier, il remarqua juste une fille paraissant aussi mal en point que désespérée, prise en charge par ce qui devait être une amie et blottie dans ses bras. À celle-ci, d'un simple regard, il avait proposé son aide, elle, sans plus de mots qu'il n'en prononça lui, lui signifia qu'elle gérait la situation et le remercia d'un sourire. Mathieu Amant ne fut pas insensible à sa beauté, tout en s'amusant de cette marque subreptice d'intérêt, se moquant bien de son avis pour prendre possession de lui. Les traits comme les formes de cette inconnue suscitèrent en lui un certain attrait, sans qu'il en fût le moins du monde demandeur, ce qui lui déplut. Quelque chose en lui paraissait prendre le monopole de son attention. Certains n'auraient pas hésité à parler de coup de foudre. Mathieu Amant leur aurait alors répondu que la vie comptait sur son corps pour se poursuivre, qu'il fallait donc que l'amour soit fait. La beauté, à ce propos, savait se montrer convaincante : cet autre devoir veillait, par ces moyens, sachant se faire plus évident encore. Un passage de relais à chaque génération réclamait

d'être effectué. D'autres, et en l'occurrence son père et sa mère, avaient consenti à cette même transition qui lui permit de venir au monde. Il était en âge, à ce sujet, de passer à l'acte, ce qui le faisait, qu'il le désire ou pas, sensible mécaniquement à cette autre omniprésence incarnée, cette fois, par la vie, comme par les désirs qu'elle savait véhiculer pour son propre compte, pour être poursuivie.

Personnellement, il savait, au regard de la voie qu'il avait choisie comme vocation, ne rien pouvoir promettre. Oui, il y aurait des départs ; quant aux retours, ils resteraient en permanence sujets à caution. Déjà, deux êtres humains s'inquiétaient de son sort lorsqu'il allait sur le terrain, en la personne de ses parents. Il ne lui semblait pas fondé d'augmenter le nombre de ces quelques-uns.

Le chauffeur, comme Mathieu Amant le lui demanda, promit de sortir à Saintes et de se diriger vers la base aérienne. Mathieu Amant s'adressa alors à ceux qu'il avait sous son commandement en réclamant le silence. Depuis que Saint-Jean-d'Angély avait été aperçu en flammes par ceux-là, depuis l'autoroute, les commentaires allaient bon train. Dans le bus, on ne s'entendait plus parler. Évidemment, tous se précipitèrent sur leurs téléphones

portables, craignant une attaque d'envergure dans tout le pays. Ces semaines passées en Roumanie, dans le but d'anticiper une possible agression russe, développèrent chez ceux-là une certaine paranoïa, mais, visiblement, seule cette ville semblait touchée.

Mathieu Amant haussa le ton. Quelques secondes plus tard, si une mouche était parvenue à survivre à ce mois de janvier et s'était retrouvée dans ce bus, nul doute qu'on l'aurait entendue voler.

23

Le lieutenant Mathieu Amant demanda au chauffeur du bus de s'arrêter à quelque 100 mètres de la base aérienne. Celle-ci était positionnée à l'extérieur de Saintes, aux abords de cette nationale pouvant vous conduire jusqu'à Bordeaux. Ils couvriraient cette distance restante à pied.

Cette décision fut adoptée car, de l'endroit où ils stoppèrent, on distinguait déjà, à l'entrée de la base, nombre de gyrophares allumés, même s'ils étaient au cœur de la nuit, puisqu'il n'était qu'une heure vingt, malgré l'obscurité, des silhouettes se

devinaient aussi. Visiblement, un cordon de sécurité avait été installé. Mathieu Amant fut convaincu qu'on ne les laisserait pas stationner à ce niveau, même quelques minutes, le temps qu'ils descendent du bus, d'autant plus qu'ils n'étaient pas attendus.

Entre Saint-Jean-d'Angély et Saintes, ils parvinrent à grappiller quelques renseignements concernant ce qu'ils avaient aperçu depuis l'autoroute, en usant des moyens de monsieur Tout-le-Monde. La télévision installée à l'avant du bus fut allumée. Ils allèrent directement sur les chaînes d'info. Une mini-discussion eut lieu entre eux, certains prétendant que BFM s'avérait plus sérieux que LCI, ou le contraire. Mathieu Amant coupa court aux désaccords en se branchant sur France Info.

Non, il ne s'agissait pas d'un simple incendie. D'innombrables coups de feu avaient été entendus, d'abord aux douze coups de minuit, ceux marquant le début de cette année 2027. Puis après une certaine accalmie, un nombre très important d'explosions, une trentaine de minutes plus tard se firent entendre suivi à nouveau de détoantions. Depuis, le silence était revenu. À cela s'ajoutait le fait que, depuis ces mêmes explosions, l'on ne pouvait plus joindre les habitants de cette ville, comme ceux-là

ne pouvaient plus non plus, apparemment, communiquer. Visiblement, les relais permettant le fonctionnement des téléphones portables comme d'Internet avaient été au minimum endommagé, si ce n'est carrément détruits. Les seuls commentaires provenaient de quelques individus se situant à des kilomètres de Saint-Jean-d'Angély et pouvant seulement témoigner de ce qu'ils entendaient, grâce à leurs seules facultés auditives.

Sur le plateau, les journalistes en place, entourés de quelques consultants, ne pouvaient cacher leur gêne. N'appartenaient-ils pas à l'un des pays les plus puissants au monde ? Celui-ci venait de subir un événement insensé, dont l'ampleur semblait, à première vue, comparable à celle de l'attaque allemande de 1940, et ils ne pouvaient actuellement rien en dire de réellement précis. Cette impuissance avait pour effet, à l'estime de ceux qui étaient positionnés devant leur petit écran, de donner à penser que ce qui se tramait là-bas, en Saintonge, devait pâtir d'une gravité sans doute proportionnelle à l'incapacité de ces professionnels de l'info à pouvoir le leur décrire.

D'ailleurs, à leurs standards, les critiques allaient bon train. Certains appelèrent pour tenter d'avoir

des informations, parce qu'ils avaient de la famille ou des amis à Saint-Jean-d'Angély ; d'autres, pour épancher une curiosité des plus malvenues. Dans tous les cas, on leur reprocha une certaine incompétence, très injustifiée. Non seulement aucun signe avant-coureur ne leur avait laissé présager une catastrophe de cette ampleur, mais leur incapacité à pouvoir la commenter était très proportionnelle, non seulement à l'effet de surprise provoqué par cette même catastrophe, mais également aux conséquences, laissant entrevoir des proportions franchement surréalistes. À cela s'ajoutait le fait que nombre de journalistes de ces chaînes d'info étaient en rapport constant avec quelques fonctionnaires de l'État, évoluant au sein de services, pour certains des plus discrets. Si, de ce côté-là, l'on avait redouté un tel épisode, sûrs qu'ils en auraient eu vent. Alors, même sans en savoir davantage, au moins ce drame, puisqu'il s'agissait d'un drame, ne les aurait pas, à sa manière, tétanisés, au point de paraître sortir de nulle part.

« Lieutenant Amant, je devais rejoindre Bordeaux, mais, vu les circonstances, j'ai songé que nous pourrions avoir une certaine utilité. »

Le commandant de la base le fixa quelques instants, puis regarda par-dessus l'épaule de Mathieu Amant. Celui-ci et ses hommes étaient parvenus à se frayer un passage. À l'entrée de la base se tenait un véritable capharnaüm. Mathieu Amant remarqua des membres de la gendarmerie, mêlés à des pompiers et à d'autres services d'urgence. S'échappait aussi de ce rassemblement une impression de panique. Un monstre était entré dans la pièce, l'on savait qu'il était là, mais aucun d'entre eux ne pouvait le situer avec précision ni mettre en avant ses caractéristiques.

« Vous n'avez pas votre équipement ! » s'inquiéta aussitôt le commandant.

« Non, nous rentrons de Roumanie, il est rapatrié par avion directement à Pau. »

Le commandant poussa un long soupir. À cet instant, il manquait de tout, et surtout de renseignements. Que pouvait-il faire d'un renfort démuni des moyens qui auraient pu en faire réellement un ? Il est vrai que cette petite troupe, au-delà de ses bérets rouges, pouvait faire impression, mais elle ressemblait surtout à un char d'assaut auquel on aurait retiré les roues et le canon.

« Suivez-moi ! »

Mathieu Amant fit signe à ses hommes d'avancer. Fugitivement, il vérifia leurs réactions, non pas à son commandement, mais à cette espèce de pagaille constatable tout autour d'eux. Sans qu'ils lui en fassent part, il devina, pour bien les connaître, voila plusieurs mois qu'il les pratiquait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ceux-là s'étaient imaginé vivre de telles circonstances en Roumanie et durent composer avec un calme plat, synonyme parfois d'ennui profond, au point d'être convaincus de ne servir à rien. Pour finalement, de retour en France, là où, selon un certain entendu, instauré depuis 1945, il devait ne rien se passer de ce genre, ils se trouvaient confrontés à un épisode d'une violence spécifique, de celle qu'ils auraient dû affronter selon une autre logique, justement aux frontières de l'Europe occidentale.

24

« Ici, c'est le bordel, oui, oui ! Bien, mon colonel ! »

Le lieutenant Mathieu Amant, en compagnie du caporal-chef Amery, lorsqu'ils entendirent cette conclusion relativement explicite, se trouvait aux abords de l'armurerie de la base, dans un long couloir, la porte de celle-ci désormais à quelque dix mètres d'eux.

Pour contenter la suspicion, somme toute justifiée, du commandant de cette même base, désireux d'obtenir plus de renseignements, Mathieu Amant prit l'initiative d'appeler de nouveau le colonel Imbert, de lui expliquer sommairement leur situation, puis de lui passer le responsable de l'endroit. Celui-ci, cet échange consommé, après avoir témoigné son respect à celui qui restait à son égard un supérieur hiérarchique, rendit son portable à Mathieu Amant, visiblement convaincu.

La discussion entre le commandant et le colonel Imbert, se composa de deux parties : une première où le colonel Imbert apporta au commandant les garanties réclamées, la seconde où un descriptif des événements fut plus ou moins assuré, l'emploi à ce propos du mot « bordel » dispensant le commandant de formuler quelques détails plus précis, de surcroît qu'il ne possédait pas pour l'heure.

Quelques minutes plus tôt, durant le trajet qui les conduisit de l'entrée de cette base à l'armurerie, le commandant s'arrêta brusquement à mi-distance, sortit son revolver, qu'il portait jusqu'à cet instant à sa ceinture, et, sans laisser supposer un seul instant une telle démarche, le braqua en direction de Mathieu Amant. Autour de celui-ci s'entendirent çà et là des appels au calme. Le commandant prétendit, à juste titre, qu'il ne pouvait se fier à leur seule parole : ils pouvaient être ce qu'ils disaient être, comme être en réalité de ces salopards ayant semé la mort et la destruction à quelque vingt bornes d'ici. Leurs bérets rouges ne suffisaient pas à lui inspirer une telle confiance. Les mains en l'air, le lieutenant Mathieu Amant s'évertua d'abord à se montrer rassurant : oui, il comprenait son scepticisme ; il pouvait entrer en contact avec son supérieur, qui lui confirmerait qu'ils étaient d'authentiques soldats français, parachutistes de leur état. Le commandant accepta, s'empara de sa main gauche du téléphone portable tendu par Mathieu Amant, conservant son arme toujours braquée de l'autre main, Mathieu Amant ayant déjà effectué la manœuvre voulue pour permettre cette mise en contact. Le commandant débuta cette conversation, toujours son revolver pointé sur Mathieu Amant,

puis rengaina celui-ci et poursuivit cette même conversation tout en marchant, conviant d'un geste Mathieu Amant et ses hommes à le suivre. Il l'interrompit pile devant la porte de l'armurerie.

« Vous êtes combien exactement ? » demanda le commandant, tout en ouvrant la porte blindée de l'armurerie, puis en pressant cet interrupteur à sa droite afin que les lieux fussent éclairés.

« 34, mon commandant », lui répondit Mathieu Amant.

« Vous savez, ici, nous sommes devenus une base-école. Votre supérieur m'a confirmé que je pouvais vous faire confiance, qu'il en prenait la responsabilité. Je peux vous fournir de vieux FAMAS ; par contre, côté munitions, il faudra vous satisfaire de 200 cartouches par homme. Je me dois de conserver quelques réserves. »

« Vous stockez les munitions au même endroit que les armes ? » s'étonna le caporal-chef Amery.

« Vous serez gentils, évitez-moi un rapport ! » rétorqua le commandant, se rendant compte que cette liberté prise, pour se croire à l'abri de tout était une folie, si ce qui se produisait à Saint-Jean-d'Angély s'était produit à Saintes, cette même ar-

murerie tombant entre de mauvaises mains, aurait généré quelques opportunités par les agresseurs des plus néfastes.

De ce trousseau de clés, joint à celle qui permettait d'ouvrir la porte de l'armurerie, le commandant se saisit de celles grâce auxquelles on pouvait débloquer ces cadenas, libérant ainsi les câbles d'acier qui passaient par chaque FAMAS à hauteur du pontet. Enfin débarrassés de ceux-ci, les fusils d'assaut furent tendus par le commandant, les uns après les autres, d'abord au lieutenant Mathieu Amant. De celui-ci, ils transitèrent, par l'intermédiaire du caporal-chef Amery, vers le reste de la troupe, qui en assura la circulation en veillant à ce que tous soient équipés.

« Je ne réalise même pas ce que je suis en train de faire », ne put se retenir d'avouer le commandant avant de poursuivre : « Hier encore, pour changer l'un des frigos de notre cantine, je devais me résoudre à remplir mille documents. Là, je distribue des armes de guerre à de parfaits inconnus. » À cette éventualité, il s'arrêta net. « Après tout, la personne que vous m'avez passée peut-être autant colonel que ma grand-mère est présidente des États-Unis. »

« Vous seriez déjà mort, mon commandant, si nous étions de ceux-là. L'armurerie ouverte, en considérant que nous puissions avoir besoin de vous pour l'ouvrir, nous ne nous serions pas contentés de 34 FAMAS, ni de 200 cartouches par bonhomme. Si nous étions de ceux-là, croyez-moi, nous aurions pris le tout et vous ne seriez plus de ce monde pour vous en rendre compte. »

Lui répondit le caporal-chef Amery. Le lieutenant Mathieu Amant, d'une simple expression, précisa au commandant qu'il partageait totalement cet avis. Le commandant soupira, secoua la tête. Après tout, ce qu'il vivait n'était peut-être qu'un mauvais rêve, de ceux ayant particulièrement la peau dure, au point de tenir tête à ce que lui donnait à voir ces yeux, pourtant grands ouverts.

25

Après avoir été équipés en armes et plus ou moins en munitions, ils demandèrent au commandant non pas un descriptif de la situation, celui-ci ne sachant d'elle que ce que BFM, entre autres, en disait, mais des alentours de Saint-Jean-d'Angély. Vu les cir-

constances et tout ce qu'on ignorait d'elles, celui-ci leur conseilla de débuter leur progression sur le terrain à partir de Saint-Hilaire-de-Villefranche, cette bourgade se trouvant à un peu plus de 10 kilomètres de Saint-Jean-d'Angély. Ce recul, d'autant plus pour progresser à pied, leur permettrait de mieux voir venir.

Mathieu Amant voulut savoir s'il connaissait quelqu'un susceptible de les guider, de surcroît de nuit, depuis ce point de départ jusqu'à Saint-Jean-d'Angély. Le commandant réfléchit un instant. Quelques semaines plus tôt, il avait rencontré un certain André Pardieu, l'un des adjoints de cette commune vers laquelle il leur allait conseiller de se diriger. Ce commandant avait une passion qu'il veillait à dissimuler, pour ne pas vous faire guerrier : il adorait la pétanque et ne manquait jamais une compétition. André Pardieu était aussi de ceux-là. Ainsi s'opposèrent-ils au fil d'un concours organisé justement à Saint-Hilaire-de-Villefranche. Le commandant prit, à ce propos, une bonne raclée, ce qui ne les empêcha pas, après, en buvant un verre, de faire connaissance. Le vainqueur, pour amoindrir psychologiquement les frustrations générées par le score, eut la bonne grâce d'inviter le vaincu. L'homme lui

parut respectable et pouvait peut-être être de ceux, au vu de ce qu'il entrevit à son égard, détenant ce sens du devoir vous amenant à vous porter volontaire.

Via son iPhone, il chercha les coordonnées de celui-ci, professionnelles en l'occurrence. Il savait que l'homme était maçon de métier. Après avoir récupéré son numéro de portable, aussitôt tenta-t-il de le contacter. Il était 1 h 52. De coutume, toutes et tous se couchaient tard durant cette nuit de la Saint Sylvestre et pour certains pas du tout, mais au fil de celle-ci, en particulier, au vu de ce qui s'y tramait, d'autant plus si géographiquement l'on se situait à une telle proximité de l'événement, l'on pouvait se demander qui pouvait dans ces conditions parvenir à s'endormir ? Ainsi, sans surprise, l'homme décrocha.

Le commandant lui expliqua ce qu'il s'apprêtait à entreprendre, à nouveau sans réussir à croire à ce à quoi il cédait. Après avoir distribué des armes de guerre à tout va, voilà qu'il sollicitait un civil pour accompagner des militaires. Certains auraient dit qu'ils marchaient sur la tête, encore fallait-il que la tête en question demeure sur leurs épaules.

André Pardieu répondit qu'il ne se sentait pas en capacité ni en âge d'assurer une telle entreprise. Par contre, deux de ses neveux, qui n'avaient pas trente ans, chasseurs de leur état, connaissaient la campagne alentour comme leurs poches et pourraient éventuellement tenir ce rôle. Lui, aux premiers abords, les en sentait capables.

Visiblement, les deux jeunes hommes se tenaient à ses côtés, pour avoir probablement participé à un réveillon de la Saint Sylvestre vécu en famille. Le commandant entendit André Pardieu leur dépeindre la nature de cette sollicitation dont on venait de lui faire part. Pouvaient-ils prendre ce relais-là, celui consistant à jouer les éclaireurs à sa place, tout en les prévenant que, s'ils y consentaient, il ne fallait pas qu'ils s'attendent à une partie de plaisir ? Il y eut discussion, celle-ci dura deux ou trois minutes. Enfin, André Pardieu reprit contact avec le commandant : ses neveux acceptaient, à condition qu'on les autorise à s'armer de leurs fusils de chasse. Le commandant, qui avait mis le haut-parleur, regarda à la fois Mathieu Amant et le caporal-chef Amery. Tous trois eurent la même réaction : à quoi se résignaient-ils ? Sans mauvais jeu de mots, leur formation militaire prenait à chaque instant un peu plus

de plomb dans l'aile. Mathieu Amant donna son accord. De toute façon, détenaient-ils d'autres options que celle-là ?

Mathieu Amant contacta aussitôt le chauffeur du bus qui les avait conduits de l'aéroport du Bourget jusqu'à Saintes, en espérant qu'il ne fût pas trop loin, envisageant de le solliciter pour qu'il les transporte à Saint-Hilaire-de-Villefranche. En réalité, celui-ci, après les avoir déposés, avait décidé de faire cette pause à laquelle il était contraint juste devant ladite base militaire, là où Mathieu Amant et ses hommes se tenaient encore. Deux possibilités l'avaient séduit : la première était qu'il se trouvait là un parking aux dimensions pouvant correspondre à ce que réclamait un bus pour être stationné et, en plus, à quelques mètres, on voyait en nombre des gendarmes et des soldats, ce qui lui donnait à penser qu'il pouvait, en proportion de ce qu'il constatait-là, miser sur une véritable sécurité.

Convaincre ce même homme de les conduire au plus près de Saint-Jean-d'Angély ne fut pas une mince affaire, voire rapidement mission impossible. D'ailleurs, se doutant un peu que l'individu n'était pas un risque-tout, Mathieu Amant ne prit pas le risque de le solliciter par téléphone, craignant, et à

juste titre, que celui-ci, pour ne pas avoir à se laisser persuader, prenne la poudre d'escampette. Il alla donc le rejoindre sur ce parking où il était garé, accompagné du caporal-chef Amery. Il fut soulagé d'apprendre que celui-ci, au moins par sa proximité, laissait entrevoir une certaine disponibilité, Mathieu Amant allait découvrir rapidement que le chauffeur n'était pas disposé à se faire plus accessible.

Certains de ses hommes, dont il avait le commandement, sachant conduire ce genre d'engin, ils avaient davantage besoin du véhicule que du bonhomme au volant de celui-ci jusqu'à présent, et c'est ce qui se déroula. Excédé, les minutes passant, il était 2 h 11, Mathieu Amant signifia à ce chauffeur récalcitrant que son bus était réquisitionné et qu'il pouvait trouver refuge dans la base, le commandant de celle-ci poussant un soupir de plus, se demandant bien ce qu'il allait pouvoir faire du personnage, il ne manquait plus qu'une civil dans une caserne en alerte, pour faire plus incohérente encore sa situation.

À 2 h 23, ils prenaient la direction de Saint-Hilaire-de-Villefranche. Celui qui était au volant veilla à retirer son béret rouge et à se défaire de sa veste de treillis. Il fallait qu'il ait l'air d'un civil

lambda. Tout le reste de la troupe adopta, dans le bus, une position qui faisait qu'ils ne pouvaient être visibles de l'extérieur. La parade parut à tous un peu absurde, mais qu'est-ce qui ne l'était pas à cette heure ? S'ils devaient croiser quelques malfaisants sur le trajet, il fallait s'attendre à ce que ceux-là s'interrogent sur la légitimité d'un bus, en pleine nuit, transportant seulement celui qui se trouvait à son volant et se dirigeant là où une personne censée se refuserait pour l'heure d'aller. Il n'y avait pas anguille sous roche : la roche en question ne se voyait plus sous ladite anguille.

Pendant que les hommes s'installaient dans ce bus, quelques minutes plus tôt, le caporal-chef Amery avait fait remarquer à Mathieu Amant qu'ils risquaient de se trouver sous le feu de l'ennemi, sans casque ni gilet pare-balles, ne disposant, en guise de trousses de secours pouvant pallier à d'éventuels besoins de premiers soins, que d'un nécessaire se limitant à quelques pansements et à un désinfectant lambda. Au moins réussirent-ils à se dégoter chacun un sac à dos, modèle 1954, dans lequel ils glissèrent une bouteille d'eau et quelques bananes récupérées dans les stocks du réfectoire.

Mathieu Amant ne répondit rien. Il songea bizarrement à Verdun, à ceux de 14, à ces conditions qui ne vous laissent pas le choix et où les soldats doivent, pour survivre et vaincre, de se transformer en guerriers.

26

« le merdier !! »

L'un des hommes de Mathieu Amant ne put retenir sa stupéfaction. Il était 2 heures 47 en ce 1er janvier 2027. Ils venaient enfin d'atteindre Saint-Hilaire-de-Villefranche, sans pâtir de quoi que ce soit en chemin, étonnés même que cette voie de circulation fût désertée dans les deux sens. Là, le caporal-chef Amery repéra, devant le cimetière de cette même commune, un endroit où ils pouvaient stationner et le désigna d'un geste à celui qui était au volant. Enfin se ils garèrent.

Autour se tenaient des hommes et des femmes par dizaines, les uns venant au secours des autres, en commençant par les protéger du froid et en leur proposant, en guise de premiers secours, quelques boissons chaudes. Le contraste entre les victimes

et ceux qui étaient prêts à les aider était saisissant : les uns étaient presque en tenue de soirée, les autres en haillons. L'aspect misérable qui était déjà le leur glaça le sang du caporal-chef Emery. Trois heures à peine avaient suffi pour que les apparences de ces mêmes personnes se métamorphosent. Combien de fois, avec Mathieu Amant, ne s'était-il pas dit que ce confort de vie affiché par quelques pays, dont la France faisait partie, détenait, de façon paradoxale, une proximité avec une misère à la fois potentielle et proportionnelle ? Il suffisait que les structures permettant cet état, en l'occurrence positif, se désagrègent pour que son contraire s'impose, en usant d'une équivalence très assassine.

Lorsqu'ils descendirent du bus, toutes et tous les regardèrent. Certains vinrent se blottir contre eux et s'effondrèrent en larmes. Mathieu Amant, d'un simple regard, fit comprendre à ceux qui étaient sous ses ordres qu'ils n'avaient pas pour mission de secourir, et pour cause, puisqu'en priorité ils ne disposaient pas des moyens nécessaires. En tenant compte avant tout de son incapacité à ce propos, il veilla surtout à ce qu'elle ne soit pas considérée comme telle par ceux qui réclamaient, et à juste

titre, qu'on les prenne en charge. Une certaine tension se remarquait tout autour d'eux ; il n'était pas nécessaire que leur impuissance à ce propos soit trop visible.

En file indienne, ils descendirent le long de la rue principale. À chaque mètre, ils étaient interpellés, parfois invectivés. Où étaient les secours ? Comment un tel événement, dans une société avancée du niveau de la France, pouvait-il s'avérer possible ? Mathieu Amant ne répondit rien, ne sachant pas à quoi il allait être confronté et veillant à ne rien promettre. Le mieux était de ne rien dire.

C'est au niveau de l'église de Saint-Hilaire-de-Villefranche qu'ils rencontrèrent les deux neveux d'André Pardieu, eux les reconnurent comme prévu.

Aussitôt, en leur serrant la main, ils se contentèrent, en guise de présentation, de donner leur prénom : l'un s'appelait Julien, l'autre Jérôme. D'entrée de jeu, ils plurent à Mathieu Amant. D'eux se dégageait ce genre d'amabilité non pas réservée à ceux qui ne tremblent pas, mais qui n'ont pas peur d'avoir peur. Ils serrèrent la main à l'ensemble du groupe, sans négliger aucun de ses membres.

Les deux jeunes hommes étaient habillés en chasseurs, également équipés de leurs armes et d'un sac à dos. Les salutations achevées, aussitôt ils en vinrent à ce pourquoi on les avait sollicités.

« L'on va vous faire prendre le parcours que l'on connaît le mieux. En distance, il représente à peu près 13 kilomètres. Si tout va bien, on pourrait atteindre Saint-Jean-d'Angély à l'aube », avertit celui qui s'appelait Jérôme, avant de poursuivre : « Des gens nous arrivent de là-bas, certains à pied, d'autres à vélo. Ils ont évité les moyens motorisés pour ne pas être repérés. Je ne sais pas si vous avez eu le temps de parler avec eux ? » demanda-t-il.

Mathieu Amant, d'un simple signe de la tête, lui indiqua que non. Alors Jérôme Pardieu poursuivit : « D'après ce qui paraît, là-bas, c'est l'Apocalypse. À cause des explosions, le feu a pris dans un tas de maisons, puis est passé d'une maison à une autre. Y aurait des morts partout, des blessés graves abandonnés. Y disent que ça hurle dans tous les coins, l'enfer, quoi ! »

Mathieu Amant regarda le caporal-chef Amery pour constater qu'il ne fut pas le seul à entendre ce descriptif. Celui-ci parvint aux oreilles de quelques-

uns. Il ne fallait pas qu'une certaine torpeur s'installe dans leurs rangs ; le mieux était de se mettre en marche au plus vite. Mathieu Amant, d'un geste, indiqua aux deux frères qu'il était temps d'avancer.

Les recommandations fusèrent. On progresserait en file indienne, par groupes de six. Chaque groupe serait espacé de celui qui le devançait d'une dizaine de mètres, afin qu'en cas de guet-apens, seuls soient touchés ceux positionnés le plus en avant. Évidemment, un silence total était exigé. Mathieu Amant donna l'ordre d'armer et aussitôt s'entendit ce claquement spécifique, lorsqu'une cartouche est engagée dans la culasse d'une arme automatique. Cette mesure effectuée, tous, pendant quelques instants, se surveillèrent les uns les autres, leurs fusils prêts à l'emploi, les index ne devaient pas être maintenus sur la queue de détente, surtout au cours d'une marche de nuit, où il était possible de trébucher et de déclencher, par cette perte d'équilibre, un tir pouvant faire de gros dégâts.

Le caporal-chef Amery prit la tête de la colonne, accompagné de Jérôme Pardieu, pendant que Mathieu Amant conserverait à ses côtés son frère, tous deux positionnés au milieu de la colonne. En cas d'embuscade, si ceux de devant devaient être

éliminés, un commandement serait ainsi maintenu, tout comme un élément susceptible de continuer à indiquer le chemin à suivre pour atteindre Saint-Jean-d'Angély.

Pendant un petit kilomètre, ils marchèrent sur une route départementale, puis obliquèrent sur la droite, empruntant pour ce faire un sentier constitué de terre battue.

Mathieu Amant jeta subrepticement un regard derrière lui. Ceux dont il avait la responsabilité suivaient. Les lumières de Saint-Hilaire-de-Villefranche s'estompaient déjà. Plus loin, en direction de Saintes, enfin, les premiers gyrophares apparaissaient. Une réaction se mettait en route. Lui et ses hommes se situaient pile à la toute pointe de celle-ci. Le pire, dans cette situation, n'était pas qu'il se jugeait en guerre, mais qu'il ne détenait pas la moindre idée de qui étaient ces ennemis qui lui valaient justement de la déclarer.

27

« Ne crie pas ! »

Lorsqu'Élise reprit conscience, elle fut comme écrasée sous un poids la privant de la possibilité de se

relever. Elle avait beau batailler, celui-ci la maintenait irrémédiablement de face contre le sol. Enfin, ce fut lorsque quelqu'un la soulagea de ce qui l'immobilisait de la sorte qu'elle reconnut la voix de sa mère. Libérée, elle se retourna sur elle-même et s'assit, en appui sur ses mains, positionnées en arrière d'elle, reprenant son souffle. Élise se rendit compte que ce qui l'empêchait de bouger n'était autre que le corps d'Olivier.

« Il est mort », lui chuchota Florence, en maintenant une main sur la bouche de sa fille, pour que son émotion, celle qu'elle ne pouvait pas ne pas ressentir, se fasse discrète. Puis, de l'autre main, d'un index placé de cette manière spécifique lorsqu'on réclame le silence, elle commanda à Élise de se taire. Celle-ci, en croisant le regard de sa mère, fut surprise par l'expression qui s'en dégageait : se remarquait là une autorité qu'elle ne lui connaissait pas.

L'esprit d'Élise enfin opérationnel, elle perçut des coups de feu. Les détonations gagnèrent graduellement en évidence. Pourtant, même si leurs retentissements s'avéraient conséquents, son ouïe ne lui permit pas aussitôt de les considérer, cette inconscience la possédant quelques instants plus tôt

l'ayant privée de ces facultés de base, la possédait encore.

« Lève-toi, l'on doit se cacher ! » Cette fois, sa mère, en se saisissant de ses deux mains, l'aida à se mettre debout, puis aussitôt l'entraîna à cet endroit du sous-sol de la maison d'Olivier présentant deux avantages. Le premier était qu'il se trouvait du côté opposé à leur maison, celle-ci, depuis l'explosion, étant en flammes. Si l'incendie devait se propager, ce qui était à craindre, au moins seraient-elles dans l'immédiat moins atteintes par celui-ci. Le second était que se tenait là l'un de ces endroits où Olivier, comme beaucoup, accumulait des affaires de tous genres, de celles que l'on garde pour ne pas avoir le cœur de les conduire à la déchetterie, tout en sachant pertinemment qu'on ne les utilisera plus.

Autour, les coups de feu se firent plus nombreux et plus proches, accompagnés de cris. Florence ordonna à Élise de l'aider. Cette proximité grandissante leur commandait de ne pas traîner, commencèrent-elles par déplacer quelques cartons, puis aussitôt occupèrent-elles la place où ceux-ci étaient entreposés et veillèrent-elles, pour ne plus être aperçues, à les ramener sur elles, en exploitant l'obscu-

rité des lieux. Il était impossible, ainsi dissimulées, de les remarquer, si quelqu'un, en passant la porte du sous-sol, même muni d'un éclairage, opérait une espèce de repérage succinct. Plus encore, le corps d'Olivier, laissé là, à cette même entrée, finirait peut-être de persuader, au cas où, ceux en quête de survivants qu'il ne se tenait plus là âme qui vive.

Élise et Florence se maintinrent là tout un moment, blotties l'une contre l'autre. Elles avaient aménagé, derrière leurs cartons, un interstice aux dimensions les plus réduites possibles, leur permettant de se rendre compte visuellement de ce qui pouvait éventuellement surgir par la porte du sous-sol.

Durant cette trentaine de minutes, Florence veilla à ne pas se laisser absorber par sa peine. Elle se devait de respirer encore à une exaspération. Olivier, parti chercher Élise, ne revenait pas. N'en pouvant plus, elle avait pris la décision, malgré les recommandations contraires d'Hervé, d'aller au-devant d'eux. Hervé ne l'avait pas retenue davantage, se convainquant qu'elle ne risquait pas grand-chose. Ce n'est qu'à mi-parcours qu'un engin frappa leur maison, engin qu'elle n'identifia pas comme un drone, trop accaparée par cette nécessité en elle consistant à retrouver sa fille. Elle ne tint pas

compte des bourdonnements spécifiques correspondant au vol de ceux-ci.

Le souffle de l'explosion la projeta à terre. Cette pelouse qui la réceptionna sut amoindrir l'impact. De plus, comme elle basculait en léger contrebas, la clôture séparant les deux propriétés, juste franchie, permit aux matériaux projetés en tous genres de passer au-dessus d'elle. Ces mêmes matériaux frappèrent de plein fouet la maison d'Olivier, jusqu'à le tuer, lorsque l'un d'entre eux l'atteignit au niveau de la nuque.

En rampant, elle gagna la maison d'Olivier. Des coups de feu commencèrent à se faire entendre, partout, en nombre incalculable. C'est en franchissant l'entrée qu'elle découvrit Olivier, Élise en dessous de lui, tentant en pure perte de se dégager.

Maintenant Élise contre elle, elle ne songeait plus qu'à survivre, survivre par tous les moyens, au point de ne pas venir en aide à ceux qui appelaient au secours. Ce même scénario vécu juste un peu plus tôt était réitéré avec plus d'évidence et de cynisme encore par leurs bourreaux, mais en changeant cette fois de stratégie : cette série d'explosions avait été pensée par ces mêmes individus pour faire sortir les gens de chez eux. Florence devina que beau-

coup allaient s'échapper de leurs domiciles alors en flammes pour ne pas finir brûlés vifs. Une fois au-dehors de celles-ci, ils deviendraient autant de cibles.

Là, même si jusqu'à cet instant elle s'en était défendue, s'interdisant cette préoccupation-là, elle se soucia d'Hervé. Lorsque leur maison fut frappée, il se trouvait dedans. Elle souhaita même, torturée par cette espérance, qu'il n'ait pas survécu, par crainte de l'état qui pourrait alors être le sien. Plus encore, cette Florence qu'elle était en train de devenir à vitesse grand V dévorait celle qu'elle avait cru être depuis toujours.

28

Lorsque Florence consulta son portable, celui-ci lui précisa l'heure, soit 1 heure 45.

Depuis vingt minutes très précisément, on n'entendait plus à l'extérieur le moindre coup de feu. Sans qu'elle sache ce qui lui valait d'être convaincue à ce point, elle était certaine que leurs agresseurs, non seulement, étaient parvenus au bout de leurs exac-

tions, mais qu'en plus, ils n'étaient plus parmi eux. Pour se ranger à cette déduction, il ne fallait pas, à son avis, être un devin ou un fin analyste. Il lui suffisait de se remémorer leurs agissements, sans doute ceux-là étaient-ils parvenu à un seuil de destruction probablement satisfaisant à leurs goûts. Celui-ci étant simple à évaluer, il suffisait juste, pour s'en faire une idée, de voir et d'entendre. Que restait-il d'autre encore à détruire à Saint-Jean-d'Angély ? D'abord, ces tirs, minuit juste passé, puis ces explosions si nombreuses qu'elles donnèrent à penser qu'il s'agissait d'une même explosion n'en finissant plus de se répandre. Puis des tirs à nouveau, visiblement poursuivis jusqu'à ce que la dernière munition soit consommée, à l'image d'un feu d'artifice, de nature cette fois criminelle, brûlant ces ultimes fusées simultanément et de façon cumulative, pour ne pas laisser les acteurs sur une impression d'inachevé.

Elle se dégagea seule de l'endroit où elles se cachaient. Elle ne réclama pas à Élise, pour l'instant, de la suivre ; celle-ci ne réagit même pas lorsqu'elle entreprit de s'extirper de leur cachette. Là aussi, parvenir à considérer qu'Élise était en état de choc n'exigeait pas que vous soyez un psychologue de

premier plan. La veille encore, du haut de ses 18 ans, sa fille étudiait en sollicitant ChatGPT, seule dans sa chambre, jouait de la guitare, ou tentait plutôt mal que bien d'en jouer et se préparait à effectuer 100 kilomètres à vélo sur l'application Zwift, désireuse, sur sa bicyclette en couvrant cette distance, de passer de 2026 à 2027. Elise évoluait dans un monde à sa guise, lui suggérant que ce monde était le monde, visiblement, une partie de celui-ci est non des moindres ne partageait pas ses approches. Élise ne se contentait pas de tomber de haut, mais, par cette absence qu'elle laissait entrevoir en elle, accélérait la vitesse de cette même chute, promise à la faire s'écraser, si elle ne réagissait pas au plus vite, à la faire s'écraser autrement et de façon paradoxale, pour la faire chuter sans fin, tout en elle, jusqu'à disparaître.

Florence, en s'avançant, se rendit compte que, du côté où leur maison se tenait, l'incendie qui la détruisait avait atteint une sorte d'intensité maximale. Sans surprise, elle détecta au-dessus d'elle une activité sonore symptomatique : des projections provenant de leur maison avaient atteint le toit de celle d'Olivier, offrant au feu, à force d'accumulation, de quoi se répandre. Même si, dehors,

une légère pluie tombait, ressemblant davantage à l'activité d'une sorte de brumisateur géant, la force des foyers était à ce point conséquente qu'elle ne pouvait contribuer à contenir leur progression.

Sa décision fut prise. Au-delà de l'incendie qui ne tarderait pas à se déclencher de manière totale au détriment de la maison d'Olivier, une fumée, probablement toxique à différents degrés, masquait l'extérieur et commençait à pénétrer dans ce sous-sol où elles se situaient encore. Elle se devait d'agir. Florence revint vers Élise.

« Lève-toi, on bouge ! » Comme Florence n'obtint aucune réaction de sa fille, elle lui asséna une paire de claques, relativement violentes. Élise les reçut comme l'on se trouve soudainement victime d'une décharge électrique. Elle fixa sa mère ; une certaine stupéfaction se distinguait sur son visage.

« Lève-toi, on bouge ! » lui répéta-t-elle.

Élise consentit, sans aide, à se relever, écarta les cartons qui la dissimulaient l'instant d'avant afin de s'aménager un passage. Elle toussota légèrement : la fumée occupait de plus en plus le périmètre qui était le leur. Florence, ayant anticipé, lui passa l'une de ces vestes qu'Olivier revêtait l'hiver, chaude et

plus ou moins imperméable, lorsqu'il effectuait dans son jardin les travaux correspondant à cette saison-là. Élise, qui chez Olivier était autant chez elle qu'elle pouvait l'être chez ses parents, récupéra cette paire de bottes qu'elle employait parfois lorsqu'elle aidait le maître des lieux dans ses cultures et que les averses, ayant trempé les sols, vous contraignaient, pour évoluer sur ces derniers, à être équipé en conséquence. Sans plus de commentaires, elle tendit à Florence les bottes d'Olivier, trop grandes pour elle. À l'aide de journaux et d'autres prospectus, qu'elle engouffra dans les bottes en question, ce rafistolage ramena plus ou moins leur taille à celle des pieds de Florence. Celle-ci récupéra un sac-poubelle de grande contenance, qu'elle creva en son fond et sur les côtés pour faire passer sa tête et ses bras, afin de se protéger, du moins sommairement, de la pluie.

Avant de s'engager à l'extérieur, à l'aide d'une bâche entreposée là, elles recouvrirent le corps d'Olivier. Elles se regardèrent sommairement. Elles confèreraient plus tard à leur peine respective ce droit ô combien légitime à les attrister, à hauteur des sentiments qu'elles ressentaient pour Olivier,

tout en étant tenaillées, l'une comme l'autre, par une douleur immense.

Enfin, elles sortirent du sous-sol, sans plus de paroles. Ce fut cette fois Élise qui prit l'initiative, en optant pour une direction à laquelle elle avait songé lorsque l'électricité fut coupée et que s'entendirent les premières rafales d'armes automatiques. D'abord atteindre le fond du jardin, franchir la clôture, traverser ces pâturages attenants et enfin accéder aux marais. Au-dehors, elles furent certaines que la fumée, au moins, leur servirait d'écran, si elles ne traînaient pas. Évidemment, si, pour la respirer, elles se mettaient à tousser à tout va, l'avantage récupéré d'un côté serait dilapidé de l'autre.

Arrivées à cette clôture, première limite à franchir, elles se retournèrent. Toutes deux pleuraient, et la fumée n'était pas seule responsable de leurs larmes. Leur maison brûlait, mais plus encore, sans qu'il puisse y avoir comparaison, le corps du père de l'une et du mari de l'autre se consumait. Elles franchirent ce premier obstacle en sanglotant. En longeant celle-ci, à présent du côté opposé, elles atteignirent cette petite passerelle donnant accès au pâturage. Avancées dans celui-ci, à nouveau, elles

consentirent un tour d'horizon de Saint-Jean-d'Angély. La ville n'était plus que flammes. Alors, reprenant leur course, Élise fut saisie par une peine infinie, une incompréhension infinie, une colère infinie et enfin une haine infinie.

29

Dans le marais, Florence et Élise ne furent pas seules : des inconnus essayaient eux aussi de fuir la ville. Autant que possible, elles évitèrent toute proximité avec des inconnus, pour ne pas savoir à qui elles avaient affaire. Partout, de façon imprudente à leur estime, des portables utilisés comme lampes torches se distinguaient. Elles décidèrent, elles, d'employer ces mêmes recours pour s'éclairer de façon très succincte, lorsqu'Élise, connaissant parfaitement les lieux, ne parvenait plus, pour les diriger, à composer avec l'obscurité.

Le plus difficile fut d'atteindre la Boutonne. Il s'agissait de cette rivière traversant la ville de Saint-Jean-d'Angély. Même si, en ce mois de janvier, sous l'effet des averses successives, celle-ci en était venue à sortir de son lit, le long de son tra-

cé se maintenait un certain sentier, pouvant présenter de vraies difficultés de franchissement en certains endroits, au sein de cette nuit sans lune, mais restait un itinéraire vous proposant un cap digne de ce nom : au moins en remontant celui-ci, l'on savait où l'on se dirigeait. Alors qu'en s'engouffrant dans les marais, non seulement les possibilités de s'égarer, accrues par un manque de visibilité quasi absolu, étaient considérables, mais l'on pouvait aussi s'embourber à un point tel que l'on était promis à passer cette nuit immobilisé, happé par une boue glacée, en attendant que le jour venu quelqu'un vous repère, si toutefois vous étiez repéré et que celui-là ou celle-là soit disposé à vous aider. Car, côté assistance, il était à prévoir que, vu les circonstances, ce matin du premier janvier, lorsque le soleil conférerait à Saint-Jean-d'Angély la lumière voulue, les secours risquaient de ne manquaient pas d'ouvrage.

À différents moments, lorsqu'elles virent arriver sur elles des personnes, elles veillèrent à se cacher. Évidemment, cette berge fut adoptée par d'autres, justement pour ces mêmes avantages, et elles durent se résoudre à ce genre de replis un tantinet précipités à plusieurs reprises.

C'est alors qu'elles s'approchaient de Julien-de-l'Escap, qui, au loin déjà, au regard des feux qui s'échappaient de cette bourgade, située à deux petits kilomètres de Saint-Jean-d'Angély, semblait avoir subi un sort semblable à celle-ci, qu'elles entendirent des appels à l'aide. Élise alluma son portable juste quelques secondes, histoire de vérifier avec qui comme avec quoi elles allaient devoir composer. Elles aperçurent un homme dans la rivière, s'agrippant à une racine pour ne pas être emporté par le courant et semblant à bout de force, tétanisé par une eau à moins de dix degrés.

D'abord, elles se regardèrent : devaient-elles prendre le risque de secourir celui-ci ? Puis, comme un accord, sans le moindre commentaire oral à ce propos entre elles, elles partagèrent une même opinion : qu'étaient-elles devenues ? Deux heures avaient-elles été suffisantes pour que ces fondamentaux qui faisaient d'elles, a priori du moins, des êtres civilisés soient irrémédiablement dissous ?

Florence observa aussitôt leurs alentours. La Boutonne était en ces jours en décrue ; à la mi-décembre, après avoir fait montre d'un niveau d'eau plus élevé, elle avait charrié sur ses abords quantité de branches. Florence, parmi elles, repéra un

bout de bois assez conséquent et assez long pour tirer à elle afin de le ramener sur la terre ferme, celui qui, pour l'instant, se trouvait en mauvaise posture. Aussi lui tendirent-elles une extrémité de ce même bout de bois, pendant qu'elles deux, de toutes leurs forces, en usant de l'extrémité opposée conférèrent à cette manœuvre l'énergie voulue pour qu'elle aboutisse. Au bout d'une petite minute, elles parvinrent enfin à ramener l'inconnu sur le bord.

Celui-ci, à quatre pattes à même le sol, commença par ne rien dire, puis se releva doucement, tremblant de partout. Son corps devait méthodiquement recouvrer une température plus conforme aux exigences d'un organisme humain. Il demeura quelques secondes les mains posées sur ses genoux, comme s'y résolvent souvent des personnes essoufflées, puis, soudain, sans le moindre signe avant-coureur, fit un pas en avant, comme pour se saisir d'Élise. Mais, toujours victime des conditions dont il venait de pâtir, la soudaineté qu'il crut déployer pour la surprendre fut seulement celle ordonnée par son cerveau, et non suivie d'effets par son corps, privé de ses capacités habituelles pour ne pas avoir récupéré, loin s'en faut, de son séjour dans la Boutonne.

« File ta veste, salope, je crève de froid ! » ordonna-t-il tout à coup à Élise. Celle-ci, pour obéir ni plus ni moins à un réflexe de survie consistant, dans ce cas, à reculer, céda sans préméditation à un sursaut équivalent à cet effet de surprise qu'on lui infligeait. Elle perdit l'équilibre et bascula en arrière. Dans un mouvement presque simultané, son dos ayant à peine rejoint le sol, elle envoya son pied gauche à un endroit spécifique où l'anatomie masculine laisse entrevoir une certaine sensibilité. L'homme poussa une plainte.

Florence, étonnée et inquiétée à la fois, l'instant d'avant, par le fait que l'individu ne leur avait témoigné aucune gratitude, tenait toujours le bout de bois en main. Elle employa celui-là même avec lequel elles l'avaient sauvé des eaux pour administrer à celui qui envisageait d'agresser sa progéniture un premier coup dans les reins, puis poursuivit ses frappes avec un acharnement n'ayant plus rien de dissuasif.

« Maman, arrête, arrête ! » lui commanda Élise, à peine de nouveau sur ses jambes, en posant ses bras sur ceux de sa mère, parvenue à sa hauteur, afin qu'elle cesse de frapper cet homme, à présent à terre et ne bougeant plus. Lorsque Élise alluma

son portable pour vérifier l'état de santé de celui-ci, du sang coulait au niveau de sa nuque.

« Tu l'as tué », avertit Élise.

« Et alors ! » lui répondit Florence d'un ton des plus agressifs, se servant déjà de ce même bout de bois comme levier pour pousser le corps de l'homme dans la rivière. Elle mena le procédé à son terme et le poursuivit jusqu'à ce que le corps de celui qu'elle avait secouru une minute plus tôt, dévala doucement la berge, sans bruit, et disparut, emporté par les eaux noires.

« Tout le monde tue tout le monde ce soir », ajouta Florence.

Élise lui reprit le bâton des mains et le jeta sur le bas-côté, puis elle saisit sa mère par un bras, au niveau du coude.

« Viens, maman, il ne faut pas rester là », lui précisa-t-elle.

« Tout le monde tue tout le monde », répéta Florence à plusieurs reprises.

Élise comprit que cette sidération qui la tétanisait quelque vingt minutes plus tôt venait de passer d'elle à sa mère. Sans qu'elle comprenne vraiment

pourquoi, Élise songea à ce matin qui ne pouvait pas ne pas venir, en se demandant si cette nuit, qui les possédait à cette heure, autant en elle qu'au-dehors, ne résisterait pas jusqu'à la fin de leur vie, à la lumière du jour.

30

À nouveau, Élise et Florence croisèrent des inconnus, du moins devinèrent-elles des silhouettes, entendirent des bruits de pas accompagnés de chuchotements et se cachèrent à nouveau. Pour l'instant, elles étaient, à l'égard de tous ceux-là dont elles ne savaient rien, celles qui les apercevaient avant d'être aperçues, craignant par avance ce moment où ce même rapport s'en trouverait inversé.

Si, avant l'épisode de l'inconnu qui les agressa, elles préféraient éviter tous contacts, cette fois, leur résolution, au regard de ce à quoi elles furent confrontées, les en dissuada d'autant plus.

Élise, toujours en longeant la Boutonne, lorsqu'elles atteignirent ce pont sur lequel, un demi-siècle plus tôt, circulaient des trains, décida de rejoindre l'ancienne voie de chemin de fer. Celle-ci atteinte, elle

envisageait, en la parcourant, d'accéder à une petite route de campagne, qu'elle connaissait bien pour l'avoir pratiquée à vélo, à cette époque où elle roulait encore à l'extérieur. Cette route correspondait à leur stratégie, car elle était bordée de haies, susceptibles de répondre à cette nécessité de discrétion qu'elles réclamaient. Puis, de fil en aiguille, en empruntant cette même petite route, elles viseraient cette départementale qui, pour être entouré de surfaces boisées sur chacun de ses côtés, leur offrait de quoi se dissimuler si une urgence le leur imposait.

Rapidement, Élise, sans en faire part à sa mère, admit qu'elles ne pouvaient plus continuer d'évoluer dans les marais. Leur but était de prendre leurs distances avec Saint-Jean-d'Angély qui, lorsqu'elles se retournaient pour se rendre compte de la situation de la ville, ne ressemblait plus qu'à un immense foyer incondescent. Ici, les dangers étaient multiples, trop nombreux, trop imprévisibles pour qu'elles ne finissent pas par être victimes de l'un d'eux, peu importe sa forme. Une autre stratégie s'imposait.

La difficulté fut d'accéder à l'ancienne ligne de chemin de fer. Il fallait, pour y réussir, escalader

une pente des plus sévères, longue d'une trentaine de mètres. À la saison sèche, l'entreprise n'était qu'une formalité, mais, à celle des pluies, il s'agissait là d'une toute autre entreprise. En s'accrochant aux arbustes sur le côté, elles réussirent à se hisser au sommet de celle-ci. Leur crainte première était que l'une, en glissant, emporte l'autre, ou qu'en voulant retenir celle entraînée de la sorte, les deux pâtissent au final d'un même sort, et que cet impondérable parvienne, après un roulé-boulé à haut risque, à les blesser, l'heure n'étant pas plus aux petits qu'aux gros bobos.

« On ne bouge plus et on lève les mains ! »

Ces invectives vinrent de derrière elles. Élise et Florence, surprises, n'eurent plus pour option que de s'exécuter. Elles n'eurent même pas peur, celle-ci ne dégotant pas en elles les secondes voulues pour être ressentie.

« C'est deux dames, elles ne sont pas armées. Désolé, mesdames, mais dans la nuit, on ne sait jamais à qui on a affaire », leur précisa celui qui, l'instant d'avant, leur avait commandé de s'immobiliser et de lever les mains. Aussitôt après les avoir éclairées à l'aide d'une lampe torche et avoir consenti à son propre égard une manœuvre identique, histoire de

se présenter, il éteignit celle-ci, pour gagner à nouveau en invisibilité.

Lorsqu'elles se retournèrent, tout en abaissant leurs bras, elles virent plusieurs individus arriver sur elles. Ils étaient armés et encerclaient des enfants, dissimulées, chacune, sous des couvertures afin de les protéger du froid et de cette brume qui, sans discontinuer, continuait de tomber.

« On est chasseurs, on patrouille pour tenter de mettre en sécurité ceux qui sont parvenus à s'enfuir. » Là, il s'interrompit très succinctement. « On a trouvé ces gamines, on a essayé de savoir d'où elles viennent, mais elles ne parlent pas, choquées sans doute. On le serait à moins », dit-il.

Celui qui leur expliqua leur démarche était ce même homme qui les avait sommées de montrer patte blanche. Malgré l'obscurité, on devinait qu'il était jeune et devait être âgé de moins de trente ans. Progressivement, Élise et Florence réussirent à mieux les apercevoir tous. Ils étaient au nombre de huit, encadrant six enfants.

« Venez avec nous, on va vous rapatrier sur Sainte-Même », leur expliqua-t-il. Puis il s'empara d'un appareil radio de communication.

« Les téléphones portables ne fonctionnent plus dans un rayon de dix kilomètres autour de Saint-Jean-d'Angély, alors on emploie les moyens dont on se sert à la chasse », leur dit-il.

Florence et Élise, le jeune homme se trouvant juste à leurs côtés, l'entendirent, tout en marchant à leur tour, pour lui emboîter le pas, prendre contact. Dans cet échange, elles retinrent qu'il fut question de prise en charge et, plus précisément, de transport.

« Un camion va venir vous chercher. Comme je vous disais, on vous conduit à Sainte-Même. Là-bas, une cellule de crise s'organise, quelques secours y sont déjà. »

Ni Élise ni Florence ne firent de commentaires. Elles connaissaient vaguement le village de Sainte-Même. Il incarnait, à moins de faire partie de ses quelques habitants, l'une de ces bourgades par lesquelles on passe parfois, mais au sein desquelles on ne s'arrête jamais.

Parvenus à la limite de cette ancienne voie ferrée, ils se postèrent là. Quelques minutes plus tard, quatre véhicules apparurent : deux camions, avec devant et derrière eux deux pick-up occupés par

des hommes en armes. En veillant à rester immobilisés le moins de temps possible, on incita Florence et Élise, ainsi que les enfants avec elles, à grimper à l'arrière. Un homme déjà en position leur tendit la main à tour de rôle afin de leur faciliter la tâche. Le jeune homme se joignit à eux.

« Étendez-vous ! » leur commanda-t-il.

Tous se couchèrent sans plus d'explications. Le jeune homme tapota de l'index sur ce qui les entourait dans cette position, qui n'excédait pas soixante-dix centimètres de hauteur. Au bruit, Florence comme Élise entendirent en retour un son métallique. Au-dessus de ces parois, une bâche répondait de façon symptomatique aux déplacements d'air générés par le camion en marche. Aussitôt, elles comprirent qu'en cas de fusillade, les balles peineraient d'avantages pour venir à bout des parois métalliques, qu'elles en seraient ainsi plus protégées, alors que ces mêmes balles ne feraient qu'une bouchée de cette même bâche flottant pour l'instant bruyamment au vent.

Lorsqu'une petite fille croisa son regard, Élise aussitôt lui tendit les bras, en veillant à accompagner ce geste d'un sourire très contenu, synonyme non de joie mais de compréhension. La petite fille, aussitôt à quatre pattes, comprenant que sa tête ne devait pas dépasser la paroi métallique, vint dans sa direction et se blottit contre elle.

Florence, depuis ce qu'elle avait consenti à faire à l'égard de cet inconnu qui avait entrepris de s'en prendre à Élise, restait muette, comme possédée en quelque sorte par une espèce de torpeur, provenant en ligne directe de sa réaction à l'égard de cet homme. Elle qui, deux heures plus tôt, alors que 2026 était encore d'actualité, était reconnue autant pour sa douceur que pour le peu de disposition qu'elle prétendait détenir à l'égard de la violence, s'était faite meurtrière. Comme si, en répondant favorablement à cette résolution, une nature en elle, bien plus assujettie à sa véritable identité, que ne l'était cette courtoisie pour laquelle on l'appréciait, avait pris les commandes de son être. En deux temps trois mouvements, toute cette civilité accumulée sous la pression d'une éducation perpétuée tout au long de son existence avait été balayée, comme d'un revers de main, pour céder la place à

ces réflexes que les femelles, mères de leur état, peu importe leur race, manifestent lorsqu'on ose toucher à leurs petits.

Voyant ce qu'Élise entreprit, elle procéda de la même manière à l'encontre des autres gamines qui, à leur tour, vinrent les rejoindre pour bénéficier de leurs contacts. Les unes se dirigèrent vers Élise, les autres vers Florence. Le jeune homme qui les avait interpellées leva un pouce approbateur, accompagné d'un sourire adressé en priorité à Élise, sans doute parce qu'à la sensibilité de celui-ci, elle se trouvait être à l'origine de cette initiative, où pour d'autres raisons, la beauté d'Elise, même en de telles circonstances, ne devant pas être étrangères à cette priorité.

Le camion ne roula qu'une dizaine de minutes et ne rencontra aucun souci. Au bout de ce délai, il fut stoppé à un premier point de contrôle, là aussi mis en place visiblement depuis peu par ce qui semblait être des chasseurs. Puis dut se résoudre à un second arrêt du même genre, cette fois à quelques dizaines de mètres de Sainte-Même. Celui-ci franchi, le jeune homme les avertit qu'elles pouvaient se relever.

Arrêté pour de bon, le camion vit des femmes venir ouvrir son arrière. Son moteur ne fut même pas coupé, étant entendu qu'il prévoyait de repartir aussitôt, d'autres personnes exigeaient forcément d'être secourues.

Il était 2 heures 16 minutes. Ceux désireux de leur venir en aide pensaient que beaucoup de ceux-là restaient encore cachés, si les conditions permettant ce recours n'étaient pas mises à mal par les multiples incendies dévorant Saint-Jean-d'Angély et ne permettant plus à une majorité de demeurer-là où, naturellement, ils se sentaient le plus en sécurité.

« Suivez-moi ! » Une fois descendues, Florence et Élise obéirent toujours à ce même jeune homme qui paraissait être du coin, pour savoir où aller. Les fillettes leur donnaient la main, tout en se donnant la main entre elles, pour être trop nombreuses, afin que le contact avec les deux femmes, établi au cours du transport, par cette chaine consenti entre elles, se maintînt.

Autour, enfin, des camions de pompiers arrivaient. On voyait aussi des membres de la gendarmerie. Rien n'était réellement organisé, l'événement était, dans les grandes largeurs, plus subi que maîtrisé.

D'ailleurs, à ce propos, tous avaient conscience que le pire restait à venir.

« Ils viennent de Saintes, on dit que ceux de Rochefort, de Niort, d'Angoulême sont déjà en route, paraîtrait même que Bordeaux et Poitiers envoient des renforts », les avertit le jeune homme avant de poursuivre. « Faut dire que les gendarmes et les pompiers du secteur ont dérouillé. Ils ont voulu intervenir aussitôt, mais ont été pris en embuscade. Paraît que y a pas un survivant, une vraie boucherie ! »

Élise chercha à capter le regard du jeune homme. Les gamines à ses côtés avaient des oreilles, et si, pour le moment, elles demeuraient sans voix, elles n'étaient pas sourdes pour autant. Le terme de « boucherie » n'était pas des plus heureux. Celui-ci, comprenant sa bévue, lui renvoya un regard confus, presque gêné.

Rapidement, on mobilisa Élise et Florence. Les circonstances étant ce qu'elles sont, on ne pouvait leur venir en aide autrement. Ceux qui tenaient sur leurs jambes se devaient de prendre sur eux. La tâche s'annonçait aussi immense que pénible. Cette fois, en termes de précipitations, il ne tombait plus une

légère brume : mais une vraie pluie lui avait succédé et la température n'excédait pas six degrés.

On indiqua à Florence et Élise un lieu improvisé où du café commençait à être fait. Pour l'instant, on ne proposerait pas aux adultes de manger, le peu à disposition étant réservé aux enfants.

Sur place, elles furent appréhendées par deux gendarmes. Leurs visages étaient plus sévères que graves, prévenant qu'ici pour l'heure, on ne disposait pas des moyens voulus pour être sensibles à la pleurniche. Même s'ils savaient qu'ils évoluaient au sein d'une nation qui ne tarderait pas à réagir, et qui réagissait déjà, les heures à venir demeuraient incertaines. Ils manquaient de tout et le danger d'une nouvelle attaque n'était pas écarté. Dans ce village même, cette volonté d'organisation à laquelle beaucoup se vouaient n'était en réalité qu'un vaste bordel, n'ayant ni queue ni tête. Et si leurs bourreaux devaient les attaquer encore, les chasseurs n'incarnaient que des victimes potentielles supplémentaires en puissance. Leurs fusils en bandoulière n'y changeraient pas grand-chose.

Les gendarmes voulurent connaître leurs identités. Avaient-elles des papiers ? Ceux-là posèrent la question pour ne pas pouvoir ne pas la poser, tout

en se doutant par avance de la réponse. Toutes et tous s'étaient échappés de cet enfer dans la précipitation, les documents pouvant stipuler leur identité passant très largement au second plan.

À l'intérieur, on considéra que le lien que Florence et Élise étaient parvenues à établir avec les gamines valait d'être exploité. Aussi leur demanda-t-on de s'occuper d'elles. Il fallait les sécher, les changer, si toutefois on réussissait à trouver des vêtements à leur taille, ce qui était peu probable, les réconforter autant que faire se peut, savoir leurs noms, où elles habitaient, enfin, du moins, prendre soin d'elles autant que possible, en attendant que la situation s'améliore, si elle devait s'améliorer. À ce sujet, aucune certitude ne pouvait être revendiquée par quiconque.

32

Dans les rédactions parisiennes l'on hésita à reprendre certaines scènes diffusées sur le net, d'autant plus qu'en haut lieu d'ailleurs et plus précisément du côté de l'Élysée, malgré cette liberté de coutume accordée à la presse, sans prononcer d'in-

terdits officiels à ce sujet, on pria les organes en question de se montrer responsables. Notamment, à l'égard d'une séquence plus précisément, où des chiens, abandonnés à eux-mêmes et rendus fous par les flammes tout autour, s'en prirent à un enfant, abandonné dans la rue et ne devant pas avoir trois ans.

D'ailleurs à ce niveau de l'État, exigé par le patron des lieux, on mettrait un point d'honneur le moment voulu, à retrouver celui ayant veillé avant tout à filmer cette atrocité, plus qu'à porter secours à ce gamin. Cette non-assistance à personne en danger était promise à lui coûter très cher. À cette recommandation provenant de l'État, les appareils concernés, chargés d'informer le grand public, assurèrent qu'elles prendraient leurs responsabilités et c'est ce qu'elles firent, en se contentant de diffuser ce qui était susceptible d'informer comme de prévenir et en laissant de côté ce qui ne valait pas d'être vu, à moins que vous soyez de ceux et celles, directement confronté aux scènes en question et que vos yeux ne puissent faire autrement que de vous les montrer pour avoir à les subir.

Les autorités, sans même être plus renseignées, déclenchèrent aussitôt l'état d'urgence.

À présent il était 2 heures piles. Le président de la République au tout départ de cet événement, passait la soirée avec ses collaborateurs les plus proches, lorsqu'on l'avertit à minuit 10, qu'il se passait quelque chose de grave en Charente-Maritime. Lui voulut savoir ce qu'on entendait par grave, on ne put rien lui dire de plus, sinon qu'à Saint-Jean-d'Angély, des coups de feu en grand nombre s'entendaient, des cris aussi et qu'on n'en savait guère davantage. Deux heures plus tard, le chef de l'État excédé n'en savait pas beaucoup plus.

Évidemment aussitôt les forces de gendarmerie des petites villes avoisinantes furent mobilisées, ne serait-ce que pour rendre compte de la situation. Lorsqu'on fut sans nouvelles de celles-là et que ces quelques éléments maintenus en poste dans les gendarmeries sollicitées n'en surent pas davantage, pour avoir perdu tout contact avec leurs camarades partis sur le terrain, l'on comprit qu'il se passait-là un événement inédit des plus sérieux.

À nouveau sans qu'ils bénéficient de réelles informations, l'on se douta que les pompiers durent pâtir de mêmes conséquences. Ces conclusions s'imposèrent comme par logique, si les soldats du feu avaient disposé de l'autonomie voulue pour interve-

nir, on ne verrait pas à partir des vidéos postées sur les réseaux sociaux autant d'incendies et si peu de ce personnel spécifique pour tenter de l'éradiquer.

On disait de ce président qu'il n'était pas comme les autres, pour être plus à l'aise dans l'action que pour les discours. Au point que durant les cérémonies officielles, il désignait un personnage de renom, intellectuel, artiste ou haut gradé de l'armée ou de la gendarmerie à la retraite, pour rendre hommage, parfois à la nation, au moment du 14 juillet parfois à celles et ceux qui donnèrent leur vie pour que cette aventure collective en l'occurrence française se poursuive, le 8 mai et le 11 novembre.

Ces opposants politiques le critiquaient à ce propos, cet homme de 38 ans avait séduit pour sa simplicité. En mars 2025 il fut élu président de la République, à la suite d'élections anticipées, son prédécesseur devant renoncer pour des raisons de santé. Il défraya la chronique, deux ans plus tôt alors qu'il n'était que maire, lorsqu'il décida d'élever un barrage dans sa commune et de noyer trois hectares de terrain, afin de s'aménager une réserve d'eau, dans le but de développer des cultures maraîchères, sur une surface de 10 hectares, pour faire

plus accessible le prix des légumes pour ses concitoyens. Évidemment il se trouva hors la loi, ne lâcha rien, n'hésitant pas à occuper la tête des cortèges quand il y eut manifestation, comme à conserver ce même leadership lorsque des bagarres eurent lieu avec les représentants de la loi, désignés pour démolir ce qui avait été mis en place. Cet homme allait au bout de ses idées et cela plut, aussi se retrouva-t-il très haut dans les sondages, avant même qu'il dépose sa candidature. Au premier tour de l'élection les 42 pour cent des voix qu'il obtint, furent admis comme un véritable plébiscite, au second tour opposé à Marine Le Pen, les 63 pour cent comme une formalité.

Son énergie était mariée à un pragmatisme des plus expéditifs, lui valant de faire montre d'un réelle inventivité au niveau des solutions, quitte à retrousser les manches pour démontrer que ces parades s'avéraient réalistes. Aussi le vit-on lors des grands incendies de juillet et en août au côté des pompiers dans la forêt des Landes, pour combattre les incendies, comme dans ces fermes soucieuses de développer de nouvelles approches, dans des entreprises manquant de personnel ou même dans des lycées, pour promulguer là aussi des façons nouvelles

d'apprendre. Pour lui toutes leçons transitaient par l'exemple, à chaque fois il associait à ses démonstrations des hommes et des femmes, reconnus pour leur scepticisme et en priorité à ses prérogatives pour leur démontrer en pratique, que des actes associés à une volonté, alimenté par un vrai désir d'aboutir, valaient plus que mille mots. Certains disaient de lui que se logeait en cet hommes de ces tempéraments à l'ancienne, exprimé notamment par ces chefs de guerre, étant au de chaque assaut, à la tête de leurs hommes, pour être, s'il devait y avoir des tues, le premier d'entre eux et si possible le seul.

À 2 heures 30 n'en pouvant plus de ne rien savoir, sinon qu'il se passait à Saint-Jean-d'Angély un événement épouvantable, Didier Réprisson, neuvième président de la Cinquième République depuis Charles de Gaulle, tapa du plat d'une main sur son bureau, se contentant de prévenir, ceux à ses côtés à cette heure, qu'il venait de prendre sa décision, d'une phrase expéditive, comme il en avait l'habitude

« J'y vais » !

Tout l'entourage s'efforça de dissuader Didier Réprisson. Non seulement il ne devait pas se rendre, à cette heure, en tant que chef de l'État à Saint-Jean-d'Angély. Non seulement sa sécurité ne serait pas assurée, mais de surcroît, en tant que président, l'on ne pouvait pas ne pas être le protéger, cette nécessité allait poser des problèmes d'effectifs, plus ou moins sur place, plus ou moins nombreux, plus ou moins formés à ce genre de mission et vu les circonstances, débordés.

Lui pensait exactement le contraire. Saint-Jean-d'Angély n'était pas que Saint-Jean-d'Angély, la France dans son entière totalité se tenait tout autour et il se mobilisait, lui, pour mieux mobiliser tous les autres. Quant à sa sécurité, au regard de ce qui devait se vivre là-bas, elle incarnait à sa sensibilité le cadet de ses soucis.

Ainsi il était 3 heures 12 minutes lorsqu'il décolla en hélicoptère des pelouses de l'Élysée, l'espace aérien de Paris dépassé, des hélicoptères Tigre au nombre de trois devaient assurer sa sécurité la plus immédiate. Au-dessus d'eux des Rafale accompliraient un même genre de mission, à une altitude plus élevée. Paris à vol d'oiseau était séparé de

Saint-Jean-d'Angély de 400 kilomètres, il leur faudrait donc un peu moins de deux heures pour arriver sur place.

Les premières informations concernant Saint-Jean-d'Angély provenaient au compte-gouttes, notamment des communes attenantes. Les habitants alentours commençaient à s'organiser en prenant en charge ceux et celles étant parvenus à fuir la ville. Le gros des forces de gendarmerie et de police envoyées en urgence en renfort demeuraient pour le moment encore à distance de celle-ci, veillant en premier lieu à sécuriser les bourgades à proximité, en priorité celles où des initiatives populaires, même si elles s'avéraient dans l'immédiat positives, inspirées par de bons sentiments, s'organisaient, afin de prendre le commandement au plus tôt de celles-ci, il fallait, à l'entendement des forces de l'ordre, que l'autorité légale au plus vite reprenne la main.

En vol, Didier Réprisson fit part de sa stupéfaction, la France détenait, et pour cause, des services de renseignements, composés de professionnels très aguerris, sans doute parmi les plus performants de la planète, comment se faisait-il qu'ils n'avaient rien vu venir.

L'un des chefs des services en question, à ses côtés dans cet hélicoptère, mobilisé dans l'urgence pour sa sécurité et se sentant bien seul, à juste titre puisqu'il n'était à ce propos accompagné de quiconque, émit une première hypothèse.

Par définition, les renseignements se référaient en guise de recherches à des possibilités détenant à leurs esprits une espèce de rationalité de base et ce qui se déroulait à Saint-Jean-d'Angély à ce propos ne correspondait à aucun critère de la sorte. Sans être plus détaillée, l'envergure de cette attaque était aussi considérable que l'endroit visé paraissait, à leurs analyses, se positionner, quasiment au sens propre, à mille lieues d'une agression d'une telle ampleur. Ainsi, toujours au niveau du renseignement, on ne pensait pas d'abord qu'une entreprise criminelle d'une telle étendue soit possible sans qu'elle soit remarquée en amont, mais surtout qu'elle soit de surcroît envisageable à l'encontre d'une ville comme Saint-Jean-d'Angély, qui ne détenait intrinsèquement aucune valeur, toutes valeurs confondues, lui valant d'être malmenée dans de telles proportions.

Il y eut quelques minutes de silence entre les deux hommes, enfin de pseudo-silence, les turbines de

l'hélicoptère n'étant pas avares en décibels, les contraignant à s'équiper de casques et à communiquer par micros.

Didier Réprisson demanda alors au même responsable s'il pouvait estimer le nombre d'assaillants, celui-ci ne répondit pas aussitôt, puis, après réflexion, il lui assura qu'une trentaine, pour produire un tel résultat, était largement suffisant.

Didier Réprisson écarquilla les yeux, trente seulement, rétorqua-t-il à celui-ci. Ce même responsable reprit, il tenait compte, pour parvenir à ce nombre, de deux éléments primordiaux, à savoir que Saint-Jean-d'Angély, pour ne pas abriter d'infrastructures dites sensibles, était peu protégée. Pour connaître la ville au moins de réputation, quelques-uns de ses subordonnés avaient grandi dans cette région de France, elle ne souffrait pas non plus d'une délinquance des plus virulentes, celle-là commettait des forfaits somme toute insignifiants, un assortiment de gendarmes et de policiers, nationaux et municipaux, devait en théorie suffire à canaliser les quelques ardeurs les plus douteuses.

Enfin, il fallait ajouter deux autres caractéristiques se combinant l'une à l'autre. D'abord cet assaut avait lieu un 31 décembre et agressait des

hommes et des femmes ne considérant même pas que ce à quoi ils étaient actuellement confrontés puisse seulement leur être un jour infligé.

En se calant sur ces quelques éléments, il était des plus simples d'admettre qu'il n'était pas nécessaire, pour faire de la casse, de mobiliser un régiment.

Didier Réprisson enchaîna. Avant de décoller, l'un de ses collaborateurs lui avait sous-entendu que les incendies avaient probablement été déclenchés par des drones. Ce même interlocuteur lui répondit d'abord qu'il avait eu vent de cette information et qu'elle lui semblait tenir la route. Didier Réprisson, pour rester à cette supposition sans voix, lui insinua par cette même réaction qu'il désirait qu'il lui en dise plus. Ce même homme débuta sa démonstration par la mise en avant d'une évidence. Pour avoir effectué plusieurs séjours en Ukraine, il avait appris que les drones se montraient d'autant plus efficaces qu'ils détenaient, pour atteindre leur but, peu de distance à parcourir, plus ils étaient à proximité de ce qu'ils devaient atteindre, moins, par répercussion, ceux visés par ces mêmes engins bénéficiaient de ce temps nécessaire pour les voir venir. À Saint-Jean-d'Angély, l'économie locale était hélas peu florissante, voire carrément déclinante, aussi

nombre de bâtiments, à l'origine professionnels, se trouvaient non exploités, ceux-là, pour être proposés soit à la vente soit à la location et ne pas trouver preneurs, représentaient autant de lieux pouvant être transformés en bases de départ pour des drones. A cela s'ajoutait que 21 heures passé et plus encore en semaine, plus aucune activité ne se remarquait dans les rues de cette ville, Cette particularité était à double tranchant, mal entreprise, elle pouvait aussi être de celles grâce à laquelle l'on vous repérait, mais intelligemment exploitée, elle pouvait tout autant vous invisibiliser.

À nouveau, les deux hommes s'abandonnèrent à leurs pensées propres, puis Didier Réprisson posa une autre question, nécessitant, pour être exprimée, l'emploi d'un seul mot. « Pourquoi ! »

Celui en face de lui dans cet hélicoptère haussa les épaules, eut à la fois un mouvement de mains symptomatique, en les tournant tout en les ouvrant dans sa direction, lui signifiant ainsi qu'il n'en avait aucune idée.

Ce fut le caporal-chef Amery qui entendit le premier les hélicoptères Tigre, il était 5 heures 25. Quelques instants plus tôt, Jérôme Pardieu lui avait précisé qu'il se trouvait à moins de deux kilomètres de Saint-Jean-d'Angély. À cette distance, la ville ne se remarquait plus à partir de ses caractéristiques spécifiques faisant d'elle une ville à part entière, mais à partir de foyers plus ou moins distincts donnant corps à un vaste incendie.

Durant leur progression, ils croisèrent nombre de femmes, d'hommes et d'enfants, totalement désorientés. Certains étaient blessés, beaucoup indisposés sur le plan respiratoire, souffrant encore des fumées qu'ils avaient inhalées. Quelques-uns s'emportèrent pour réclamer d'être aidés, surtout lorsqu'ils étaient accompagnés d'enfants. Mathieu Amant, comme le reste de ses hommes, même à contrecœur, en usant d'une autorité se faisant parfois menaçante, commandait à ceux-là de marcher en direction de Saint-Hilaire-de-Villefranche. Là-bas, ils seraient pris en charge.

Par le biais de ces mêmes rencontres, ils purent bénéficier de plusieurs enseignements. Le premier les rassura : si des rescapés empruntaient la même trajectoire qu'eux en sens inverse, cela pouvait si-

gnifier que ceux qui semèrent la mort à Saint-Jean-d'Angély étaient passés à autre chose, trop soucieux peut-être d'assurer leur retraite. Ensuite, ils eurent droit, même succinctement, à quelques descriptifs. Ceux-ci furent à chaque fois pris en compte par Mathieu Amant, qui s'immobilisant un instant pour mieux les entendre, refusait en simultané que cette colonne qu'ils incarnaient tous, interrompe, à ce propos, sa progression, afin que chacun justement puisse en savoir un peu plus. Lui seul ainsi intégra ce qu'on lui communiquait, à vitesse grand V, tout en veillant à remercier ceux et celles qui lui en faisaient part. Puis, au pas de course, rattrapait ceux dont il avait le commandement. Là, en remontant la colonne, tout en veillant, au fil des kilomètres, à faire en sorte que les espaces consentis entre chaque groupe soient resserrés, il répéta à ses hommes ce qu'on lui avait appris, refusant de les laisser dans l'expectative, refusant aussi de leur donner à croire que ce qu'on lui avait indiqué valait d'être appréhendé comme autant de données d'une fiabilité absolue.

D'après les détails transmis, les cadavres étaient nombreux dans les rues, mais surtout, la solidarité n'existait pas, non parce que les Angériens et les

Angériennes avaient perdu toute humanité, mais parce que, ne sachant pas qui était vraiment responsable de ce qu'ils subissaient, ils se méfiaient de toutes et de tous. Il suffisait d'être montré du doigt, pour mille raisons, ces seules désignations pouvaient aussitôt se transformer en condamnations considérées comme légitimes. Qu'un individu ait été aperçu une arme à la main, un couteau, comme un vieux fusil de chasse pouvait suffire, pour qu'on le dise complice. Un autre, parce qu'il n'était pas connu de ceux vivant en un endroit de Saint-Jean-d'Angély, peu importe lequel, ne pas être d'un quartier et s'y trouvé, pouvait vous amener à pâtir de façon expéditive de la vindicte populaire, l'heure n'était pas aux balades nocturnes. Ceux qui s'emparaient de lui, habitant ces mêmes lieux depuis belle lurette, faisaient de cette seule différence, un verdict à part entière, accompagné d'une sentence exécutée dans un même élan. Aussi, de vieilles rancunes revenaient à la surface. Certains exploitaient l'occasion pour montrer du doigt un voisin jugé indésirable et parfois, le voisin en question, en procédant de même, faisait qu'en s'accusant à ce point mutuellement, on les considérait, pour leur plus grand malheur, comme associés, ce qui leur valait d'être passés à tabac, parfois jusqu'à

ce que mort s'ensuive. Enfin demeurait cette nécessité de coller à ce drame venu de nulle part un visage, plusieurs si possible, peu importe le bien-fondé des désignations opérées. Ces méthodes eurent surtout pour effet, à défaut d'efficacité, de générer quelques victimes de plus.

L'hélicoptère Tigre, lorsqu'il les survola, dut apercevoir la petite troupe, puisqu'il opéra un vaste arc de cercle, se préparant à nouveau à emprunter cette même trajectoire juste épousée. Mathieu Amant, en retrait, réagit moins vite que le caporal-chef Amery, qui s'empressa d'abord de plaquer Jérôme Pardieu à terre, peu désireux qu'un civil, pour se trouver en leur compagnie, sème le doute dans l'esprit du pilote Puis il se défit de son béret rouge et, à deux mains, le positionna au-dessus de sa tête. Son cœur battait la chamade. Si le pilote jugeait sa parade peu persuasive, vu les circonstances, comme la puissance de feu de ce genre d'engins, il serait transformé en charpie. L'appareil alluma ses projecteurs, le nez orienté vers le sol et effectua un second passage au-dessus d'eux, à vitesse réduite. Visiblement il ne repéra pas que le caporal-chef Amery mais l'ensemble de la colonne. Apparemment convaincu, par la légitimité des hommes en armes

en dessous de lui, à cinquante mètres d'eux, l'hélicoptère opéra un vol cette fois stationnaire, qui dura une quinzaine de secondes, le message était clair, il leur indiquait la direction à prendre.

« Beau travail », lui assura Mathieu Amant, arrivé à sa hauteur, en le gratifiant d'une tape à hauteur d'épaule, tout en courant, commandant au reste de la troupe d'adopter un même rythme.

« J'ai failli me chier dessus », avoua le caporal-chef Amery à Jérôme Pardieu, celui-là même ayant quelques peines à se défaire d'une terreur aussi soudaine que justifiée. Sans être un militaire de métier, il comprit bien que, pendant quelques secondes, leur sort était resté en suspens. Si le pilote en avait décidé autrement, vu le calibre des armes utilisées par cet appareil, ils auraient été réduits en miettes.

Ils accomplirent à bonne allure ces 1 300 mètres les séparant de l'endroit visé, le chemin sur lequel ils évoluaient étant assez stable pour assurer leur cadence. Ce même hélicoptère Tigre les survola à nouveau à deux reprises, d'abord pour leur confirmer cette même direction qu'ils couvraient pour l'heure au pas de course, comme pour assurer leur protection.

Enfin, ils atteignirent un champ où un hélicoptère civil venait visiblement juste d'atterrir. Ses pales tournaient encore. Un hélicoptère Tigre s'apprêtait à faire de même, pendant que deux appareils du même genre que celui-ci, tournaient autour d'eux, l'un plus à proximité que l'autre, pour assurer la sécurité de ce périmètre.

Mathieu Amant, accompagné de sa troupe, alla au-devant de ceux qui venaient juste de se poser, cette fois en marchant, histoire aussi de reprendre leur souffle. Certains d'entre eux, naturellement, sans qu'on le leur commande, se positionnèrent à différents endroits pour établir des postes de surveillance. Lui fut désireux de bénéficier peut-être d'informations plus fiables que celles qu'il glana de ci de là durant ce trajet devant les conduire de Saint-Hilaire-de-Villefranche à Saint-Jean-d'Angély. Il escompta aussi, au cas où, bénéficier d'ordres clairs, pour ne pas oublier son grade : il n'était que lieutenant. Ces capacités d'initiative, pour être productives, devaient aussi à un moment être orientées, il savait qu'il lui manquait pour être judicieux, cette vue d'ensemble, celle-là même vous délivrant de quoi agir en connaissance de cause.

« Messieurs, vous tombez bien ! »

Mathieu Amant se figea. Il identifia aussitôt l'individu lui formulant cette remarque. Il s'agissait de Didier Réprisson, chef de l'État. Il portait un jean et un blouson. La visière d'une casquette lui couvrait le visage, mais pas assez pour qu'il ne le reconnût pas. Mathieu Amant resta juste quelques instants stupéfait. Que faisait ce personnage à cet endroit du monde, à un moment pareil ? Lorsque celui-ci lui tendit une main, il se ressaisit, le salua d'abord réglementairement avant de joindre une main à celle qui lui était proposée, tout en prononçant alors ces termes ô combien circonstanciés :

« Nous sommes à vos ordres, monsieur le président. »

35

On imposa à Didier Réprisson qu'il porte un gilet pare-balles ainsi qu'un casque. Dans l'immédiat, il s'y refusa, les soldats tout autour de lui n'ayant que leurs bérets et une veste de treillis, totalement inefficaces s'ils devaient être pris à partie. Ce même équipement ayant déjà toutes les peines du monde à les protéger du froid provenant de cette aube hivernale naissante.

Mathieu Amant intervint alors : eux n'étaient pas président de la République, s'il devait leur arriver malheur, on les remplacerait, sans nécessiter pour ce faire une élection. Alors que si le chef de l'État venait à être tué, au-delà de la mort d'un individu, toutes disparitions devant être appréhendées avec respect, peu importe l'individu en question, les institutions s'en trouveraient désorientées. Puis il rajouta qu'il n'était pas, vu les circonstances, utile qu'on perde, au tout début d'une bataille dont on ignorait tout et en priorité à quelle guerre elle nous promettait, ce personnage incarnant l'autorité suprême.

Didier Réprisson acquiesça en gardant le silence tout en ne quittant pas des yeux Mathieu Amant. Sans plus de commentaires il accepta de s'équiper comme on le lui recommandait, puis ne put retenir un sourire, même si l'événement auquel ils étaient tous confrontés ne s'y prêtait pas, songeant à cette mécanique, rattachée d'ordinaire à ces mêmes événements, mettant comme mécaniquement en avant des hommes et des femmes s'imposant quasi naturellement, en laissant entrevoir d'eux une logique sachant composer avec les désordres en cours, une logique synonyme d'autant bon sens savoir faire ses

preuves en temps réel. Ainsi suffisait-il que les règles en lice soient bouleversées, pour que ces quelques-uns apparaissent. Comme si cette spécificité qui les constituait, en sommeil, ignorait comment mettre en avant leur potentiel, lorsque la vie quasi banalement suivait son cours.

Le personnel qui accompagnait Didier Réprisson détenait des moyens de communication dont était privé pour l'heure Mathieu Amant. Ainsi, apprirent-ils que l'autoroute A10 venait d'être fermée au public, ceux l'utilisant pour l'avoir empruntée avant cette décision seraient déroutés vers d'autres axes de circulation. En direction de Bordeaux ou de Paris, des renforts étaient déjà en partance pour Saint-Jean-d'Angély. L'autoroute était primordiale pour présenter dans chaque sens deux voies de circulation, aussi pouvait-on en privilégier une pour assurer le déplacement des éléments prioritaires et faire stationner tous les autres sur la seconde, en attendant à leur tour de les solliciter.

Cette fois la France se mettait en route, dans moins de 3 minutes il serait 6 heures du matin en ce 1er janvier 2027, l'on ne pouvait pas dire d'elle qu'elle se relevait pour ignorer à ce moment précis si elle tenait encore debout.

Malgré tout, à cette volonté de réaction s'en imposait une autre. S'il fallait évidemment venir en aide à Saint-Jean-d'Angély, au dernier recensement cette sous-préfecture comptait quelque 7 218 habitants. L'on devait aussi considérer que Saint Jean d'Angély, sans céder à une quelconque indifférence, à l'égard du vécu qui était actuellement le sien, une attention correspondante étant obligatoire, ne détenait pas pour autant sur son territoire de ces infrastructures pouvant être dites comme vitales pour la nation. Aussi, en haut lieu, au nom de ce qui se tramait là-bas, au nom surtout de cette incohérence jugée comme suspecte, par ceux devant établir une stratégie synonyme de défense, à défaut pour l'heure de contre-attaque, ces mêmes retenaient que Saint-Jean-d'Angély, sur un plan stratégique, selon une estimation rationnelle ne valait pas un tel sort. Alors redoutait-on que cette manœuvre fût voulue avant tout extrême, pour canaliser en proportion tous les moyens disponibles. Cette émotion générale ressentie par le pays tout entier, conditionnerant les autorités à secourir les angériens et les angériennes de façon équivalente, un certain champ libre serait récupéré ailleurs, par ceux ayant commis le pire à Saint Jean d'Angely,

pour mettre à mal cette fois des installations de premières importances.

Aussi devaient-ils tous composer avec une stratégie se divisant en deux, toutes les deux très gourmandes en personnel, consistant à établir à l'égard des points les plus sensibles une protection accrue, tout en se donnant les moyens de venir en aide aux habitants de Saint-Jean-d'Angély.

Par satellite en temps réel, l'on détenait une vue d'ensemble de la ville, à partir de ces mêmes aperçus, de façon effrayante, l'on constatait que Saint-Jean-d'Angély n'était plus qu'un immense brasier. Cette donnée intégrée, on décida d'opérer en tenant compte de la direction du vent, celui-ci soufflait plein ouest, sa vitesse maximale n'était pas des plus élevées, ses rafales n'excédant pas les 30 kilomètres à l'heure, malgré tout l'incendie devait impérativement être appréhendé de ce côté où la fumée posait le moins de problèmes.

D'ailleurs, à ce propos, les pilotes d'hélicoptères veillèrent à ne pas s'aventurer de ce côté où la fumée promettait de les priver de toute visibilité. L'un d'eux d'ailleurs prétendit que l'état actuel de Saint-Jean-d'Angély lui rappelait ses reportages en noir et blanc sur la Seconde Guerre mondiale et re-

traçant le sort de Dresde un certain 14 février 1945.

Rapidement, l'on établit qu'ils devaient, de leur position, rejoindre cet accès à l'autoroute, positionné à l'extérieur de Saint Jean d'angély, au sud, sud ouest. L'on proposa à Didier Réprisson de s'y rendre par hélicoptère, lui préféra se joindre à cette petite troupe commandée par Mathieu Amant. Celui-ci fut moyennement motivé par l'idée, comme le transport par hélicoptère de sa trentaine d'hommes s'avérait trop complexe, il calcula que pour atteindre ce point ainsi désigné, ils auraient un peu moins de 3 kilomètres à parcourir, soit une bonne heure de marche, ceci permettrait un contrôle des alentours, quant à cette sécurité plus générale, désirée pour ce même secteur, les hélicoptères Tigre possédaient de quoi l'assurer.

Mathieu Amant prévint qu'ils ne pouvaient pas exclure qu'une éventuelle mauvaise rencontre soit possible, si tel devait être le cas, ils seraient contraints de combattre de nuit, le jour ne se lèverait pas pour de bon avant une bonne heure, non équipés du matériel adéquat pour un face-à-face dans l'obscurité et ayant pour compagnie le président de la République en personne, il sous-enten-

dit, en se contenant, il n'était que lieutenant et s'adressait quand même à des supérieurs, et pas n'importe lesquels, puisque se comptait parmi ceux-là le premier d'entre eux, qu'il serait plus censé que le chef de l'État, à l'égard de ce même trajet, use de la voie des airs, celui-là même sut clore les débats en prétendant.

« Avec mon casque et mon gilet pare-balles, je ne risque rien », sous-entendit-il, sans pouvoir se retenir de sourire à son allusion.

36

« Voilà ! »

Au récit de la petite Ambre Litune, Élise serra plus fort encore la gamine contre elle.

Toutes étaient dans la salle des fêtes de Sainte-Même. Elles s'étaient avec Florence et les 6 fillettes réfugiées dans un coin dans celle-ci, légèrement à l'écart, assises à même le sol, en assurant cette chaleur nécessaire grâce à ces couvertures et autres dessus-de-lit, distribués sans interruption et mis à disposition par les habitants de cette minuscule bourgade, qui dans leur quasi-majorité,

vinrent aussitôt offrir leur aide, jusqu'à accueillir chez eux des sinistrés, arrivant sans cesse plus nombreux.

Il était 7 heures 31. À travers les vitres se situant à l'autre extrémité de la salle, l'on devinait que le jour s'était levé cette fois pour de bon, sa lumière trop pâlotte annonçait qu'à l'extérieur le temps devait être au gris.

Deux heures plus tôt tous eurent la visite d'un boulanger installé dans un village à proximité appelé Brizambourg. Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne vint pas les mains vides, dans son fourgon, celui-là même avec lequel de coutume il effectuait ses tournées, il transporta pains, brioches et autres chocolatines, quasiment juste sortis du four.

Au tout départ de cette initiative il était en train de fêter le nouvel an, lorsqu'il apprit via les chaînes infos, minuit franchi de quelques minutes, ce qui se passait à Saint-Jean-d'Angély. Quelques instants furent nécessaires, entouré de ses proches, pour s'extirper d'un sentiment de stupéfaction, mêlé à autant de torpeur, craignant, comment ne pas le craindre, que ce qui se déroulait à Saint-Jean-d'Angély vienne à se prolonger jusqu'à Brizambourg.

Ce boulanger commanda alors à toutes celles et tous ceux à ses côtés de se rapatrier dans sa boulangerie, celle-ci étant équipée de portes plus sécurisées qu'à son domicile, parades réclamées par les assurances, pour protéger le matériel servant à sa production. S'ils devaient à leur tour être attaqués, les assaillants auraient plus de difficultés pour forcer cette entrée-là, comme côté magasin, il éteignit ses lumières mettant son commerce en évidence même de nuit et laissa la grille abaissée. Bien sûr il n'était pas dupe, si ceux commettant le pire à Saint-Jean-d'Angély désiraient vraiment pénétrer dans son établissement, ces quelques barrières ne les ralentiraient guère longtemps.

Tous repliés dans sa boulangerie, ils se contentèrent au début de suivre l'évolution de la situation, toujours renseignés plus ou moins par les chaînes infos, une télé était positionnée légèrement en hauteur dans son laboratoire. Puis lorsqu'il apprit vers les 3 heures du matin qu'un premier repli était improvisé dans la commune de Sainte-Même, il mobilisa aussitôt tous ceux à ses côtés, décidé à produire autant de douceurs de toutes sortes, se doutant par avance, qu'elles seraient au vu de ce que certains enduraient à Saint-Jean-d'Angély, si ceux-là

parvenaient à rejoindre Sainte-Même, des plus appréciées.

Quand il débarqua à l'aube à Sainte-Même, il fut d'abord arrêté par des gendarmes. Déjà dans cette commune, ces points de contrôle improvisés par les chasseurs avaient été repris en main par les forces de l'ordre. Tous ces représentants de la loi étaient solidement armés, équipés de gilets pare-balles et des plus vigilants. Tous leurs sens étaient en alerte, ils continuaient à ne rien savoir de ce drame vécu par des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants, à quelque dix kilomètres de leur position, s'imaginant aussi qu'à un moment donné, les auteurs de cette ignominie se devraient d'assurer leur repli, alors leur route pouvait éventuellement croiser la leur, il leur était donc primordial d'être un maximum concentré.

Ce boulanger d'abord eut quelques peines à quitter sa boulangerie, ses proches considérant que de prendre la route de nuit, vu les circonstances était une folie. Lui à ces réflexions haussa les épaules, pourquoi alors l'avaient-ils aidé à produire autant de marchandises, il n'allait pas dorénavant se figer, tétanisé à l'idée de, la moitié du gué atteinte, cette prudence-là n'avait plus aucun sens, il avait pris une

décision, celle-ci lui en imposait mécaniquement une seconde, à savoir, aller au bout de ce qu'il avait entrepris. Quant à avoir peur, même si bien évidemment il avait conscience que les quelques kilomètres qu'il avait à effectuer, ceux séparant Brizambourg de Sainte-Même n'étaient pas sans risque, l'homme avait 55 ans, il se savait honnête, honnête au point de l'être autant qu'il put, cet événement lui permettait de l'être plus encore, en se montrant courageux et il ne louperait pas cette opportunité, pour rien au monde, celle consistant ni plus ni moins à le faire meilleur.

Aux gendarmes il expliqua sa démarche, ceux-ci ne bataillèrent pas pour en savoir davantage, d'autant plus qu'il fut reconnu par deux d'entre eux, ceux-là se ravitaillaient parfois à sa boulangerie, il faut dire qu'elle était bien placée, en bordure de route, avec juste en face d'elle un parking pour stationner. Ce boulanger ne quitta pas ce barrage pour s'enfoncer plus en Sainte-Même, sans distribuer quelques chocolatines à ceux qui le contrôlèrent. Il en profita pour tenter d'en savoir un peu plus, les gendarmes ne lui confirmèrent que ce qu'il savait déjà, là-bas ce devait être l'enfer. Un gendarme lui avoua même qu'il ne se sentait pas réellement opération-

nel, pour ne pas parvenir à admettre, que ce qui se tramait à 10 minutes d'eux, voiture en main, devait être admis comme une réalité à part entière.

Là il stoppa son véhicule devant la salle des fêtes, aussitôt il eut l'impression d'avoir changé de pays comme de dimension, partout des hommes, des femmes et des enfants, le visage noirci par la fumée, tachés de boue, les yeux hagards, visiblement en état de choc, ne sachant pas où aller étaient plus ou moins pris en main. Comme il effectuait sa tournée jusque dans Sainte-Même, son fourgon fut identifié, il descendit et en ouvrit l'arrière, quelques-uns se saisirent des panières, dehors il mouillassait, il fallait mettre cette précieuse marchandise à l'abri, lui chargé comme les autres les suivit à l'intérieur.

Dedans il fut saisi par une espèce de misère aussi ambiante que généralisée, était-on encore en France, la question méritait d'être posée. Aussitôt il débuta sa distribution, là il aperçut deux femmes assises dans un coin de la salle, entourées de 6 fillettes, recouvertes de couvertures, il s'avança vers elles, découpées à la va-vite, il distribua des morceaux de brioche à toutes et lorsqu'arriva le tour d'une des gamines, il voulut savoir son prénom.

« Ambre » lui précisa-t-elle. « Je m'appelle Ambre » ce boulanger demeura une seconde stoïque et se détourna, non explicitement pour poursuivre sa distribution, mais pour que cette fillette ne le voie pas pleurer.

37

Ambre Litune venait de terminer son bout de brioche, une femme était passée pour proposer aux fillettes du chocolat chaud et du café à la même température pour Élise et Florence qui avait perdu pour l'heure toute vraie réactivité. Sur les 6 fillettes Ambre paraissait moins atteinte, les 5 autres, même si elles prirent le morceau de brioche, mangèrent celui-ci avec peine et refusèrent cette boisson offerte. Une vingtaine de minutes plus tôt, une gendarmette avait fait signe à Élise, visiblement elle souhaitait s'entretenir avec elle, à distance des fillettes. Élise se leva, promit aux fillettes blotties contre elle qu'elle ne s'en allait pas, elle s'éloignait d'elles juste d'une petite dizaine de mètres et revenait aussitôt.

Élise décrivit à la gendarmette d'abord leur périple personnel, puis celui des fillettes, enfin ce qu'elle en savait, qui se limitait à ce moment, en guise de début à cet instant où elles furent prises en charge par les chasseurs, jusqu'à à celui où dorénavant elles se trouvaient, dans cette salle des fêtes à leurs côtés. En amont de ce premier contact, Élise précisa qu'elle ne connaissait rien d'elles, pas plus leur identité que ce qu'elles subirent. La gendarmette lui demanda si elle pouvait continuer à maintenir à leur égard une certaine surveillance, des secours adaptés à ces situations étaient en chemin, composés entre autres de psychologues. D'ici là, il était conseillé de mettre les enfants sous haute protection, il ne fallait pas croire que de ce mouvement de solidarité apparent n'allait émerger que le meilleur, selon l'expression quelques prédateurs pourraient exploiter les circonstances pour faire leurs courses. Élise promit à la gendarmette qu'elle ne quitterait pas les fillettes des yeux, celle-ci l'en remercia.

Lorsqu'Élise revint s'asseoir les fillettes contre elle reprirent leur place, Florence à ses côtés dormait et celles qu'elle avait contre elle dormaient aussi.

« Mes parents à moi sont pas morts ! » Commença par préciser Ambre Litune à Élise, surprise, pour la première fois l'une des fillettes s'adressait à elle, elle qui dans l'instant s'interrogeait à la fois, sur l'état de sa mère comme sur son propre état. À tour de rôle, sans préméditation à ce sujet, elles furent malmenées par l'événement au point de le subir et réactives, indépendamment l'une de l'autre, lorsque la situation le réclamait. À présent Florence semblait avoir lâché les amarres et dérivait en elle. La mort d'Olivier et d'Hervé l'avait sans doute rattrapée, alors que la concernant, Élise ne pouvant pas ne pas être peinée, composait avec un chagrin qu'elle parvenait à maîtriser, se doutant que la présence des fillettes, ce qu'elles réclamaient d'elle, ce qu'elles lui renvoyaient en retour, n'était pas étranger à cet état de fait.

« Excuse-moi, j'étais perdue dans mes pensées, tu disais ! » Répondit Élise

« Je disais que mes parents à moi sont pas morts ! » répéta Ambre Litune. Élise à cette certitude émise, ne sachant quel vocabulaire employer, pour inciter la fillette à lui en dire davantage, compta sur cette expression voulue par elle et apparaissant

sur son visage, synonyme d'expectative, pour que celle-ci se fasse plus bavarde.

« Mes parents sont en voyage aux USA pour le travail, ils sont avocats tous les deux, ils m'ont laissée pour un mois chez ses parents à elle, des amis » Ambre indiqua du doigt, la fille des parents en question, dormant pour l'instant, visiblement profondément dans les bras de Florence, puis elle reprit.

« Quand ça a commencé à tirer on était dans sa maison, au sous-sol, y'a une salle de jeux, un grand est descendu, c'était son père à elle, il est resté un moment avec nous, puis quand y a plus eu les tirs, il est remonté, il nous a dit qu'il reviendrait aussitôt et là à l'étage y'a eu un grand bruit et le feu aussitôt. » Ambre Litune cessa l'énoncé de son récit, ses yeux étaient comme figés, Élise remarqua que ceux-ci ne permettaient pas à la fillette de constater ce qui se passait tout autour d'elle, mais seulement de revoir ce qu'elles avaient vécu, toutes les 6, quelques heures plus tôt, comme si ce même regard n'était plus orienté vers l'extérieur, mais braqué tout au-dedans d'elle, à la manière d'un rétroviseur, non pas sensible à l'espace mais au temps et

privilégiant à cette heure le passé au présent, puis Ambre Litune reprit.

« On a couru pour sortir du sous-sol, au-dessus l'étage était en feu, au départ on était 7, mais celle-là a voulu rejoindre ses parents, elle est entrée dans la maison en flammes, puis plus rien » Ambre Litune s'interrompit visiblement choquée, Élise admit aussitôt que cette fillette allait avoir besoin de temps pour digérer ce vécu-là, en craignant que la vie tout entière de celle-ci, même si elle devait finir très âgée, ne lui délivre pas la durée voulue, pour prendre l'ascendant sur ce à quoi elle venait d'assister. Ambre Litune reprit.

« On a couru, on a traversé la route nationale, parce que de l'autre côté, y'a des hangars, je me suis dit qu'on pourrait se cacher, les autres pleuraient criaient, moi pas, là on a trouvé un coin où se cacher, à l'abri de la pluie, de suite on a eu froid, alors on s'est serrées les unes contre les autres. » Elle s'interrompit à nouveau avant de reprendre. « Y'en a qui voulaient revenir à la maison, j'ai dit que non, je leur ai même mis des baffes, comme je suis la plus vieille elles m'ont écoutée, puis y a eu les drones » Élise veilla à ne pas réagir, la fillette était

disposée à parler, elle décida de la laisser dire. Ambre Litune reprit

« Déjà durant le trajet de la maison à notre cachette on en a vu plein voler au-dessus de nous, on en a vu même tomber sur des maisons et aussitôt les maisons prenaient feu. Mais de notre cachette, on a vu des hommes arriver, dans un genre de petit camion » Ambre d'un geste tenta de décrire le genre du véhicule, Élise réfléchit puis finit par réagir.

« Un pick-up » Dit Élise

« Oui c'est comme ça qu'on dit un pick-up » Reprit Ambre Litune avant de poursuivre. « Les hommes sont descendus du pick-up, y ont ouvert un genre de hangar, je croyais qu'il était abandonné celui-là, la grande porte a fait beaucoup de bruit quand ils l'ont ouverte, puis ils ont sorti comme des étagères, sur lesquelles y'avait plein de drones, y s'est rien passé pendant deux trois minutes, puis ils se sont tous envolés d'un coup, ça a fait le bruit d'un essaim, comme un gros essaim avec des abeilles énormes » là Ambre Litune s'interrompit.

Élise se permit un bisou sur sa joue, Ambre Litune à cette attention, légèrement surprise se redressa pour l'embrasser de la même façon.

« Je m'appelle Ambre, Ambre Litune, et toi »

« Élise Marchand » Ambre Litune se blottit contre Élise, ramena la couverture à elle et ferma les yeux, Élise la serra un peu plus contre elle.

Autour d'elles de nouvelles victimes se réfugiaient dans cette salle des fêtes. Elle, Elise était vivante, se demandant d'abord si cet état, en fonction des valises qu'elle traînerait dorénavant jusqu'à la fin de ses jours était une réelle opportunité et à la fois si elle avait seulement le droit de s'interroger à ce propos, si ce luxe-là n'était pas indécent, parce que là-bas à Saint-Jean-d'Angély, des femmes des enfants et des hommes, bataillaient comme des enragés, simplement pour ne pas mourir.

38

La gendarmette qui interpella Élise une heure plus tôt, revint cette fois accompagnée de policiers ainsi que d'une psychologue. Ambre Litune mise à part,

depuis que les fillettes étaient à leurs côtés, ni Élise, ni Florence ne purent prétendre avoir entendu le son de leur voix. Elles avaient juste, très succinctement, avalé quelques bouts de cette brioche distribuée par ce boulanger de Brizambourg, le reste du temps, soit elles étaient restées prostrées soit endormies. Un travail d'ordre psychologique et non des moindres était à effectuer pour tenter de les ramener autrement à la vie et pour que celui-ci soit pleinement efficace, il était primordial d'agir au plus vite.

« Non moi je reste avec Élise » Annonça Ambre Litune, tout en demeurant accrochée à celle juste désignée. Élise se contentant à cette réaction de ne pas bouger, prête à se montrer pour, si les autorités face à elle considéraient cette possibilité comme cohérente, au vu des circonstances, prête également à se montrer contre, si ces mêmes autorités décidaient le contraire, pour juger que des responsabilités étaient à prendre et qu'on ne pouvait pas les confier, à une jeune femme dont ils ne savaient rien.

La psychologue fit signe à ceux qui l'accompagnaient, qu'il fallait surtout faire preuve de compréhension, ces fillettes venaient d'être profondé-

ment heurtées, il n'était pas utile de rajouter de la contrariété à cet état de fait.

« Je connais le numéro de téléphone de ma mère et de mon père, je peux vous les donner, ils sont aux USA, pour le travail » leur précisa Ambre Litune.

Tous se regardèrent et partagèrent une même conclusion, si cette gamine disait vrai, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, deux parents devaient être morts d'inquiétude. Ce qui se déroulait à Saint-Jean-d'Angély, quasiment en temps réel était repris par toutes les chaînes de télévision de la planète. À cela il fallait ajouter à cette vitesse de diffusion, cette accélération permise par les réseaux sociaux, parfois, voire souvent pour le pire, certains ne reculant devant rien pour accumuler les vues, quitte à user d'une IA, pour faire les séquences en question plus glauques encore qu'elles ne l'étaient à l'origine.

Ceux devant gérer le cas d'Ambre Litune imaginèrent que ses parents alertés, ceux-là forcément s'étaient précipités sur leurs téléphones. Même s'il y avait entre les USA et la France un décalage horaire conséquent, leur entourage savait forcément d'eux qu'ils étaient français, pour s'être rendus aux USA pour des raisons professionnelles, ils devaient

bénéficier de relations, ces mêmes relations renseignées sur les événements en France avaient dû les prévenir. À cela aucun téléphone portable traditionnel ne fonctionnait autour de Saint-Jean-d'Angély dans un rayon de 10 kilomètres à vol d'oiseau, à Sainte-Même les communications passaient plus ou moins et commençaient à être véritablement opérationnelles Saint-Hilaire-de-Villefranche passé.

« Tu ne peux pas rester avec Élise » commença par prévenir la psychologue, en prononçant le prénom d'Élise, même si elle la découvrait pour la première fois, cherchant pour entrer en contact avec la fillette une espèce d'humanisation maximum, tout en s'étant agenouillée, pour se positionner à la hauteur d'Ambre Litune, de manière à ce que son regard soit à la hauteur du sien. La jeune fille à ce qu'on lui précisa s'accrocha de plus belle à Élise, la psychologue connaissant bien son métier laissa juste quelques secondes s'écouler, puis proposa. « Par contre Élise, le temps que l'on réussisse à contacter tes parents, peut, peut-être rester avec toi » Cette psychologue ne témoigna pas par cette parade d'une manœuvre improvisée, le but était par ce stratagème de faire l'impossible possible. Élise sans user de mots pour formuler son approbation,

signifia d'un sourire que cette éventualité ne lui posait pas problème.

À partir de cet accord, tout s'accéléra, on fit se lever les fillettes, Florence se mit à son tour debout, perdit un peu l'équilibre, Élise la rattrapa. Sa mère n'allait pas bien, on pouvait à cette seconde la dire vivante, mais la vie, la vie seule pour un être humain ne savait être suffisante, toutes et tous exigeaient pour se poursuivre en ce monde une existence et Élise ignorait si celle qui l'avait mise au monde 18 ans plus tôt, disposait encore de ces moyens-là.

« Nous allons vous rapatrier sur Saintes » prévint la psychologue. Ceux qui accompagnaient cette professionnelle de santé, ne tergiversèrent pas, pour être en nombre suffisant, chacun et chacune prirent une fillette dans leurs bras, celles-ci ne batailèrent pas, dans les bras pourtant d'inconnus, elles posèrent leur tête sur les épaules de ceux qui les tenaient ainsi, Élise se chargea de Florence.

Il était 8 heures 11, dans la salle des fêtes, ils durent se frayer un passage, les sinistrés arrivaient toujours plus nombreux d'un bord et à la fois peu nombreux de l'autre, l'on pouvait se réjouir de constater que certains étaient parvenus à se tirer d'affaires, que l'on pouvait en compter davantage

d'heure en heure, tout en admettant qu'à l'appel beaucoup manquaient.

Les forces de l'ordre sur place, n'oubliaient pas que Saint-Jean-d'Angély, comptait presque 8 000 habitants. Avec les fêtes ce chiffre-là pouvait peut-être, être moins important. Il est vrai que cette sous-préfecture n'était pas des plus festives, ceux qui disposaient des moyens pour s'en éloigner autant en fin d'année, pour Noël et le nouvel an que pour les congés ne s'en privaient pas. Mais restaient tous ces autres, ceux qui ne pouvaient pas s'en aller, pour ne pas avoir d'autres destinations susceptibles de les accueillir ailleurs et surtout pour ne pas détenir les revenus pour. À cela la crise économique sévissant en France n'arrangeait pas la situation de ces milliers-là, représentant à Saint-Jean-d'Angély une majorité conséquente, à Saint-Jean-d'Angély plus qu'ailleurs, pour ne plus présenter d'activités dignes de ce nom sur ce plan-là.

Bien sûr on misait aussi pour se rassurer sur le fait que d'autres échappatoires étaient possibles. De Saint-Jean-d'Angély s'entrevoyaient comme pour toutes les cités du monde quatre points cardinaux. Mais lorsque l'on songeait à ces autres éventualités, celles-ci présentaient moins d'avantages que

Sainte-Même, soit pour être plus à distance, soit pour présenter tout autour d'elles un terrain découvert, peu motivant à la sensibilité de victimes tétanisées, cherchant en priorité un cap à emprunter, pouvant leur délivrer de quoi fuir sans être trop aperçues pour autant.

39

Une fois dans la rue Élise fut surprise par ce qu'elle aperçut, dans la salle des fêtes, assises dans leur coin, elles étaient paradoxalement, à cet endroit de ce cyclone d'un autre genre, où les vents de celui-ci, destructeurs à sa manière soufflent tout autour de vous, sans vous atteindre, pour vous être retrouvées en son cœur. En ayant quitté cette position elles furent rattrapées par les tourments que celui-ci soufflait, tempétueux à l'extrême.

Partout autour d'elles s'entendaient des pleurs, voire des cris. À quelques mètres d'elles deux hommes se battaient, visiblement parce que cette couverture couvrant l'un était dite comme la propriété de l'autre. Au niveau des premiers ravitaillements aussi, certains, toujours trop nombreux, pre-

naient plus à manger et à boire qu'ils n'en avaient besoin, ce qui créait des tensions, s'en prenant à ceux chargés de la distribution, en leur manifestant leur insatisfaction, qui même verbalement exprimait une vraie violence. Ces mêmes au nom des souffrances qu'ils avaient endurées et qui n'étaient pas mises en doute, se considéraient en proportion prioritaires, les dommages subis à leur esprit leur conféraient plus de droits qu'à l'ordinaire. Plus encore, ils n'hésitaient pas à faire face aux gendarmes et autres militaires, qui veillaient à calmer ces sursauts trop belliqueux à leur estime, leur reprochant de ne pas avoir été présents lorsqu'ils avaient besoin d'eux. Maintenant ils ne leur paraissaient plus utiles et réprouvaient leur autorité, leur prétendant qu'ils s'étaient montrés faibles avec les forts, tellement qu'ils continuaient à épouser cette même tendance, en se montrant à présent forts avec les faibles.

Pour ne rien arranger certains sinistrés étaient armés, le plus souvent d'un fusil de chasse, même s'ils ne se montraient pas menaçants, les forces de l'ordre avaient pour directives de désarmer ceux se montrant équipés de la sorte, chasseurs compris. Si ces derniers démontrèrent un sens des initiatives

des plus productifs, pour avoir permis de sauver des vies, il était temps qu'ils rentrent dans le rang. Car ceux chargés de rétablir l'ordre escomptaient, celui-ci redevenu d'actualité, instaurer à nouveau cette sécurité devant servir la cause de toutes et tous. Il était impossible de faire société sans cet impératif, même si pour l'heure cette même sécurité s'avérait foncièrement discréditée et pour cause, à l'entendement de ceux et celles ayant subi ce terrible événement. La gendarmerie avant tout craignait aussi que ceux disposant d'une arme pour obéir pour l'heure à de bonnes intentions, pouvaient demain les utiliser pour d'autres raisons, moins louables pour servir quelques causes nettement plus intéressées.

Aussi on ne traîna pas, les six fillettes Florence et Élise furent conduites jusqu'à un minibus, de ceux servant à Saintes pour le ramassage scolaire et garé à l'autre bout du village. Ceux aux postes de contrôle, ayant pour directives de laisser passer seulement ces véhicules sollicités en cas d'urgence, Elise et Florence ne distinguèrent autour d'elles que des camions de pompiers et autres ambulances du Samu. Il faut dire aussi que certains malgré leurs blessures, parfois sérieuses dénichèrent en

eux, cette force voulue, synonyme d'instinct de survie, logée en toutes et tous à différents degrés, pour rejoindre Sainte-Même et s'écroulèrent parfois définitivement, à la vue des premiers secours. Même plus ou moins dissimulées, se remarquaient de-ci de-là, des couvertures étendues à même le sol, sous lesquelles se devinaient les corps de celles et ceux, ayant survécu suffisamment pour atteindre ces lieux, mais pas assez pour faire que leur vie se prolonge au-delà.

« Où sont les enfants ? » Demanda Élise à la gendarmette à ses côtés, d'un timbre de voix contenu, celle-ci avant de répondre, jeta un œil en direction d'Ambre Litune, elle à la différence des autres fillettes ne se trouvait pas portée, elle marchait à côté d'Élise, une main dans l'une des siennes « Tu peux causer, je suis une grande, j'ai 12 ans » fit-elle remarquer à la gendarmette lorsqu'elle se rendit compte que celle-ci l'observait, hésitant à communiquer ce qu'elle savait pour l'heure du sort des plus jeunes à Élise.

« Pour ce que j'en sais, aux dernières nouvelles, les enfants récupérés sont peu nombreux » commença-t-elle par dire. « De ce qu'on m'en a dit, beaucoup de parents pour tenter de sauver leurs enfants

n'ont pas survécu » là elle s'interrompit, mais avant de reprendre Ambre Litune fut plus prompte que la gendarmette. « Forcément beaucoup de petits étaient au lit, ou traînaient dans la maison en pyjama, quand les incendies sont arrivés, les parents ont pensé à leurs enfants et sont morts avec eux en voulant les sauver » À la réflexion d'Ambre Litune, Élise et la gendarmette firent se croiser leur regard, cette gamine avait-elle réellement 12 ans. Décidément la maturité n'était pas qu'une histoire d'âge, elle se constatait en priorité chez ceux et celles ne craignant pas d'affronter le réel, en commençant par le considérer tel qu'il s'imposait à eux, s'imposait seulement, le réel n'étant pas par définition, dans les grandes largeurs, proposé.

« Si j'avais pas été là, les autres seraient mortes aussi, elles voulaient toutes rejoindre leurs parents, c'est moi aussi qui ai eu l'idée de se blottir toutes les unes contre les autres, à cause du froid, pour les chasseurs aussi c'est moi, j'ai vu qu'ils avaient des fusils comme le frère à mon père, je savais qu'on avait rien à craindre, j'ai vu des reportages sur le Bataclan et Charlie Hebdo, les terroristes ils ont des mitraillettes pas des fusils de chasse, tout ça c'est moi ! » Ambre Litune capta le

regard d'Élise et de la gendarmette, les deux jeunes femmes ne surent pas, si de cet échange visuel elles devaient retenir un désir de reconnaissance, pour ce qu'Ambre avait réalisé, ou un respect plus large, consistant à ne pas l'appréhender seulement à partir de son âge.

Élise en simultané regarda sa mère, même si celle-ci emboîtait le pas au reste de la troupe, elle semblait totalement absente, dans l'incapacité si dans l'immédiat ceux ayant répandu la mort réapparaissaient, à porter secours à quiconque comme à réussir à se sauver elle-même. À la différence d'Ambre Litune qui du haut de ses 12 ans, donnait l'impression pour une même situation de dénicher en elle la parade la meilleure, non pas prompte pour autant à la tirer d'affaires, mais lui délivrant au moins de quoi essayer.

40

Mathieu Amant, le caporal-chef Emery et Didier Réprisson, accompagnés du reste de la troupe, arrivèrent à cet endroit devenu stratégique, incarné par ce seul accès à l'autoroute A10 à partir de

Saint-Jean-d'Angély, signifié par trois postes de péage automatisés, à 7 heures 32.

Au tout début de leur progression, Mathieu Amant voulut passer par ce lieu, où fut aménagé au début des années 80 un plan d'eau, privilégié par les Angériens à la belle saison. Puis de là, rejoindre l'entrée de l'autoroute A10 ne serait qu'une formalité, il leur suffirait de longer la Boutonne et de bifurquer sur la droite, un petit village franchi attenant à Saint-Jean-d'Angély appelé Moulinveau, il ne serait plus qu'à deux ou trois cents mètres de leur point d'arrivée. De leur position actuelle, il estima la durée de leur périple à une petite heure maxi.

Lorsqu'il passa l'année d'avant quelque trois semaines à Saintes, il exploita ce séjour pour découvrir la région et notamment Saint-Jean-d'Angély et plus précisément son église, très particulière. Celle-ci fut élevée à l'origine pour n'être que provisoire, il était prévu de construire une cathédrale qui terminée prendrait sa place. Cathédrale qui ne vit jamais le jour ou presque, les deux tours devant constituer le devant de celle-ci demeurant encore, avec cette vaste ouverture signifiant une entrée sans porte, de laquelle, lorsque vous risquiez un regard, celle-ci visuellement parlant franchie, une ab-

sence incarnée à la perfection, du moins à la sensibilité de Mathieu Amant l'omniprésence de Dieu. À l'autre extrémité de cette même église, celle-ci démontrant que certains provisoires savent durer, pouvaient s'apercevoir les restes cette fois d'une église dite gothique, mise à mal par quelques barbares du Nord mal léchés. Le tout donnant corps au final à une structure plus parlante sur un plan spirituel et philosophique que beaucoup de celles partageant son genre, comptant en elle ainsi, ce qui aurait dû être et qui ne fut pas, ce qui ne devait être que de passage et se voyait encore et ce qui ne survécut pas. Cette compilation faite de pierre et de bois, savait sans mot parler de l'histoire humaine, mieux que n'y parvenaient mille ouvrages à ce sujet.

Lorsque Mathieu Amant voulut emprunter l'itinéraire qu'il avait prévu ils durent renoncer, les incendies leur barraient le passage, ils durent obliquer sur la gauche, contourner à distance les alentours de Saint-Jean-d'Angély et couper à travers champs, au final l'heure de marche prévue, comptabilisa quelque 120 minutes.

Mathieu Amant après leur départ, ayant à peine effectué quelques centaines de mètres, ordonna à ceux l'accompagnant de s'engouffrer dans un petit

sous-bois. Là il dicta de nouvelles conditions à Didier Réprisson, le prévenant par avance que celles-ci ne seraient pas négociables, à savoir que les vêtements de l'un allaient devenir les vêtements de l'autre. Mathieu Amant redoutant en priorité cette vitesse à laquelle les informations même les plus secrètes circulaient, si des indésirables apprenaient que le chef de l'État était parmi eux et qu'ils le prenaient pour cible, ils abattraient seulement un jeune lieutenant. Didier Réprisson ne résista pas, ils se déshabillèrent, échangèrent leurs vêtements, l'un devenant par ce subterfuge lieutenant, l'autre président de la République.

« Monsieur le président ! » Prétendit Didier Réprisson, juste coiffé de ce béret rouge distinctif et effectuant un salut militaire, qui même improvisé, pouvait être dit comme réglementaire. Autour beaucoup rirent, le caporal-chef Emery s'abstint, Mathieu Amant non plus ne fut pas de ceux-là et pour cause, aussitôt il fixa les uns et les autres d'un œil sévère, les rappelant tous à leurs devoirs, comme à ce qui se déroulait à un gros kilomètre de leur position, des enfants, des femmes et des hommes mouraient par dizaines, l'heure n'était pas à l'amusement, puis termina son recadrage par Di-

dier Réprisson en personne, celui-ci en levant juste ses avant-bras, pour prévenir qu'il s'excusait pour sa maladresse, se contenta en guise d'excuse d'un « Autant pour moi ! »

Durant ces deux heures, ils furent interpellés par certains habitants, le plus souvent de leurs fenêtres, la question posée demeurait la même, que se passait-il à Saint-Jean-d'Angély. De leur part une même réponse était répétée, ils devaient rester chez eux, le danger passé, ce retour à la normale établi, ils seraient avisés. Quelques habitants sortirent pour leur proposer du café, Didier Réprisson se devant au nom des vêtements qu'il portait d'être ce lieutenant qu'il paraissait être, reprit à haute voix, les ordres que lui murmurait Mathieu Amant, ses hommes pouvaient accepter les boissons chaudes, s'ils s'arrangeaient à les boire tout en marchant.

De son côté Didier Réprisson réfléchissait, ces deux heures de marche ne furent adoptées par lui que dans ce seul but, s'aménager un recul loin de tout et en priorité de ses collaborateurs, qu'il appréciait, mais qui n'auraient de cesse d'accumuler les précisions. Cette volonté consistant à désirer bien faire, le contraindrait à vouloir, à partir d'une

addition d'un autre ordre, obtenir un résultat final, n'ayant de cesse, tout le temps de son calcul, de se voir en permanence augmenté.

Didier Réprisson était un homme d'instinct, de logique, ce qui avait été décidé à Saint-Jean-d'Angély, détenait un but et pouvait même de façon contradictoire, en détenir un, tout en ne laissant entrevoir aucune continuité. Ainsi cette initiative épouvantable pouvait ne pas posséder de prolongements.

Un jour une connaissance lui prédit que ce Greenpeace célèbre, sans que cette organisation soit à l'origine de cette transition, pouvait se transformer en Green War. L'idée de ceux-là serait d'accélérer ce processus devant conduire l'humanité à sa perte, en générant un désastre assez explicite pour servir de facteur déclenchant. Mais Didier Réprisson fut aussitôt persuadé que des écologistes, même les plus virulents, ne détenaient pas le tempérament voulu, pour faire couler le sang à ce point, ni surtout les moyens nécessaires pour permettre un tel cataclysme, ceux qui avaient décidé de celui-ci en priorité étaient détenteurs de gros moyens, financiers avant tout, en 2026, comme jamais dans toute

l'histoire de l'humanité, le pouvoir était tributaire de l'argent.

41

Lorsque Mathieu Amant comprit que ce dernier kilomètre devant par eux être effectué, le serait non seulement au vu de tous, mais aussi le long de l'autoroute A10, il anticipa cette condition, en commandant à Didier Réprisson de le suivre, pour se changer à nouveau. À l'abri des regards, il était à présent temps, qu'ils adoptent pour chacun, cette tenue représentant leur réelle fonction. Mathieu Amant se voyant mal débarquer là où ils étaient attendus, portant sur lui ces habits, par lesquels le chef de l'État serait appréhendé. Comme l'inverse, lui semblait être une éventualité à éviter, le grotesque n'ayant pas, vu les circonstances, droit de cité, surtout celui faisant d'un président de la République un banal lieutenant.

« À force, je vais finir par prendre froid, capitaine ! » Avertit Didier Réprisson.
« Je suis lieutenant monsieur le président » fit remarquer Mathieu Amant au chef de l'État.

« Ça c'était avant » lui rétorqua celui-ci, en se coiffant de sa casquette, tout en adressant à Mathieu Amant un sourire satisfait et rejoignant le reste de la troupe, avant même que celui-ci ne réagisse.

Mathieu Amant demeura encore quelques secondes à cette place juste occupée par eux deux, toujours sous ces arbres qui les dissimulèrent Didier Répris-son et lui, de manière très succincte pour ne plus offrir un moindre feuillage à cette période de l'année. Là il se mordit la lèvre inférieure pour réprimer une émotion qui à son sens du devoir, ne choisissait pas le bon moment en lui pour se manifester. Mais l'homme qui venait de lui promettre ce grade était le président de la République, derrière ce personnage, se tenait une entité bien plus vaste encore, incarnant cette nation qu'il avait décidé par son engagement de servir. Mathieu Amant en lui sentit, sans doute de façon exagérée, tout le poids de cette reconnaissance, cette fatigue aussi associée aux responsabilités prises jouèrent un rôle, durant toute sa courte carrière il ne connut jamais de précédent. Il inspira profondément, pour recouvrer plus de calme et se remémora ce qu'il avait entrepris pour jouir de cette promotion, rien d'exceptionnel en définitive, juste une initiative, synonyme

quelque part de désobéissance, puis d'un assortiment de décisions ayant débouché sur autant de conclusions heureuses, non parce qu'on devait lui reconnaître un quelconque talent supérieur à la moyenne, mais parce qu'ils avaient eu de la chance. Celle avant tout, de ne pas croiser, ceux qui fomentèrent cette ignominie, vers laquelle ils se dirigeaient. Car il n'était pas dupe et aucun des hommes dont il avait le commandement ne l'était non plus, le caporal-chef Emery l'étant moins encore à ce même propos que tous les autres. En cas d'oppositions surprises ils auraient été décimés, surtout durant cette première partie, celle où ils démarrèrent de Saint-Hilaire-de-Villefranche jusqu'à ce qu'ils soient mis en contact avec Didier Réprisson. La seconde se faisant moins à haut risque, déjà parce que le jour commençait à poindre, une embuscade devenant plus improbable et parce que les hélicoptères Tigre jouèrent à leur égard les anges gardiens, en n'ayant de cesse de les survoler. Ce qui fit dire au caporal-chef Emery que ces manœuvres, pour se montrer à son goût, trop insistantes, pouvaient s'avérer des plus contre-productives, cette protection exagérée ne correspondant pas à la valeur de ce qui était de visu, en l'occur-

rence protégé et pouvant susciter chez certains, cette nécessité consistant à se demander pourquoi.

Lorsqu'ils longèrent l'autoroute A10 aucun d'entre eux, qu'ils fussent soldats de deuxième classe, ou président de la République, n'échappa à un sentiment puissant de stupéfaction. Les secours arrivaient, très nombreux, certains comme prévu étaient positionnés en stand-by sur la voie de droite, constituant une file d'attente se prolongeant à perte de vue. Ces mêmes étaient dépassés en priorité par des camions de pompiers, Saint-Jean-d'Angély au loin brûlait toujours et plus encore. Le ciel en ce 1er janvier 2027 sur cette région, après une pluie relativement soutenue en fin de nuit, était à présent dégagé. Des explosions s'entendaient, comme elles s'entendirent depuis l'attaque des drones et les incendies qui s'ensuivirent, provoqués avant tout par des bouteilles de gaz et autres réservoirs contenant autant de carburants ou produits inflammables.

À un endroit quelques centaines de mètres plus loin, tous bénéficièrent d'une position surélevée, ils ne se trouvaient plus qu'à une quinzaine de minutes de ce rond-point devenu stratégiquement parlant vital, situé à l'entrée de l'autoroute, là où ils devaient se

rendre. Là tous prirent conscience de la situation comme de ce qu'on leur opposait. De nuit Saint-Jean-d'Angély n'apparaissait plus, les flammes de ce brasier la dévorant la dissimulant sous sa luminosité assassine. À la lumière du jour, la ville reprenait un semblant d'apparence, si dans l'obscurité on redoutait l'état pouvant être le sien, celle-ci chassée, cette fois, on distinguait en priorité ses blessures et elles étaient considérables. Sur toute son étendue, aucun lieu ne semblait être épargné, de là où ils se tenaient, ils pouvaient se rendre compte que les pompiers avaient déjà engagé ce combat devant être le leur. Il ne fallait pas être un spécialiste pour deviner qu'ils allaient devoir composer avec des conditions épouvantables. Au-delà des risques, d'explosions avant tout, des blessés, de ceux étant trop touchés pour être parvenus à fuir, devaient être disséminés de-ci de-là, privant les pompiers de ce recours qui les aurait autorisés à ne pas prendre de gants. Tout ce personnel dont certains étaient bénévoles, était mobilisé pour vaincre le feu en évitant au fil de ce combat, de rajouter plus de victimes encore.

« Putain !! » Didier Réprisson perdu dans sa réflexion ne s'entendit même pas prononcer cette

grossièreté, au-delà de ce qu'il avait sous les yeux, apparaissaient tout en lui déjà, comme mécaniquement, parce qu'il appartenait à cette catégorie d'individus, les conséquences au niveau national et international, conséquences économiques, politiques, sociétales. Un ennemi quelque part de la France leur avait déclaré une guerre, en veillant pour que celle-ci soit plus encore insupportable, à ne pas se mettre en évidence afin qu'on l'identifie.

Ce qui s'ensuivit fut une initiative du caporal-chef Emery, sentant qu'une parade était nécessaire, ils se devaient tous de s'extirper de cette espèce de fascination toxique, des missions allaient leur être confiées, forcément difficiles, ils se devaient de reprendre possession d'eux-mêmes, pour aider la France à reprendre possession d'elle-même. Aussi entonna-t-il doucement, comme pour lui-même la Marseillaise, celle-ci fut reprise par un homme, puis deux, puis par tous, Didier Réprisson et Mathieu Amant également, pour être au final chantée à pleine voix, quelques larmes coulèrent, contradictoires pour être à la fois de compassion de colère et de haine.

Arrivé sur place Didier Réprisson subit ce qu'il redoutait, ses collaborateurs, arrivés une heure avant par hélicoptères l'assaillirent, des décisions devaient être prises, comme des ordres devaient être donnés et il ne pouvait être pour les unes comme pour les autres, que celui pouvant préférer à leur égard une option plutôt qu'une autre. Quelques journalistes aussi, essayèrent de capter son attention, d'un geste il fit comprendre à ces derniers qu'il ne ferait pour l'instant aucun commentaire.

Il y eut un moment de tension, lorsque ceux chargés d'ordinaire de la sécurité de Didier Réprisson, écartés de leur mission pour cause de départ précipité de la part du chef de l'État, provenant eux-aussi de Paris, voulurent reprendre leur fonction, faisant comprendre aux hommes de Mathieu Amant, exprimé de façon dédaigneuse, qu'ils n'avaient pas les qualités voulues pour un tel exercice, ce qui n'était pas faux, leur formation n'étant pas celle-là.

Avant que Mathieu Amant ne s'interpose, certains de ses hommes, en vinrent aux mains, sans frapper pour autant ceux les traitant de la sorte, juste en les repoussant, d'un geste symptomatique, adminis-

tré à hauteur d'épaules, n'appréciant pas d'être traités comme quantité négligeable. Ce qu'ils venaient de vivre leur octroyant du moins à leur sensibilité, le droit de pouvoir se dire légitimes. N'avaient-ils pas su veiller dans des conditions particulières, eux aussi à la sécurité du premier des Français. Évidemment les gardes du corps en question, répondirent à leur tour, c'est à cet instant où Mathieu Amant intervint, prévenant les uns et les autres que le moment n'était pas aux chamailleries. Le calme revenu, discrètement Mathieu Amant reprocha au caporal-chef Emery d'avoir laissé faire, celui-ci non sans afficher un sourire satisfait, ne fut pas mécontent que ses petits gars, comme il aimait les appeler fissent preuve de caractère.

Didier Réprisson assista à la scène et aussitôt vint au-devant de Mathieu Amant continuant à sermonner ses hommes.

« J'ai besoin d'une garde rapprochée, vous êtes partant ? »

Mathieu Amant durant quelques secondes demeura bouche bée, puis se reprit et tout en saluant réglementairement Didier Réprisson lui répondit.

« Ce sera pour nous tous un honneur, monsieur le président » Sans marquer quasiment de pause, dans le déroulé de ce qu'il décida, Didier Réprisson alla vers ceux veillant d'ordinaire sur sa sécurité H 24. Sans témoigner, de visu du moins, d'un moindre reproche, se faisant même chaleureux, il leur commanda de reprendre le chemin de la capitale, en prétendant être désolé pour eux, puisqu'ils s'étaient déplacés pour rien. Le pour rien signifiant aux intéressés, qu'ils ne possédaient pas pour la mission en cours, les compétences requises. Ceux-là comprirent l'insinuation, le patron de l'Élysée désirait à cette heure plus qu'à toute heure d'ailleurs rester ce patron-là, il était prêt à tout entendre, jusqu'à changer d'avis, ce qui lui arrivait régulièrement, à condition qu'on le lui proposa. Imposé, il devinait que les arguments en question, pour ne pas se suffire à eux-mêmes, exigeaient en contre partir l'emploi de la force pour être admis

Cette réaction disait tout de Didier Réprisson. Certains commentateurs prétendaient de lui qu'il était un animal politique. En réalité il était un meneur d'hommes de génie, ses succès provenaient de sa capacité à savoir s'entourer, au regard des problèmes qu'il se devait de résoudre, des individus

correspondants et de surcroît de leur communiquer un surplus de motivation, transitant par cette reconnaissance qu'il savait leur concéder, toujours synonyme de mise en valeur, boostant ainsi ces quelques-uns, au point de les faire plus que ce qu'ils étaient et par répercussion de réussir à faire plus que ce qu'ils pouvaient faire de coutume.

À cela Didier Réprisson devina quel avantage il aurait à tirer d'être encadré par Mathieu Amant et ses hommes. Par cette option il se trouvait à la fois, au regard des individus composant cette petite troupe, encadré par le peuple et non pas par une élite, en costume-cravate, ne manquant pas de mérite pour autant, mais ne correspondant pas à ce décor infligé par les circonstances du moment.

Légèrement isolé on fit savoir à Didier Réprisson que Friedrich Merz, le chancelier allemand, lui apportait son soutien, autant que l'Allemagne tout entière, selon ses paroles, apportait à son tour un soutien inconditionnel à la France. Giorgia Meloni fut aussi l'une des premières à proposer l'aide de son pays, Andy Burnham et Donald Trump ne manquèrent pas à l'appel ainsi que beaucoup autres, même Valdimir Poutine fit part de son émotion, précision qui fit un tantinet sourire Didier Répris-

son. On lui précisa aussi que ceux qui eurent à prendre en considération ces messages de solidarité, n'évitèrent pas de la part de ces hauts dignitaires quelques questions, résumées en une seule, en savaient-ils davantage. Tous ces responsables de premier plan à juste titre, tentaient d'être renseignés en priorité pour éviter un même sort à leur propre nation. Sans être insensibles à ce drame qui touchait la France, si ce pays reconnu dans le monde entier pour la qualité de ses services de renseignement, s'était à ce point fait surprendre, ils craignaient d'être les prochains sur la liste.

Didier Réprisson à ces informations réagit à peine, plus tard il contacterait ceux qui comme lui incarnaient un pouvoir équivalent, pour le moment il désirait se vouer à d'autres considérations.

Entouré dorénavant comme il le décida de Mathieu Amant et de ses hommes, il alla à la rencontre des secours. Ces personnels-là eurent au premier contact, quelques peines à le reconnaître, cet homme crotté, mal rasé, au visage fatigué était-il vraiment ce même Didier Réprisson qu'ils avaient tous aperçu un jour à la télévision.

Après les avoir salués il voulut avoir un aperçu de la situation. Celle-ci s'avérait aussi complexe que pé-

nible, les pompiers étaient retardés dans leur progression, par les corps innombrables qui jonchaient les rues, de ceux, probablement abattus et qui cherchèrent à fuir cet incendie déclenché par les drones dans leur domicile. Le problème provenait surtout du fait que ces mêmes corps avaient été malmenés par les flammes, les services d'identification recommandant avant de les déplacer, de prendre en compte l'endroit où ceux-ci avaient été récupérés. Bien sûr la manœuvre n'était pas pour autant en termes d'exactitude d'une fiabilité à toute épreuve, mais on ne pouvait faire l'impasse, sur les informations qu'elle était susceptible de fournir.

À cela la météo n'arrangeait pas leurs affaires, l'on annonçait pour ces premiers jours de 2027, au moins jusqu'au 10 l'arrivée sur le Sud-Ouest d'un anticyclone, les températures parce que l'on était en janvier allaient baisser, mais il ne pleuvrait pas, de surcroît ils allaient devoir composer avec un léger vent qui contribuerait à ce que le feu passe d'une maison à une autre, ainsi seraient-ils contraint de composer avec une chaleur excessive d'une comme un froid mordant de l'autre.

43

Il était 10 heures pile lorsque Didier Réprisson, précisa qu'ils se devaient, lui autant que les hommes de Mathieu Amant d'effectuer une pause, tous étaient épuisés et donc non opérationnels.

Pour ce faire, il pria qu'on leur trouve un endroit, peu importe lequel, afin qu'ils puissent consommer cette parenthèse obligatoire. Un hangar, servant à l'origine de dépôt pour une grande surface, non employé depuis peu par celle-ci, sans s'être vu octroyer d'autres fonctions depuis, à quelques encablures de l'entrée de l'autoroute pouvait faire l'affaire. Celui-ci positionné à distance de la ville, à la toute extrémité d'une zone dite industrielle, ne fut pas touché par l'incendie. Les secours ayant renoncé à l'exploiter pour ne pas présenter les commodités recherchées. Son accès était composé d'une voie unique de surcroît étroite, de plus au-devant de celui-ci, un semblant de parking ne permettait pas que plusieurs véhicules évoluent sur celui-ci en simultané. Comme tous allaient être tributaires d'une urgence XXL en permanence accrue, l'on comprit qu'en ce lieu-là l'on était promis à se marcher dessus.

Les collaborateurs insistèrent auprès de Didier Réprisson, en tant que président de la République, d'autres commodités correspondant à ses responsabilités, lui offriraient à la fois le repos souhaité, comme ces fonctionnalités lui permettant tout en soufflant un peu, de répondre à ces exigences auxquelles un chef de l'État doit se résoudre. Didier Réprisson fut sensible à ces arguments, mais au lieu de s'isoler, il commanda à ses collaborateurs de le suivre, transportant avec eux les moyens nécessaires, avant tout de communication, afin qu'il continue d'assumer sa fonction. Lui était désireux, pour savoir qu'il lui faudrait prendre bientôt des décisions sans doute impopulaires, de jouir d'un respect qu'il se devrait alors d'inspirer, transitant par cet exemple auquel il souhaitait correspondre, en veillant par anticipation pour en bénéficier, à partager ces conditions imposées aux hommes de Mathieu Amant. Ces mêmes collaborateurs soupirèrent quelques instants, puis se reprirent aussitôt, ce devoir qu'ils s'étaient promis d'accomplir, se devait de rester à leur sens du devoir, justement, ce même devoir revendiqué dorénavant loin du confort des bureaux de l'Élysée. Plus encore lorsqu'on comptait sur eux pour prendre en charge, ceux et celles ayant tout perdu.

Autour de l'entrée de l'autoroute se constatait une activité aussi maximale que grandissante, malgré les circonstances les services mobilisés témoignaient d'une grande maîtrise, l'on réclama sans les juger pour autant à ceux et celles ne pouvant contenir leurs émotions, qu'ils cèdent leur place, l'heure était à l'action, les pleurs, le chagrin comme les hommages à rendre viendraient plus tard.

Rapidement l'on s'organisa de la façon suivante, les corps récupérés étaient confiés à ceux chargés de l'identification. De façon accélérée tout en conservant leur efficacité, ils prenaient les clichés nécessaires, étiquetaient le corps traité de la sorte d'un numéro, retenaient de lui toutes les informations jointes à celui-ci, retenues par ceux sur le terrain, lorsqu'on leur en communiquait, en priorité le nom de la rue, où ceux-ci furent trouvés, lorsque cette plaque nommant cette rue-là ne fut pas réduite en cendres, autant que cette même rue qu'elle était censée nommer. Puis les corps étaient posés à même le sol dans de vastes tentes, que l'on n'avait de cesse de monter, s'additionnant les unes aux autres et occupant la départementale D939, en direction de La Rochelle, divisée en deux dans sa lar-

geur, à droite l'on traitait les corps de ceux n'ayant pas survécu de l'autre les blessés.

Les blessés d'entrée de jeu furent en ces lieux où les secours par logique les imaginèrent, ceux et celles n'ayant pas eu ni la force de fuir Saint-Jean-d'Angély, ni l'opportunité, l'énergie voulue n'était pas suffisante, se réfugièrent au sein de ces quelques maisons qui échappèrent aux flammes.

Concernant ceux-là, ils furent surtout victimes des fumées alentour et souffraient par répercussion de difficultés respiratoires. Certains montraient des blessures par balles, légères par définition pour avoir survécu. Leurs agresseurs les prenant pour cibles dès qu'ils sortirent de leur maison, pour satisfaire une curiosité aussi compréhensible que malvenue, que se passait-il donc à Saint-Jean-d'Angély, à Saint-Jean-d'Angély où l'on disait justement de cette ville que de coutume il ne s'y passait rien ou si peu. Ceux-là atteints eurent le temps de revenir chez eux, pour certains ce même retour consista seulement à ce qu'ils prirent ce pas de porte où ils se tenaient en l'autre sens, parcourant pour y réussir, deux ou trois mètres seulement.

Ces précisions indiquèrent déjà que ceux qui fomentèrent ce désastre, veillèrent à ne pas entrer

dans les foyers, sans doute pour ne pas bénéficier du temps voulu et aussi pour se refuser à évoluer au sein d'un périmètre où leurs victimes éventuelles, pour le connaître un million de fois mieux qu'eux, conserveraient un vrai avantage, avantage pouvant consister à ce que certains de ceux-là ne se contentent pas de se cacher, mais passent à l'offensive, en s'avérant plus virulents que la moyenne.

Toutes ces mesures nécessaires concernant tout autant les vivants que les morts, réclamaient du temps, ralentissant les pompiers, ceux-là ne pouvant pour procéder, en usant pour se faire de l'emploi de leurs véhicules, rouler sur les morts, comme faire abstraction des blessés, qui en les apercevant s'empressaient de signaler leur position.

Ce matin du 1er janvier quelque dix heures après cette attaque, le fruit des interventions exercées par les secours se distinguait à peine et pour ne rien arranger, l'on comptait déjà neuf blessés et un mort parmi les pompiers, ceux-là prenant parfois tous les risques pour apporter de l'aide à celles et ceux qui la leur réclamaient.

Didier Réprisson assis par terre et adossé contre une cloison laissa ses yeux se fermer, à quelques mètres de lui, ses collaborateurs restaient collés à

leurs iPhones, échangeant avec plusieurs interlocuteurs en simultané, pour satisfaire certaines interrogations, comme veillant à ne rien formuler à l'égard de certaines autres.

Mathieu Amant dans une même position, semblait s'être assoupi, son arme, à la base de la crosse était posée verticalement à même le sol, en appui entre ses jambes, son canon appuyé sur une épaule, ses deux mains jointes sur le milieu de celle-ci, donnait à deviner qu'il n'écartait pas la possibilité que ces hostilités ayant généré tant de dégâts, ne soient à nouveau d'actualité.

Toutes et tous vivaient et subissaient en simultané une formidable contradiction, les faisant à la fin comme au début, d'un épisode dont pour le moment ils ne comprenaient rien.

44

« Mon lieutenant, mon lieutenant s'il vous plaît »

L'on pria l'un des hommes de Mathieu Amant de le réveiller, surtout en veillant à ne pas le faire sursauter, inquiété à ce propos par l'arme qu'il tenait

contre lui et craignant, la fatigue aidant, que celui-ci n'ait pas retiré de la culasse cette balle engagée, quelques heures plus tôt, lorsqu'ils démarrèrent leur mission au départ de Saint-Hilaire-de-Ville-franche, un sursaut inopiné pouvant générer une catastrophe. Il était 14 heures 14 en ce 1er janvier 2027. Mathieu Amant ouvrit les yeux et se passa une main sur le visage.

« J'ai dormi longtemps ? » Voulut-il savoir aussitôt

« Presque 4 heures mon lieutenant, le colonel Imbert est là, il souhaiterait vous parler » Mathieu Amant à cette précision observa ses alentours, à l'entrée de ce hangar, au sein duquel ils avaient marqué une pause, se tenait Didier Réprisson discutant avec le colonel Imbert, légèrement en retrait était postionné le caporal-chef Emery, à l'allure de celui-ci pour le connaître bien, tête baissée et les mains dans le dos les doigts joints, il devina aussitôt que celui-ci se trouvait comme mal à l'aise, il ramena ce détail au fait que son subordonné était au contact de deux supérieurs et non des moindres.

Aussi se leva-t-il, légèrement grimaçant, le peu de sommeil dont il bénéficia ne fut pas franchement réparateur, celui-ci semblant être en capacité de lui signifier seulement, que son organisme à ce su-

jet, en réclamait beaucoup plus sein de conditions plus appropriées. Il exploita ces quelques instants le séparant du colonel Imbert et de Didier Réprisson pour arranger sa tenue, comme son allure en général, qui tout en échangeant avec l'officier supérieur, répondait à ses collaborateurs qui à tour de rôle, sans interruption, les uns succédant aux autres, un iPhone à l'oreille, venaient le solliciter.

« Monsieur le Président, mon colonel » Mathieu Amant commença par saluer les deux hommes, réglementairement, tout en administrant discrètement au caporal-chef Emery une tape dans le dos, histoire par ce geste de lui communiquer un bonjour, moins officiel, au regard de la manière par laquelle il lui était rendu, tout en étant tout aussi sincère.

« Le colonel Imbert ne voit pas d'objection à ce que vous assuriez ma sécurité, je prévois d'ici une vingtaine de minutes d'avancer dans Saint-Jean-d'Angély, pour soutenir le personnel de secours, je compte sur vous » Formula Didier Réprisson, sa demande juste formulée celui-ci tourna les talons, sortit du hangar, toujours entouré de ses collaborateurs, sur le visage desquels se lisait une fatigue conséquente. Aux cernes sous leurs yeux, l'on com-

prenait que celles et ceux-là ne dormirent pas, Saint-Jean-d'Angély par le sort qui était le sien, provoquait autant de difficultés en cascade.

Sur le plan politique, les oppositions au pouvoir en place déjà se déchaînaient et en priorité les extrêmes. Le style Didier Réprisson dérangeait ces quelques-uns, notamment parce qu'il se présentait souvent en jean baskets, lui reprochant de ne pas faire président. Didier Réprisson ne se privant pas de leur répondre que l'on pouvait se faire président autrement, en priorité, non en se voulant exemplaire, pour pressentir que cette ambition témoignait de façon sous-jacente, pour être seulement ressentie, d'un orgueil proportionnel, mais par ce genre d'exemple se remarquant pour sa simplicité, en épousant pour ce faire la conduite de ces hommes et de ces femmes, étant tout aussi ordinaires que vertueux. Mais ceux-là le critiquaient, de façon forcément inavouée, parce que sa politique basée sur l'humain portait ses fruits, l'efficacité du personnage gênait plus encore que l'homme.

L'économie notamment sans repartir pour autant, paraissait quant à son déclin marquer le pas. Lui toujours au nom de cet exemple, non à donner mais à rechercher, n'hésitait pas à passer une journée

sur un chantier, dans une ferme ou une usine, non à les visiter, mais à partager les tâches incarnant, pour celles et ceux qu'il côtoyait au fil de ces quelques heures, un labeur quotidien, répété depuis de nombreuses années et d'autant plus pénible qu'il s'avérait de surcroît mal payé.

Saint-Jean-d'Angély risquait aussi de poser un problème économique, comment allaient réagir les marchés, à l'égard de la France d'abord, à l'égard de l'Europe ensuite, mais aussi à l'égard de toutes les sociétés ayant un mode de fonctionnement plus ou moins similaire. La France pouvait payer, pour focaliser un risque jusqu'à ce jour non réellement intégré, la facture pour tous les autres.

Ce qui venait de se dérouler ici, pouvait sous une même forme se dérouler ailleurs.

Enfin Saint-Jean-d'Angély par le drame qui était le sien, pouvait plonger toute la population française dans un état de sidération, dont il fallait craindre la toxicité, celle-ci pouvant susciter une paranoïa d'envergure collective, généralisée, faisant qu'il serait préféré, sous son influence les coupables aux solutions.

Didier Réprisson connaissait ces dangers potentiels, voilà pourquoi il se maintenait à Saint-Jean-d'Angély, pour avoir compris, que ses directives quelles qu'elles soient devaient partir de ces lieux mêmes où la catastrophe naquit et où elle se poursuivait. Il lui semblait indispensable de la vivre physiquement, pour tenter au mieux de concevoir ses parades qui à défaut de l'éradiquer, commenceraient d'abord par la contenir.

« Bravo ! » Mathieu Amant par ce commentaire, en l'occurrence élogieux, formulé par le colonel Imbert, fut extirpé de ses pensées. La seconde d'avant il regardait encore, par l'embrasure de cette porte, donnant sur l'extérieur, au départ de ce hangar où ils se trouvaient, Didier Réprisson, il allait devoir protéger cet homme, se demandant très en simultané, contre quoi et surtout contre qui.

« Merci mon colonel » se contenta-t-il de répondre.

« Décider d'une telle initiative, la mener à son terme, accompagné sans être un tant soit peu préparé du président de la République, je dis chapeau ! »

Mathieu Amant ne répondit rien, il adressa au caporal-chef Emery un regard, comme s'il désirait par cet échange, partager à la fois ces quelques compliments, en retour il lut dans le regard de celui-ci comme une gêne. Pendant que ces félicitations le ramenèrent à ce qu'il avait entrepris, cette décision consistant à ne pas rejoindre Pau, ces armes récupérées à la base aérienne de Saintes, son parcours en bus d'abord entre Saintes et Saint-Hilaire-de-Villefranche et de Saint-Hilaire-de-Villefranche à Saint-Jean-d'Angély à pied, sa rencontre insensée avec Didier Réprisson, leur survol par les hélicoptères Tigre. Si ce même périple lui avait été présenté sous forme de mission, lui abandonnant le choix de pouvoir l'accepter ou de pouvoir la refuser, à cette heure il n'était pas persuadé qu'il aurait répondu favorablement.

« Non vraiment bravo et je m'adresse là à vous deux » continua le colonel Imbert, puis d'un coup le visage de celui-ci se fit moins satisfait. « Malgré tout messieurs, n'avez-vous rien oublié en route »

À cette question Mathieu Amant et le caporal-chef Emery se regardèrent l'un l'autre, lui se demandant bien, lui seulement, ce qu'ils avaient pu oublier, si-

non d'obéir à d'autres ordres qu'à ceux qu'ils se donnèrent eux-mêmes.

45

« On les a retrouvés tous les deux criblés de balles » Annonça le colonel Imbert à Mathieu Amant qui dans la seconde perdit toute couleur, aussitôt il se tourna en direction du caporal-chef Emery, étant aussi pâle qu'il pouvait l'être.

« C'est le commandant de la base aérienne de Saintes qui m'a d'abord renseigné sur cette affaire, celui-ci m'a appelé avant même que je le contacte, ne serait-ce que pour le remercier pour cette confiance qu'il vous a accordée, il ne vous ouvrait pas les portes de son armurerie, vous n'aviez plus qu'à remonter dans votre bus messieurs et repartir pour Pau »

Mathieu Amant et le caporal-chef Emery conservèrent le silence, le colonel Imbert reprit. « Là il m'a parlé d'un certain André Pardieu, qu'il aurait sollicité, vous vouliez quelqu'un pour vous indiquer la direction la plus appropriée à suivre pour rejoindre

Saint-Jean-d'Angély. Ce même André Pardieu ayant proposé ses neveux, Julien et Jérôme Pardieu. » Là le colonel Imbert marqua une pause, passait à leur proximité l'un des collaborateurs de Didier Répris-son, même si le chef de l'État fut mis au courant à ce sujet, cette information n'était connue que de quelques gendarmes et du colonel Imbert, le fa-meux André Pardieu ne savait rien du sort de ses neveux, le commandant de la base aérienne de Saintes n'en savait pas davantage. Le colonel Im-bert désirait que ce souci reste confidentiel aussi longtemps que possible, afin de joindre à celui-ci une explication crédible, celui-ci reprit.

« Des gendarmes en patrouille au matin, la permis-sion leur étant donnée de contrôler les alentours de Saint-Hilaire-de-Villefranche, ont trouvé deux corps allongés au milieu d'un chemin de terre bat-tue et visibles de la route. De suite ils ont été iden-tifiés. Ceux-là par radio ont fait part de leur dé-couverte à leur supérieur, ce même supérieur heu-reusement leur a ordonné de ne communiquer cette info à quiconque et de faire que les corps soient déplacés et recouverts pour ne pas être aperçus, pensant qu'il fallait cantonner ce genre de ren-contres des plus macabres à Saint-Jean-d'Angély,

afin de ne pas générer plus de traumatisés encore. » À nouveau le colonel Imbert interrompit son récapitulatif, comme s'il se devait de reprendre sa respiration. « Quand je suis arrivé à Saint-Hilaire-de-Villefranche, ce même personnage s'est présenté à moi, coup de pot, j'étais le premier officier supérieur croisé, il m'a mis au courant, je lui ai explicitement commandé de garder le secret et d'aller en personne récupérer les corps, pour l'heure ils se trouvent toujours dans ce même véhicule de gendarmerie. En attendant quelle suite donner à cette affaire »

Mathieu Amant et le caporal-chef Emery partageaient sans le savoir les mêmes pensées. Comment avaient-ils pu oublier ces deux jeunes hommes. Le caporal-chef Emery ramena cette impasse à la présence soudaine de Didier Réprisson, à sa volonté aussi de se joindre à eux, cette donne imprévue à leurs capacités d'adaptation écrasa tout le reste, la responsabilité qui en découla les rendit indifférents à tout ce qui n'était pas rattaché à cet impératif, au point de ne plus accorder d'attention à ces deux présences, incarnées par Jérôme et Julien Pardieu, les heures partagées avec ceux-là ne pou-

vant concurrencer une actualité du moment, devenue selon ses caractéristiques écrasantes.

Mathieu Amant eut une autre interprétation, ils accomplirent une mission qu'ils s'étaient eux-mêmes adjugée. Pour la première fois de leur carrière ils n'agissaient pas sur ordre, ce commandement auquel ils avaient pour habitude d'obéir, constituant de coutume une base sur laquelle ils pouvaient se reposer. Cette première abstraction les amenant, plus encore sous le joug d'une telle pression jamais connue auparavant à commettre d'autres abstractions en chaîne, pour mieux se focaliser sur ce qu'ils se devaient d'accomplir, en oubliant le reste Jérôme et Julien Pardieu compris.

« Le chef de l'État est au courant ! » demanda Mathieu Amant, se demandant à l'instant même où il posa cette question, où trouvait-il encore en lui l'audace voulue pour la poser, de surcroît à son supérieur, se demandant aussi, en son for intérieur à son propre égard, à qui dorénavant il avait affaire.

« Il l'est » Lui répondit le colonel Imbert

« Et !! » Se contenta de dire Mathieu Amant

« Il dit au sujet de cette affaire qu'il n'existe qu'une solution, qu'il ne saurait y en avoir d'autres,

mais que je dois attendre la vôtre, afin de se rendre compte si celle-ci s'avère corrélée à la sienne, ne serait-ce que pour savoir avant tout, si vous correspondez à cet individu qu'il pense entrevoir en vous » Lui annonça le colonel Imbert, puis rajouta « La balle est dans votre camp, à vous de jouer …. capitaine ! »

Le caporal-chef Emery se risqua juste à témoigner à Mathieu Amant un regard des plus succincts, avouant qu'il préférait sa position à la sienne. Le colonel Imbert lui, conserva son immobilité, sur son visage se lisait une gravité jamais constatée par Mathieu Amant jusqu'à ce jour, lui eut l'impression d'être contraint à jouer à la roulette russe, sans savoir combien de balles se trouvaient dans le barillet. Le terme de capitaine employé par le colonel Imbert, disait tout, en priorité qu'il avait tout à gagner, si sa résolution du problème correspondait à celle recommandée par le chef de l'État et qu'à l'inverse, il avait tout à perdre, si celle-ci ne s'alignait pas sur ce que le président de la République préconisa.

Il devina même que si le traitement imaginé par lui, de cette affaire, n'était pas celui souhaité, au-delà d'être responsable, il pourrait incarner un genre de

coupable, non pas idéal, mais bien utile. Cette nation malmenée, était prête à se montrer injuste, trop soucieuse de s'extraire du bourbier duquel elle devait se défaire. Il n'était pas là histoire de possibilités mais de nécessités, la France se donnerait les moyens de survivre, sans tenir compte pour cela des dommages collatéraux, quitte à requérir tous les recours nécessaires, même les plus immoraux. À cela il reconnaissait avoir commis une erreur, selon son interprétation, vu le contexte, il n'était pas incompréhensible qu'il en payât le prix au-delà du prix même. Bien d'autres soldats furent sacrifiés avant lui, de façon différente, mais sacrifiés quand même, pour servir une cause, en comparaison de laquelle ils n'étaient que quantité négligeable.

« Qu'on conserve les corps ce temps nécessaire, celui permettant un accès plus conséquent à Saint-Jean-d'Angély, les gendarmes qui les ont découverts, prétendront alors les avoir trouvés sur ce territoire. Alors l'on pourra dire d'eux qu'ils ne se sont pas repliés comme convenu, qu'ils ont pris de leur plein gré des initiatives malheureuses et déconseillées et qu'ils ont été abattus. » Mathieu Amant s'interrompit, avant de reprendre. » Cette version n'entamera pas ce courage dont ils ont fait

preuve, tout au contraire et la reconnaissance dont ils jouiront fera qu'on ne se posera pas plus de questions à leur sujet »

Le caporal-chef Emery fixa Mathieu Amant comme s'il le découvrait pour la première fois, quant au colonel Imbert, il ne fut pas surpris d'un bord et très étonné de l'autre. Non surpris pour savoir Mathieu Amant intelligent, étonné pour se rendre compte qu'il pouvait être de ceux ne reculant devant rien, pour obtenir une situation souhaitée.

« Très bien vous pouvez disposer, le chef de l'État réclame votre protection et celle de vos hommes, rompez » Mathieu Amant et le caporal-chef Emery obéirent, tous deux revenaient de loin, de très loin.

46

À 17 heures 46, à la nuit tombante, il y eut un moment de tension très fort, deux nouveaux pompiers venaient de trouver la mort. Le total des pertes de la journée était de 12 décès et de 27 blessés dont 3 graves. Comme Didier Réprisson le fit remarquer peu avant 17 heures à Mathieu Amant, la France au regard du combat qui était le sien était entrée en guerre, il ne s'agissait pas à son analyse d'un incen-

die lambda entre guillemets, de ceux qui sévirent notamment dans la forêt des Landes en été, mais d'une mise au défi de la part d'un ennemi, d'autant plus redoutable et corrosif à sa manière, qu'il veillait pour l'heure à ne pas dire son nom.

Les deux derniers pompiers décédés le furent pour tenter de secourir cinq personnes, deux adultes et trois enfants prises au piège dans leur maison.

Il s'agissait de la famille Berton, des deux parents et de leurs trois filles. Lorsque des tirs s'entendirent à minuit, le père surpris par la nature des détonations, ouvrit une fenêtre et fut la cible des agresseurs. Ces mêmes tirs opérés dans sa direction s'ils ne l'atteignirent pas, eurent pour effet de les effrayer tous les cinq à ce point qu'ils se replièrent dans leur foyer, dans cette pièce sans fenêtre servant d'espace de rangement. D'autant plus qu'au moment de l'attaque des drones, deux impacts se signalèrent à eux dans le quartier, d'abord par les conséquences des explosions, tout dans leur maison trembla sous le choc ce qui les tétanisa de plus belle. Les tirs à nouveau qui s'ensuivirent, cette fois, les résolurent plus encore à se maintenir là où ils avaient choisi de se replier. Quoi qu'il advienne, leur décision fut prise, ils ne sortiraient de

leur maison que lorsque ces secours, qu'ils attendaient déjà, leur garantiraient de pouvoir s'extirper de celle-ci en parfaite sécurité.

Même si le feu ne prit au départ dans leur quartier que dans ces deux maisons, touchées par les drones et plutôt éloignées de la leur, les heures passant l'incendie transita d'un domicile à un autre. Certains de leurs voisins, obligés en ce sens, se résignèrent à fuir. Au tout début quelques-uns y réussirent, Saint-Jean-d'Angély disposant encore de voies de sortie, mais l'incendie gagnant en force, celles-ci se réduisirent et ceux voulant s'échapper de leur maison, pour comprendre qu'elle ne tarderait pas à prendre feu à son tour, ne purent aller bien loin et périrent d'abord asphyxiés avant que les flammes ne malmènent leur dépouille.

C'est ce qui arriva à la famille Berton, à 16 heures 21, la fumée malgré les protections qu'ils s'évertuèrent à installer de-ci de-là, fit l'espace de leur maison de plus en plus irrespirable. Lorsque le père daigna regarder au dehors, il se rendit compte que le quartier tout entier n'était plus qu'un immense brasier, leur stratégie consistant à épouser un repli les coupant en simultané de ce qui se déroulait à l'extérieur, leur imposa d'un coup ses limites, le

père de la porte d'entrée, appela au secours et fut entendu.

Deux jeunes pompiers volontaires, contre les préconisations de leur supérieur décidèrent de répondre favorablement à ces appels. Ils s'équipèrent de couvertures ignifugées afin de pouvoir protéger les victimes lors de leur rapatriement et se lancèrent dans la rue en question, au pas de course. À l'aller ils furent seulement incommodés par la chaleur, pour être équipés de masques et d'un réservoir d'air comprimé, porté à même le dos, la fumée ne les dérangea que moyennement sinon diminuant selon son épaisseur du moment leur visibilité. La maison des Berton atteinte, tous les cinq les attendaient, la mère eut la bonne idée de tremper leurs vêtements, comme de se couvrir la bouche tous de serviettes tout autant copieusement mouillées, recouverts des couvertures ignifugées sans délai ils repartirent en l'autre sens. À leur point de départ, les pompiers en place arrosaient à fortes doses les habitations à leur portée, mais à moins de vingt mètres de cette même position, alors qu'on commençait de là à les distinguer, tout un pan de maison s'écroula sur eux sept. Pour ces secours les attendant et les ayant aperçus, ce fut un choc ter-

rible. La nouvelle se répandit aussitôt, une vague de découragement de même ampleur s'empara du moral des secours, certains même osant dire, qu'il valait mieux, au vu des circonstances laisser la ville brûler, celle-ci étant promise à faire plus de victimes parmi les sauveteurs, que ces mêmes sauveteurs, en proportion réussiraient à sauver de personnes.

Un peu partout les pompiers battirent en retraite, cet épisode-là fut à la sensibilité d'une majorité de trop. Peu de temps avant une équipe à grand-peine parvint à contenir cet incendie ayant détruit la seule discothèque de Saint-Jean-d'Angély. Ceux-là réussirent à venir à bout de celui-ci en priorité parce que cet établissement se tenait à l'extérieur de la ville et n'avait pour seuls voisins que des champs agricoles. Lorsqu'enfin les dernières flammes furent réduites, tous durent psychologiquement confronter avec un amoncellement de cadavres, ils surent sans qu'on ait à les identifier qu'il s'agissait là de jeunes gens et comme si ce premier constat n'était pas suffisant, légèrement à l'écart de ce même établissement, ils découvrirent 15 autres victimes, abattues d'une balle dans la tête, parmi tous ceux-là, une jeune femme les émut particulièrement, elle se trouva lors de ces derniers

instants probablement à genoux, peut-être pour prier ses bourreaux de la laisser en vie, supplique qui dans l'entendement de ses assassins n'obtint pas gain de cause et mourut dans cette même position, dans celle-là même ou on ils la découvrirent.

À cela étaient formulées les premières estimations très approximatives, on communiqua à Didier Réprisson l'une d'entre elles, la plus fiable, même si elle devrait comme toutes les autres, connaître dans les heures à venir de sévères corrections, dans un sens que l'on craignait peu favorable.

Ces évaluations sous-entendaient au minimum 1000 morts et sans doute le double de blessés, c'est-à-dire la moitié de la population de Saint-Jean-d'Angély. Même si le moment n'était pas à d'autres chiffrages, ses collaborateurs, lui énoncèrent l'envergure des moyens nécessaires à venir pour reconstruire cette ville, d'ordre financier, dans lequel devait être compris la prise en charge des handicapés de tous genres, qu'ils soient physiquement entamés à jamais ou psychologiquement diminués, ce tout la pouvait réclamer pour être assumé par l'État en priorité et les assurances, quelque 20 milliards d'euros.

Didier Réprisson ne répondit rien, il se contenta de s'asseoir sur quelques caisses laissées là, contenant du matériel de secours, réclama une cigarette lui qui n'avait pas fumé depuis dix ans, comprenant que pour jouir d'une issue pour s'extirper de cette horreur il ne devait pas espérer la découvrir, celle-ci en tant que telle n'existait pas ou plus, pour en bénéficier il devrait se résoudre à l'inventer.

47

A 20 heures Didier Réprisson consentit une allocution. Quelques minutes plus tôt, alors qu'il débarrassait son visage de ces noirceurs imposées par les fumées, il tomba à genoux en larmes. Aussitôt les hommes de Mathieu Amant se postèrent tout autour de lui, pour que cette phase de moins bien ne s'aperçut pas. Mathieu Amant rejoignit le chef de l'état dans sa position, le prenant pas les épaules, il sut aussitôt qu'il n'avait pas les mots en lui pour composer en les lui prononçant ce que Didier Réprisson ressentait, convaincu que confronté à ce désastre, au bout d'une journée de lutte, presque pour rien, ces mots en question, jouaient les abonnés absents à l'égard du vocabulaire de chacun.

Tous, Didier Réprisson, Mathieu Amant, le caporal-chef Emery, comme le reste de la troupe vécurent cette journée en première ligne, à tirer les tuyaux, comme à prendre en charge des pompiers parfois blessés, le plus souvent épuisés, les températures avec lesquelles ceux-là devaient composer étant extrêmes.

Parvenir pour une seule habitation à éteindre ce feu la dévorant n'était pas un mince exploit, pour un pâté de maisons l'affaire devenait aussi pénible que périlleuse, pour un quartier les moyens traditionnels dont ils disposaient n'y suffirent jamais.

A la fin de ce 1er janvier, les quelques avancées furent consommées par ces autres progrès constatés au profit de l'incendie. Si l'on réussissait d'un bord à éteindre ce feu dévorant dix maisons, dix autres étaient atteintes à un autre endroit de la ville. De surcroit vu les conditions, l'on se faisait moins encore d'illusions quant à ces possibilités consistant à sauver encore quelques vies. Ces quelques-uns récupérés de ci de là, pour la majorité d'entre eux étaient dit vivants, seulement parce qu'ils respiraient encore et périssaient dans la plupart des cas juste secourus. Comme si leur ultime force fut concentré dans ce seul but, comme si

prise en mains ils se laissaient partir, comme si cette opportunité à sa manière, consistait à se refuser à périr seul, à goûter à une espèce de paix relative, leur offrant de mieux accepter leur sort, avant de basculer dans le néant.

Evidemment l'événement attira de nombreux journalistes et une pléiade de curieux qui pour la majorité d'entre eux se cantonnèrent aux abords de Saint Jean d'Angély, à ces hauteurs où l'incendie était visible dans sa quasi-totalité. Heureusement l'autoroute A10 pour avoir été au plus tôt mobilisée, permettait les évacuations des blessés. Dans l'immense majorité ces nécessités concernaient le personnel de secours, les intoxications aux fumées diverses, parfois toxiques furent nombreuses, l'explosion de bouteilles de gaz, comme de réservoirs de divers carburants, produisit aussi son lot de conséquences parfois définitives.

En cette année 2027 tout allait plus vite sans cesse, de partout à travers le monde, toutes les chancelleries réagirent. Des catastrophes l'humanité en avait connues bien d'autres. Certaines récentes, l'on songeait notamment au tsunami de 2004 comme à plusieurs autres tremblements de terre, comme différents cyclones. L'on songeait

aussi à ces conflits, à celui opposant la Russie à l'Ukraine ou les USA à l'Iran à ceux moins commentés et tout aussi sanglants, sinon d'avantage, se remarquant au centre du continent africain. Mais toutes ces tragédies détenaient au minimum un point commun, elles étaient identifiées, l'on connaissait leur nature, aux souffrances insensées qu'elles infligeaient n'était pas joint cette expectative, rattachée justement à ce qui pour l'heure détruisait la ville de Saint Jean d'Angély, ici l'on ignorait à qui le devait cette ignominie et pourquoi elle fut fomentée.

Didier Réprisson se redressa, toujours en appui sur Mathieu Amant. En son for intérieur, il réalisa l'importance pris par ce jeune lieutenant à ses côtés, celui-ci lui communiquant sans qu'il comprenne comment fonctionner ce processus un réconfort lui étant devenu nécessaire sinon indispensable. Peut-être s'agissait-il presque banalement des répercussions de ces conditions nouvelles. A l'image d'un jeu ayant subitement changé et ne permettant plus aux cartes d'avoir aujourd'hui ce rôle qu'elles savaient accomplir hier. Comme à l'inverse des cartes moins requises la veille, bénéficiaient par ce bouleversement d'un vrai surcroit d'importance le lendemain.

A quelques 50 mètres de l'endroit où il se trouvait, une caméra l'attendait. Beaucoup de télévisions réclamèrent de pouvoir y poser la leur, on leur répondit qu'il pourrait à leur aise récupérer cette séquence, mais que la diffusion de celle-ci ne serait permise que par France2, chaine-public, selon les ordres de Didier Réprisson.

Celui-ci au fil de ces mêmes cinquante mètres, veilla à recouvrer un peu de vigueur, arrivé à destination, il était redevenu ce président de la république si particulier qu'on lui reconnaissait, espérant à nouveau tout en lui, que cet état dure le temps de son intervention, enfin il prit la parole, Mathieu Amant à ses côtés, tous ces hommes dont le caporal-chef Emery légèrement en retrait.

« Frères et sœurs, Français ou autres, peu importe que vous partagiez en ce jour notre nationalité, que nous soyez nés à cet endroit du monde ou ailleurs, ce que nous subissons ici est bien plus qu'un drame, ce que nous subissons ici témoigne d'une dérive de cette humanité que nous composons toutes et tous. Car ceux qui ont perpétré ce même drame, pourront s'évertuer à nous expliquer pourquoi ils lui ont donné corps, peu importe les langues ou les dialectes empruntés, toutes leurs raisons ne parvien-

dront jamais à incarner des raisons dignes de ce nom, pour être les fruits d'un esprit humain, ne pouvant être l'esprit qu'il doit être pour avoir perdu en lui cette base humaine, pouvant seule le constituer.

Mes frères et sœurs ce qui se passent ici, au-delà des victimes, de la mort d'hommes de femmes et d'enfants comme vous, ne doit pas en guise d'interprétation, être exclusivement cantonné au drame qu'il est, mais à que ce que nous sommes devenus, toutes et tous, cette globalité ayant permis que ce drame à nouveau bien avant de se faire possible se soit, à l'entendement de certains d'entre nous avérés concevable.

Je vous remercie »

A saintes devant un écran de télévision, accompagnés de quelques autres Elise sursauta, lorsque la caméra s'attarda juste un instant sur le visage de Mathieu Amant

« Mais je le connais lui » affirma-t-elle.

Le 2 janvier 2027 Saint-Jean-d'Angély continuait de brûler de façon paradoxale et frustrante pour les secours, certains incendies, les plus anciens, ceux qui démarrèrent dès les premières minutes de cette même année, déjà commençaient de s'éteindre par eux-mêmes pour ne plus disposer de quoi poursuivre leur combustion, l'on constatait même que ce processus, à sa manière, générait un retour au calme, plus conséquent que celui recherché par les pompiers.

Durant la nuit il y eut entre ceux chargés d'éradiquer ce feu dévorant Saint-Jean-d'Angély quelques échanges très animés. Certains se montrèrent pour l'emploi de canadairs, les pertes humaines subies, d'après leurs avis justifiant ce recours. D'autres s'y opposèrent. Déjà les appareils visés, ceux détenus par la France étaient tous en révision. De coutume on n'utilisait guère ce genre d'avions en hiver, même si quelques spécialistes du réchauffement climatique, prévenaient que dans moins d'une décennie, ces mêmes engins seraient employés 12 mois sur 12, à condition qu'au bout de ce même délai, il reste encore quelques forêts sur le territoire français. Ensuite ceux qui s'opposèrent à cette méthode mirent

en avant ces centaines de corps à récupérer, si l'on se devait de protéger les vivants, l'on se devait aussi d'après ceux-là de respecter les morts et le passage des canadairs était promis à mettre à mal leurs dépouilles.

Finalement on fit appel à Didier Réprisson, lui choisit, sans choisir vraiment, cette manœuvre consistant à employer des canadairs affichant trop d'obstacles de toutes espèces et en priorité d'ordre technique, il décida de poursuivre en se rangeant à cette même méthode requise la veille, tout en modifiant légèrement leur stratégie, il ne s'agirait plus là de combattre à tout prix cet incendie, comme ils y consentirent ce 1er janvier, mais de contribuer, en l'accompagnant dans son essoufflement, à faire que le feu cesse, plus rapidement que si on l'abandonnait à lui-même. Dit autrement, on ne chercherait pas sous cet angle une victoire potentielle, mais à s'épargner une défaite plus conséquente et plus visible à la fois.

Cette même nuit à partir de 21 heures l'on rappela tous ceux et celles mobilisés sur ce front, 6 pompiers avaient perdu la vie, ramenant le total des décès pour la journée du 1er à 18, 11 de plus furent blessés dont 1 grave, Didier Réprisson commanda

qu'on cesse le combat, la reprise étant prévue pour le lendemain dès 7 heures 30.

Didier Réprisson passa la nuit dans ce hangar, toujours en compagnie de Mathieu Amant du caporal-chef Emery et de ses hommes, comme entouré de ses collaborateurs, qui insistaient pour qu'il reprenne au plus tôt la direction de l'Élysée. Ici d'après leurs opinions non seulement il ne bénéficiait pas de ces structures lui permettant d'être pleinement président de la République, mais à distance d'elles, progressivement il perdait de ces arguments, lui permettant de se dire encore chef de l'État. Même si lui était convaincu que l'habit ne faisait pas le moine, à force de ne plus en avoir l'allure, au sein d'une époque où l'apparence primait, il pouvait y laisser dans sa résolution toute crédibilité.

Lui à l'inverse, ayant tout à fait conscience que sa présence sur un plan pratique n'était d'aucune utilité, veillait à se maintenir sur place, comptant sur le concours de ce désastre pour lui insuffler cette idée, à partir de laquelle il parviendrait à imposer à cet épisode, un épisode suivant. Durant ces heures où il somnola, il songea que reconstruire Saint-Jean-d'Angély ne serait pas suffisant, il fallait ex-

ploiter ce drame, jusqu'à le retourner contre lui-même, pour réussir à lui arracher une valeur ajoutée.

Vers 1 heure du matin, alors que Mathieu Amant lui tendait un café, il pria celui-ci de le rejoindre à ses côtés, réclamant à celles et ceux le sollicitant sans interruption, de lui concéder quelques minutes de répit.

« Si je vous avais ordonné une telle attaque, comment l'auriez-vous orchestrée » Demanda Didier Réprisson. Mathieu Amant, tout en se posant à côté du chef de l'État, dans une position semblable à la sienne, assis à même le sol, laissa voir de lui un regard fixe, identique à ceux veillant à se concentrer.

« L'attaque n'est pas un souci en tant que tel, le problème en priorité est de l'organiser » Commença par prétendre Mathieu Amant, Didier Réprisson en ne réagissant pas, lui fit comprendre qu'il attendait la suite.

« Je ne suis que lieutenant, qu'un jeune lieutenant.. »

« Futur capitaine » lui rappela Didier Réprisson, par cette allusion il l'avertit des attentes qu'il suscitait, Mathieu Amant manifesta juste un léger mouve-

ment d'épaules, histoire d'avertir ce chef de l'État que le message était intégré, puis il reprit « Je ne suis qu'un jeune lieutenant, mais le nerf de la guerre dans cette affaire est l'argent et il en faut beaucoup pour mettre en place une telle attaque »

« Combien ? » voulut savoir Didier Réprisson

« Des millions d'euros sans doute, pour payer les hommes, leur recrutement, des mercenaires probablement mais pas forcément, des sans foi ni loi pour tirer dans le tas peuvent suffire, les armes et les munitions, les drones, d'après ce que j'ai entendu, il semblerait qu'il y ait eu près de 400 impacts, mais surtout la logistique, ces quelques-uns en capacité de tout organiser et surtout de tout organiser, sans que les autorités ne s'aperçoivent de rien, ou soient payées grassement pour ne rien voir »

« Vous pensez à de la corruption » demanda Didier Réprisson

« Je n'en sais rien » commença par lui répondre Mathieu Amant » Je n'en sais rien, mais les moyens employés exigent une coordination insensée à tous les niveaux, la question est, comment on fait lorsqu'on est un éléphant, pour ne pas être remarqué,

lorsqu'on doit passer pour atteindre son but par un couloir »

Mathieu Amant se tut, en son for intérieur il se sentait incapable d'en dire plus. Avec le caporal-chef Emery comme avec certains de ses hommes, il eut quelques échanges, semblables à celui partagé avec Didier Réprisson, tous se sentirent dépassés, comment concevoir une telle opération nécessitant avant tout d'être invisible tout le temps de sa mise en place à ceux promis à la subir. Aucun d'eux ne le savait, sinon un seul, accordant moins de crédit à cette attention collective devant justement remarquer par anticipation, ce qui risquait de les anéantir, résumé par le même personnage en quelques mots

« Plus c'est gros, plus ça passe ! »

49

« Oui ne vous inquiétez pas, je vais la surveiller, à très vite »

Élise raccrocha, juste après s'être montrée rassurante.

Lorsqu'elles arrivèrent toutes les 6 à Saintes, Ambre Litune refusa de quitter Élise. Celle-ci ne possédant aucune légitimité officielle, les autorités se devaient de prendre en charge la jeune fille, mais cette dernière du haut de ses 12 ans n'était pas disposée à ce qu'on décide pour elle et réclama qu'on lui fournisse les moyens voulus pour contacter ses parents. Ceux se devant de traiter sa situation ne bataillèrent pas, les conditions du moment permettaient à ceux-là, selon les cas de s'accorder quelques libertés, auxquelles on ne se serait surtout pas abandonné en temps normal. L'heure était à l'improvisation, tous les résultats pouvant se montrer positifs, vu le contexte du moment, pouvaient être admis comme autant d'opportunités, cette réglementation, celle orchestrant ces périodes dites ordinaires, attendrait un retour à la normale, si retour il devait y avoir.

Aussitôt on prit contact avec les parents d'Ambre, ceux-ci n'avaient en guise de nouvelles que celles transmises par les chaînes infos. Lorsqu'ils admirent qu'ils entraient en communication avec les autorités françaises ils redoutèrent le pire, crai-

gnant tétanisés dans l'instant qu'on leur annonce la mort de leur fille. Pour les réconforter on passa l'appareil à Ambre, en entendant mutuellement leurs voix, le père comme la mère pleurèrent bien plus que leur fille, qui conserva un sang-froid ne correspondant pas à une enfant de son âge. Aussitôt Ambre leur expliqua la situation, elle désirait rester aux côtés d'une jeune femme qui s'appelait Élise Marchand, elle savait qu'elle était de confiance, pour ce faire eux devaient donner leur accord. Les responsables officiels reprirent l'appareil, les parents d'Ambre pour connaître leur fille, même s'ils ne soupçonnèrent jamais qu'elle puisse, confrontée à de tels événements, témoigner d'un cran pareil, décidèrent de se ranger à son appréciation. On leur répondit que ce n'était pas si simple, rien ne garantissait aux représentants de la loi qu'ils étaient, et cela de manière incontestable, les parents d'Ambre qu'ils disaient être, comme rien ne leur garantissait non plus la fiabilité d'Élise Marchand. Après tout Ambre pouvait, au nom de ce qu'elle venait de traverser, même si son assurance laissait apparaître le contraire, ne pas être en capacité d'apprécier correctement sa situation. Cette maturité ne pouvait être qu'un aperçu de façade, un genre de sursaut susceptible de faire impression,

pour répondre à une nécessité générée par une panique, non reconnue comme telle par la principale intéressée.

Ceux chargés de cette affaire se concertèrent entre eux, juste quelques instants, leurs téléphones à chacun n'ayant de cesse de retentir, on les sollicitait ailleurs. Non sans soupirer longuement, ils cédèrent à ce que réclamait Ambre Litune, en prenant soin d'avoir d'Élise un maximum de renseignements, même s'ils savaient que ceux émis par la jeune femme ne valaient pas grand-chose, pour ne reposer sur aucun document officiel. Ces mêmes furent prévenus, il fallait s'attendre à ce que l'urgence du moment, conduise les uns et les autres à produire quelques bévues, qui leur seraient forcément reprochées, lorsque les comptes seraient faits. Ces deux colonnes tout en haut desquelles se lisaient de coutume, pour l'une le mot crédit pour l'autre le mort débit, verraient leurs intitulés respectifs modifiés, l'une serait rebaptisée constat, et l'autre coupable.

C'est ainsi qu'avant de clore ce qui ne devait et ne pouvait être dans la vie d'Ambre Litune qu'une parenthèse, on permit à Élise d'échanger avec les parents de la jeune fille, celle-ci leur promettant ainsi de prendre soin de leur progéniture.

Les 5 autres gamines n'émirent pas plus de résistance à ce qu'on leur commanda que de réactions, ce qui n'était guère réconfortant à la sensibilité de ceux devant assurer leur sécurité. Ambre Litune les regarda s'en aller, ce fut peut-être au fil de tout ce qu'elle fut amenée à subir, ce qui l'atteignit le plus. Ces filles qui étaient des camarades de jeu, semblaient avoir déserté leur propre être, s'éloignant d'Ambre, elles ne lui accordèrent pas la moindre attention, comme si Ambre n'existait pas plus, qu'elles existaient encore en elles-mêmes, qu'elles existaient encore pour elles-mêmes.

À Saintes une majorité d'habitants se proposèrent d'héberger les sinistrés. Florence, Élise et Ambre Litune se virent confiées à un retraité, veuf de son état et âgé de 75 ans, il s'appelait Christophe Othon. Il était connu des services de gendarmerie, déjà pour être un ancien militaire, ayant 15 ans de service à son actif dans la marine, puis pour avoir travaillé d'abord à la mairie de Bordeaux puis de Saintes comme policier municipal.

« La maison est grande, mes enfants aussi, j'en ai eu quatre, j'ai autant de chambres libres, il y a aussi une salle de bain à l'étage et des vêtements dis-

ponibles dans les armoires, faites comme chez vous »

Christophe Othon ne bénéficia d'aucune réponse en retour. Florence, Élise et Ambre Litune, juste entrées dans sa maison, la cuisine atteinte, s'assirent toutes trois sur une chaise et depuis une demi-heure, elles restaient dans cette position, le regard vide.

On était le 2 janvier 2027, Christophe Othon leur proposa des boissons chaudes, du café pour Florence et Élise, un chocolat au lait pour Ambre Litune, elles burent quelques gorgées, sans prononcer le moindre mot. Christophe Othon ne chercha pas à établir avec elles une conversation, il passa quasiment la nuit entière devant la télévision à regarder à distance Saint-Jean-d'Angély brûler, sans réussir à croire que ce qu'il voyait se déroulait pour de bon à quelque vingt kilomètres de chez lui. Son expérience de soldat, lui sous-entendit que ceux qui survivraient à cet enfer étaient promis à souffrir bien plus après que pendant, il en avait à présent la preuve sous les yeux, par la présence de celles à qui il avait proposé l'hospitalité.

Florence fut la première à bouger, elle avertit qu'elle allait prendre une douche, puis qu'elle irait

se reposer. Ambre Litune annonça qu'elle allait faire de même, la salle de bain libre, puis qu'elle irait elle aussi dormir. Élise demeura muette, sur ses joues coulaient des larmes sans qu'elle pleure vraiment pour autant, elle songeait à Hervé et Olivier à sa vie d'avant qu'elle aimait tant, ses études via ChatGPT, ses séances de vélo sur Zwift, sa guitare, électrique la guitare, ce bonheur qui n'eut jamais à son égard la prudence minimum de l'avertir à quel point il pouvait être un bonheur digne de ce nom, tout cela ne reviendrait jamais, elle qui envisageait à l'égard de ce même vécu à présent en ruines de le vivre encore et encore, devait se résoudre à le considérer à jamais perdu.

Ambre Litune se rendant compte de son état, s'approcha d'Élise et cala son front contre le sien, lui répétant simplement à plusieurs reprises la même phrase.

« Il faut vivre Élise, il faut vivre ! »

50

Didier Réprisson en ce 2 janvier fit du Didier Réprisson, non en décidant de se rendre à Paris comme on lui recommandait avec insistance, mais en

conviant ses homologues internationaux à venir à Saint-Jean-d'Angély afin de mieux se rendre compte. Deux d'entre eux se montrèrent aussitôt partants à savoir Giorgia Meloni et Donald Trump. Didier Réprisson prévint Mathieu Amant que si ces deux-là, associés à d'autres, venaient pour de bon sur les lieux, il se verrait confier au sujet de leur sécurité la part française. Mathieu Amant eut quelque peine à cette éventualité à avaler sa salive.

Pour Didier Réprisson l'état de Saint-Jean-d'Angély soulignait à la fois l'état du monde dans lequel ils vivaient. Il fallait appréhender ce désastre comme un avertissement, non exclusivement parce que ceux qui le fomentèrent pouvaient le reproduire ailleurs, mais parce que ceux-là étaient des êtres humains et qu'ils se détruisaient eux-mêmes à plus ou moins longs termes en les détruisant.

L'humanité à son analyse faisait fausse route, l'épisode vécu ici lui sous-entendait deux alternatives, soit elle changeait de cap, soit elle poursuivait sa route en se calant à celui-ci, mais alors en parfaite connaissance de cause, acceptant de ne pas bénéficier d'une quelconque rédemption, pour avoir été en amont pleinement avertie, que cette même rédemp-

tion provienne d'elle seule ou d'une entité dite à des altitudes illustres.

Saint-Jean-d'Angély continuait de brûler, comme prévu durant la nuit, l'on ordonna aux pompiers de ne plus prendre de risques inconsidérés, au sein de cette cité ne s'entendaient plus d'appels à l'aide, l'on devait se résoudre à admettre, que ne se tenait là entre ces murs et ces quartiers, plus aucun survivant au sein de ce brasier.

Quelques journalistes déjà montraient du doigt l'incapacité des secours à endiguer le feu. Ceux justement chargés de cette mission, leur expliquèrent qu'ils ne purent intervenir sérieusement que 8 heures après les premiers incendies, alors que d'ordinaire ils traitaient ce genre de sinistre aussitôt déclaré. Ces mêmes 8 heures délivrèrent à l'incendie une telle avance, qu'ils ne pouvaient plus à présent rattraper.

Ils rappelèrent aussi à ceux qui n'hésitaient pas à mettre en avant leur soi-disant impuissance, voire incompétence, que nombre de confrères, dès les premières flammes se mobilisèrent aussitôt et furent abattus par les assaillants, faisant que le nombre des pertes dans leurs rangs était bien plus lourd que celui annoncé par les médias, se concen-

trant seulement sur ceux tombés à partir de ce 1er janvier au matin.

En plus l'on soupçonnait fortement que les drones furent chargés de produits inflammables, à ce propos pas un pour l'heure ne fut récupéré, de manière à ce qu'on comprît mieux à quoi l'on avait eu affaire. Parmi ces centaines d'engins qui criblèrent Saint-Jean-d'Angély de points d'impact, sans doute quelques-uns ne remplirent pas leur mission, mais furent détruits par l'incendie.

Toujours d'après les services concernés il faudrait au moins 10 jours pour que le feu soit circonscrit, ce délai franchi le plus pénible resterait encore à accomplir, à savoir la récupération des corps, leur authentification, puis viendrait la suite, sans que personne ne puisse dire en ce jour à quoi elle se promettait de ressembler.

Mathieu Amant, le caporal-chef Emery et ses hommes se maintinrent à disposition du chef de l'État, le colonel Imbert les somma seulement d'obéir au président de la République, pour juger cette situation trop improvisée à son goût, il en abandonnait la responsabilité à Didier Réprisson, sachant avant tout que cet effectif ne bénéficia jamais d'une formation pouvant correspondre à ce

qu'on attendait de lui. Le personnel spécialisé toujours en place à l'Élysée, n'avait de cesse d'alerter les collaborateurs de Didier Réprisson, le chef de l'État en optant pour ce genre de protection se mettait en danger, sans que ceux-là comprennent, que ce même Didier Réprisson en se mettant en danger, se mettait à la fois, politiquement parlant, en valeur.

Autour de Saint-Jean-d'Angély se remarquait presque une seconde ville, des tentes s'élevaient de toutes parts. L'autoroute A10 présentait sur des kilomètres une file d'attente où se remarquaient tous genres de véhicules. Sur sa seconde voie, peu importe la direction empruntée, qu'elle mène vers Bordeaux ou Paris des ambulances, mais plus précisément des véhicules funéraires sans discontinuer circulaient, les morts étant bien plus nombreux que les blessés.

Didier Réprisson fit remarquer à Mathieu Amant à Mathieu Amant exclusivement que ce qu'ils laissaient toutes et tous entrevoir d'eux en ce moment, mettait en évidence la puissance qui était encore la leur, une puissance endormie qui pour avoir subi un électrochoc violent, violent d'autant plus pour ne pas avoir été un minimum anticipé, récupérait une

énergie ignorée, voire insoupçonnée, presque synonyme dorénavant de virulence. Ce qui conduisit Didier Réprisson à s'interroger, ce pays se devait-il de transiter par le pire pour atteindre le meilleur, si cette question pour l'heure, trop provocatrice au regard des circonstances devait être gardée tout en lui, elle méritait en son for intérieur d'être posée.

Ce fut à la fin de la journée que son téléphone crypté résonna, une fois de plus, celui-ci n'ayant de cesse de l'accaparer, l'identité de celui qui lui faisait parvenir ce message n'était pas indiquée, il l'ouvrit malgré tout, deux mots le composaient, deux mots seulement, deux pas plus.

« Meilleurs vœux »

Fin

De la première partie